



Institut du Champ Freudien

Sous l'égide du Département de psychanalyse de l'Université de Paris VIII et de l'École de la Cause Freudienne
Association fondée en 1981 et reconnue d'utilité publique par décret du 5 mai 2006



Programme Psychanalytique d'Avignon

Les concepts analytiques

De Freud à Lacan éclairés par l'enseignement
de Jacques-Alain Miller

Année 2017-2018

Centre hospitalier de Montfavet, bâtiment à l'accueil.
Renseignements au 04 90 85 90 45, <http://p.p.a.monsite-orange.fr>

Programme psychanalytique d'Avignon

Année 2017-2018

Les enseignants du PPA ont le plaisir de vous transmettre, *via* internet, les textes des conférences prononcées à l'hôpital de Montfavet au cours de l'année 2017-2018.

Remarques

Respect des droits d'auteur. Toute citation exige d'être référencée comme telle – soit référée au nom de l'auteur et du Programme Psychanalytique d'Avignon et habillée de guillemets.

Respect du secret professionnel. Les cas cliniques présentés en ateliers sont dépliés au plus près du dire et du vécu du sujet ; il nous est donc impossible de diffuser ces travaux sur le net.

Nous renouvelons notre invitation, à chacun d'entre vous, à présenter une élaboration clinique en lien avec le thème de l'année – afin de participer à la transmission du vif de la psychanalyse dans notre communauté de travail.

Institut du Champs freudien Programme psychanalytique d'Avignon

Direction
Jacques-Alain Miller

Enseignants
Anita Gueydan
Jean-Paul Gullemolles
Gérard Mallassagne
Claire Poirot-Hubler
Julia Richards

Enseignants associés
Michèle Anicet
Claire Chancelade †
Élisabeth Doisneau
Michel Galtier
Josiane Vidal

Secrétariat
Anita Gueydan
3 rue Lagnes, 84 000 Avignon
tél. : 04 90 85 90 45
courriel : anita.gueydan@wanadoo.fr
site : <http://www.programme-psychanalytique-avignon.com>

- 4
ANITA GUEYDAN
Argument
4 novembre 2017
- 5
ANITA GUEYDAN
Le mot d'esprit
Le peu de sens et le pas de sens
10
MICHEL GALTIER
L'inconscient interprète
16 décembre 2017
- 15
JULIA RICHARDS
Au début était le transfert...
- 19
JOSIANE VIDAL
Le désir de l'analyste
20 janvier 2018
- 23
GÉRARD MALLASSAGNE
Du sujet en question
*Du sujet de la jouissance au sujet
de l'inconscient*
- 28
ÉLISABETH DOISNEAU
« Que suis-Je ? »
10 février 2018
- 31
PHILIPPE DE GEORGES
La haine de soi et de l'autre
- 17 mars 2018
- 39
CLAIRE POIROT-HUBLER
Une orientation pour
le psychanalyste d'aujourd'hui :
la règle fondamentale de Freud
- 46
ALINE ESQUERRE
« Ils sont illogiques »
14 avril 2018
- 49
PIERRE-GILLES GUÉGUEN
Psychoses aujourd'hui et hier
26 mai 2018
- 54
JEAN-PAUL GUILLEMOLES
Un des quatre concepts
fondamentaux : la répétition
- 58
CHRISTELLE ARFEUILLE
Quel trauma pour quelle répétition ?
23 juin 2018
- CLOTILDE LEGUIL
« Le champ de l'Autre »
Pour raison éditoriale,
M^{me} Chlotilde Leguil n'a pas
souhaité publier ici sa conférence
– à paraître dans l'une des revues
de l'École de la Cause Freudienne.

Argument

La psychanalyse comme expérience du sujet se présente comme une demande de thérapie. Cette souffrance est morale, même si elle se manifeste dans le corps.

Elle demande une thérapie, mais elle évolue comme une quête de la vérité, la vérité du désir. (Cours de 1995, Jacques-Alain Miller.)

C'est à partir des concepts fondamentaux tels que : l'inconscient, la répétition, l'interprétation, le mot d'esprit, la pulsion, le sujet, le transfert, l'Autre, introduits par Freud et revisités par Lacan et Jacques-Alain Miller, que se construit une praxis.

C'est ce que nous poursuivrons avec nos invités durant la session 2017-2018.

Le mot d'esprit

Le peu de sens et le pas de sens

Dès le début de son enseignement, dans *Les écrits techniques de Freud*, Lacan parle du non-sens comme l'essence la plus radicale du Witz. Ce qui m'a particulièrement intéressée dans la démarche de Freud, c'est ce caractère subversif de se donner comme objet d'étude « le mot d'esprit » et dans une certaine mesure, de réhabiliter le non-sens qui le constitue ! Qu'est-ce qui fait que le non-sens devient un mot d'esprit ?

Pour aborder la question du Witz, Lacan se livre à une petite enquête et commence en interrogeant un poète (p. 107), Raymond Queneau, à qui il demande de lui raconter une bonne histoire. C'est une histoire d'examen, il y a le candidat, il y a l'examineur ! je vous renvoie à la page 108 où vous trouverez cette histoire ! mais pour vous mettre dans le bain, je vais vous lire une petite histoire, toujours de Raymond Queneau qui se trouve dans *Les fleurs bleues* (p. 124-125). Je vous rappelle que cet écrit, paru en 1965, est une fable qui tient du canular, au temps de l'école primaire, où nous avons appris l'histoire de France : Charlemagne à la barbe fleurie, S^t Louis sous son chêne, Louis XI et sa cage suspendue. Comment exister dans des lieux et des temps différents ? Passé, présent et avenir se confondent, le temps disparaît tout se confond et en particulier – le rêve et la réalité.

Une bonne histoire

Il s'agit d'un dialogue en deux épisodes, un dialogue enseignant qui est une réécriture de Rabelais qui lui-même réécrit Ésope. (Raymond Queneau, *Les fleurs bleues*, p.125).

Voilà deux héros des *Fleurs bleues* qui se trouvent au restaurant avec l'intention de faire un bon déjeuner ! et puis, ça ne se présente pas comme prévu et notre héros, Cidrolin a l'idée que c'est encore fichu ; alors le maître d'hôtel lui dit :

- « Mais non, mais non Monsieur, il ne faut pas jeter le manche avant la cognée.
- Alors il répond :
- Après ! Après.
- Le maître d'hôtel avait l'air perplexe :
- Jeter le manche APRÈS la cognée dit Cidrolin.
- Vous êtes sûr ?
- Certain.
- Au fond qu'est-ce que ça veut dire ? d'où vient cette expression ?
- C'est une expression du vieux temps dit Cidrolin.
- Je ne la comprends pas. On dit ça, jeter le manche avant la cognée, et puis, si l'on essaye de comprendre exactement, on ne comprend plus. Ah Monsieur, c'est terrible quand on se met à réfléchir.
- N'y pensez plus.
- C'est facile à dire !
- Je veux comprendre moi. Pourquoi après ? Si on jette la cognée, on jette le manche avec. Pas après.
- Décidément je ne comprends pas.
- Je vais vous expliquer »

Intermède

– et voilà le deuxième épisode.

- « Donc il était une fois un bûcheron qui avait laissé tomber le manche de sa cognée au fond d'un abîme.
- D'un abîme ?
- C'est comme cela qu'on raconte l'histoire, dit Cidrolin, il ne pouvait aller l'y chercher.
- Je pense bien, dit le maître d'hôtel, un abîme !

- Alors éccœuré le bûcheron,
- Pourquoi monsieur, y a-t-il comme ça des mots qui sortent de l'usage ?
- voulez-vous connaître la fin ?
- J'ai deviné, reprit le maître d'hôtel d'un air malin, éccœuré le bûcheron se jette à son tour dans l'abîme. C'est pour ça aussi que d'un type con on dit qu'il est con comme un manche. Le manche s'est jeté après la cognée.
- Voilà une variation intéressante, dit Cidrolin, avec calme. En fait, le bûcheron s'est contenté de jeter le manche. Après la cognée. Tandis que le manche, au moins, aurait pu lui servir encore.
- C'est idiot, dit le maître d'hôtel. Qu'est ce qu'il pouvait fiche avec son manche ? Rien. Ce qui était difficile à trouver, c'était le fer. Elle est idiote votre histoire, je préfère ma version.
- Elle est peut-être idiote, dit Cidrolin avec calme, mais en tout cas, vous êtes instruit. »

Freud différencie le *Witz* du comique en ce qu'il pousse à dire. On ne peut pas jouir d'un trait d'esprit pour soi tout seul. On est poussé à le raconter. Queneau nous amuse, c'est gai, ça sonne bien, entre ce qu'on comprend et ce qu'on ne comprend pas, il y a une si petite différence mais c'est la pente du non-sens qu'il s'agit de remonter. Le peu de sens et le pas de sens sont tout le temps en train de s'entrecroiser écrit Lacan (p. 117); et Freud parle de cette alliance du *Witz* et du comique, qui sont des *Witz* fondés sur des non-sens. Ce sont, nous dit Freud, « des mots d'esprits avortés » (p. 360) qui produisent leur effet comique. La condition la plus favorable à l'éclosion du plaisir comique dérive d'un sentiment général de bonne humeur qui « dispose » à rire. Ce qui caractérise le *Witz* pulsionnel, au sens de Freud c'est quand même que c'est dans une atmosphère d'inhibition où on ne peut pas dire librement et qu'on est obligé de ruser pour y arriver; ça demande la présence du refoulement. Jacques-Alain Miller situe le *Witz* dans les salons, où tout le monde se tient bien et où, d'une façon détournée et un peu voilée, on arrive à glisser la pulsion. Le goût que l'on peut prendre à lire Queneau, c'est justement de retrouver cette atmosphère de liberté.

Lacan a fait son cinquième séminaire, *Les formations de l'inconscient*, comme un commentaire, une lecture du *Mot d'Esprit dans ses rapports avec l'inconscient* de Freud. Le point de départ sur le *Witz*, c'est la découverte de l'inconscient. C'est le troisième ouvrage, après « La science des rêves » première des formations de l'inconscient paru en 1900 qui démontre que le processus de condensation, la substitution, le double sens, le déplacement présentent les plus grandes analogies avec la technique du mot d'esprit. Suivrons, en 1901, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, consacré à l'acte manqué, l'oubli, le lapsus tout ce qui, au plus ordinaire de la vie du sujet lui échappe et vient révéler qu'opèrent là des processus psychiques auquel il n'a autrement pas accès; et en 1905, *Le Mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*, qui vient clore la trilogie en démontrant que cette ruse de l'inconscient, déjà dévoilée avec le rêve et l'acte manqué, est opérante dans le mot d'esprit.

Le rêve – voire toute formation de l'inconscient – apparaît souvent « énigmatique dans le non-sens ». Deux chaînes obéissent à deux logiques différentes et viennent se télescoper, une chaîne refoulée, dites latente et une chaîne actuelle dite manifeste. C'est à partir du rêve que Freud analyse, au début de son livre, le travail du mot d'esprit et c'est par homologie entre le mot d'esprit et le rêve qu'il peut fonder le mot d'esprit dans l'inconscient. Le mot d'esprit tout comme l'acte manqué ou le rêve ont un sens caché qui cherche à trouver sa réalisation. C'est là que Freud va chercher l'inconscient et il veut faire reconnaître le rôle que mérite le mot d'esprit dans la vie de l'esprit.

Freud part de la technique du mot d'esprit, il s'agit de la technique du signifiant. Ce dont il s'agit dans le *Witz*, c'est que « l'inconscient ne s'éclaire et ne se livre que quand on regarde un peu à côté », écrit Lacan dans son séminaire. Ce qui est en même temps une solution est aussi une « trouvaille », une création.

Pour étayer sa démonstration Freud prend appui sur un mot d'esprit tiré d'un texte

des *Tableaux de voyage* de Heinrich Heine intitulé « Les bains de Lucques » dans lequel Hirsch-Hiacinthe se glorifie des relations qu'il entretient avec le riche baron Salomon de Rothschild: « Docteur, aussi vrai que Dieu m'accorde ses faveurs, j'étais assis à côté de Salomon de R. et il me traitait « d'égal à égal » de façon toute « famillonnaire ».

Une pensée peut s'exprimer sous différentes formes écrit Freud, Heine veut dire que la condescendance d'un riche qui traite « d'égal à égal » un familier pauvre emporte l'amertume de ce dernier; et si nous tolérons ce mot étrange, c'est parce que nous comprenons que Heine veut dire quelque chose d'autre, dans un deuxième temps. Après la compréhension, celui de la satisfaction de la conscience qui veut du sens, il y a un troisième temps car ce qui fait rire, ce n'est pas la compréhension, mais la satisfaction de la pulsion qui est présente dans l'éclat de rire!

En quoi consiste la technique de ce mot d'esprit? Il y a dans ce cas un mélange de deux mots, familier et millionnaire. La technique de ce mot d'esprit est le résultat d'une condensation avec formation substitutive d'un mot composite: famillonnaire, incompréhensible en lui-même, il s'explique par le contexte et apparaît ainsi plein de sens, lequel procure du plaisir et force à rire! Il s'est produit un raccourcissement formidable, semblable à un éclair, un *Witz*. Le néologisme ainsi formé est une trouvaille! La condensation de ces deux mots fait émerger le désir inconscient (celui d'être aussi riche que Rothschild) en déjouant la censure!

Le mot d'esprit n'est vraiment accompli qu'une fois que l'Autre l'a reconnu comme tel. C'est une condition indispensable, si personne ne le fait, il n'y a pas de trait d'esprit, c'est un lapsus. Grâce au mot d'esprit, la résistance se trouve surmontée, la censure contournée, l'inhibition levée et le gain de plaisir est immédiat. C'est la pulsion qui fait rire. Le plaisir se transforme en jouissance.

Lacan signale que « la passe » a la structure du *Witz*, (C.f. Jacques-Alain Miller, « La fuite du sens ») « Le récit d'une vie peut être comprimé comme une bonne histoire que l'on peut raconter! Elle sera racontée à d'autres, après les deux passeurs qui vont la raconter au jury du cartel de la passe » la fin de l'analyse a du nouveau dans le dire. Un nouveau mode-de-dire. Chacun tire vers son néologisme! Et quand Lacan parle du Bien-dire, c'est un bien dire du côté du néologisme, du côté de « famillonnaire ».

C'est ainsi que dès les premières pages de son Séminaire Lacan amène le *Witz* freudien comme un message inédit, incongru, un message inattendu, paradoxal!

La question qui se pose, c'est comment le mot engendré arrive-t-il à provoquer tout ce qui fait le prix du mot d'esprit, à savoir « le bénéfice de plaisir » que l'esprit nous confère?

Le plaisir de l'esprit est composé d'un noyau formé par le plaisir primitif du jeu dans l'enfance. Dans le discours des enfants qui jouent avec le langage et qui accouplent les mots en se moquant du sens, il y a un plaisir à s'éloigner du discours ordonné par le sens. Le mot d'esprit permet de retrouver ce plaisir, goûter directement au plaisir du non-sens libéré. Cependant, il faut un sens apparent, ce qu'il appelle le sens dans le non-sens. L'énoncé de pur non-sens ne fait pas d'effet, il reste une absurdité; par contre, il suffit qu'il y ait une apparence de sens, ou même la promesse d'un sens à venir (ces histoires qui durent, durent et font attendre la chute).

Dans « Fonction et champ de la parole et du langage », Lacan oppose le sens et le non-sens et prend l'exemple de la métaphore poétique « L'amour est un caillou riant au soleil ». Le rapprochement de l'amour et du caillou est un non-sens, pourtant un quelque chose de positif surgit et c'est là le passage du non-sens au sens! Et dès ce passage franchi, on a le mot d'esprit. Chaque mot d'esprit exige son public et le rire qui répond aux mêmes mots d'esprit témoigne d'une grande affinité d'esprit, la « paroisse » dont parle Lacan qui est un Autre limité, un voisinage de langue, de références communes, un lien social. Un jeu de mots nous fournit du plaisir; le non-sens captive notre attention par la sidération, il sert à renforcer l'effet du mot d'esprit (comme jeter le manche avant la cognée!) L'auditeur va s'efforcer de découvrir

le sens caché par le non-sens (comme le maître d'hôtel) sans pour autant le trouver, puisque c'est un non-sens pur et simple!

Freud conclut que le principe du mot d'esprit vise à déchaîner le non-sens et que son sens apparent ne sert qu'à protéger le plaisir de la critique. Autrement dit, dans le mot d'esprit, le sens est au service du non-sens. La véritable visée du mot d'esprit comme de celle de l'interprétation, c'est la jouissance du non-sens. Les mots de ce genre ne sont pas dépourvus de tendance; ce sont des traquenards, écrit Lacan (p. 227), qui font plaisir au narrateur en déroutant et en irritant l'auditeur qui tempère son dépit par la perspective d'en devenir lui-même à son tour le narrateur!

C'est dans *RSI* que Lacan dit « qu'il faut un nouage entre l'inconscient et le non-sens ». Or, pour évoquer le non-sens, il faut en passer par le sens! Et nous avons là une condition absolue du mot d'esprit: nul ne se résignerait à faire pour lui seul un mot d'esprit! L'élaboration de l'esprit est indissociablement liée au besoin de le communiquer aux autres. La communication du comique à autrui est également un plaisir.

Dans son cours de 1996, (« La fuite du sens ») Jacques-Alain Miller considère que Lacan, dans son Séminaire V, a « amputé » la visée première de Freud, celle du *lustgewinn*, le gain de plaisir. Cette lecture de Lacan met l'ouvrage de Freud au service de la thèse de Lacan à cette époque de « l'inconscient structuré comme un langage ».

La psychanalyse a mis en circulation de bons mots, de bonnes histoires! Tel le recueil des rêves de Freud. Le cœur de cette œuvre magistrale qu'est *L'Interprétation des rêves*, ce sont les rêves de Freud. Dans la vie quotidienne, il démontre des merveilles à partir de l'oubli du nom propre. Dans le mot d'esprit, il va s'inspirer des recueils de bons mots, des histoires juives notamment, dont il note que « ce sont des histoires juives, inventées par des Juifs » qui sont « conscients des défauts de leur race ainsi que des qualités qui en sont fonction » et précise qu'il « ignore si aucun autre peuple s'est divertie de lui-même avec une égale complaisance » (p. 183). L'effet produit sur l'auditoire fait partie du développement même du mot d'esprit. La société alentour, le salon, la paroisse comme dit Lacan; fait partie aussi des conditions de production du mot d'esprit et de sa réalisation. *C'est un processus social*. Il y a de la tromperie dans l'effet du mot d'esprit. L'effet comique apparaît quand ce qui semblait avoir du sens se révèle comme étant du non-sens; par exemple: on m'annonce la venue d'un personnage important et quelqu'un apparaît à la porte mais ce n'est pas la personne attendue mais un clodo! Et ça fait rire.

La psychanalyse n'est pas autre chose que de démontrer que « ça a un sens » et que c'est le déchiffrement à l'insu du sujet qui est la pratique de l'expérience analytique. Un vouloir dire, une intentionnalité de l'inconscient. On ne va pas chez un psychanalyste pour des futilités mais pour des symptômes, qui pourtant sont conçus sur le même moule que le rêve, le mot d'esprit... Des futilités qui sont de même structure et c'est cet ensemble que Lacan appelle « formations de l'Inconscient ». Un sens est là en attente d'être déchiffré. Le refoulement, le moi exercent une censure qui empêche de dire et qui passe en dessous. Dans un deuxième temps, Freud va renoncer au déchiffrement de ce « vouloir dire » de l'inconscient mais c'est au refus de dire, au refoulement qu'il va s'intéresser. Le troisième temps est celui de Lacan et de son « retour à Freud », retour précisément au temps initial avec ces « formations de l'Inconscient ». Il y revient et donne une structure qui s'étend à l'existence même du patient. La névrose est une conduite de l'existence qui s'exprime selon la même structure qu'un mot d'esprit. Alors que le rêve est solitaire, le mot d'esprit implique la présence de l'Autre. C'est un processus de lien social et c'est la raison pour laquelle, dans ce séminaire, Lacan a choisi le mot d'esprit – c'est que le mot d'esprit est attaché à la présence de l'Autre. Le *Witz* met en évidence le transindividuel des formations de l'inconscient.

Le secret du Mot d'esprit dit Jacques-Alain Miller, c'est qu'il y a toujours l'auditoire de l'Autre. C'est la structure de base de la communication que Lacan démontre dans ce séminaire à travers ses schémas.

À partir du mot d'esprit, on saisit la valeur de l'accueil de l'Autre qui doit accuser réception, à condition qu'il soit, comme le dit Lacan, de la même paroisse. C'est-à-dire qu'ils soient d'accord avec l'Autre pour qu'il y ait le rire. Qu'ils aient le même code, le même langage. L'Autre avec un grand A n'est pas une personne, c'est le lieu du code. C'est un lieu symbolique. Le message lui-même se forme en ce lieu de l'Autre où sont conservés les moyens de communication, les signifiants.

Enfin, Je commence une phrase, vous n'en comprendrez le sens que lorsque je l'aurai finie (p. 15). Il est tout à fait nécessaire que j'en aie dit le dernier mot pour que vous compreniez le premier. Le lieu du code, l'A – l'Autre, c'est la rencontre première. C'est ce que Lacan appelle l'aliénation. Le message vient du récepteur et parvient à l'émetteur inversé, c'est l'écouter (p. 25) Ce qui fait l'essence du trait d'esprit, écrit Lacan, « c'est qu'il désigne toujours à côté, ce qui n'est vu qu'en regardant ailleurs ». Si ce mot, « famillionnaire » est exemplaire, c'est qu'il y a là une fonction signifiante qui est propre au trait d'esprit, c'est un signifiant nouveau qui échappe au code. Quelque chose de nouveau apparaît, un néologisme qui va vers le comique, l'absurde, le non-sens. « La sanction du tiers, l'Autre, qu'il soit supporté ou non par un individu, est essentielle. » C'est la sanction de la reconnaissance par l'Autre qui est essentielle. Lacan construit une langue spéciale – le grand Autre, l'objet a , le sujet $\$$, le fantasme $\$ \diamond a$, la demande D, le désir d , $s(A)$, grand $S(A)$. C'est une langue spéciale qui est en même temps capable d'être la langue commune de la psychanalyse.

Et ce sera ma conclusion : Le *Witz* freudien se présente comme une solution subversive, en tant qu'agent *d'une autre forme de lien social*.

L'inconscient interprète

Qu'est-ce que l'inconscient ? Dans l'opinion commune ce serait un savoir caché ; la psychanalyse serait le moyen pour acquérir ce savoir, l'interpréter, le comprendre et se débarrasser de ce qui fait souffrir. Mais dans la pratique analytique, les choses sont un peu plus compliquées. Car si l'inconscient interprète, il ne le fait jamais en délivrant un produit fini d'où surgirait un effet thérapeutique radical. Réfractaire à l'injonction, il ruse, s'opposant à un dévoilement brutal. Il travaille sur fond d'énigme, pour peu qu'on prenne le temps d'écouter. Dit-il la vérité ? C'est ce que Freud a pensé un temps ; Lacan a bien montré qu'il pouvait mentir. Alors que vise l'inconscient en interprétant à sa façon, souvent mais pas toujours de travers, et quelle place doit prendre l'analyste devant un fonctionnement qui tend à interpréter à sa place ?

L'inconscient interprète...

Il interprète le chiffrage des pensées du rêve pour produire le rêve manifeste, l'inconscient le fait très bien ; il donne ainsi la preuve de son désir d'interprétation, qui est autant désir d'interpréter que d'être interprété ; le désir inconscient du rêve est désir d'être interprété, de prendre sens ; le travail analytique tel que l'a élaboré Freud et Lacan à sa suite, consiste à tenter de lever l'énigme de beaucoup de ces signifiants en lui donnant du sens ; il en résulte une impression d'avoir compris qui produit une satisfaction ; l'interprétation-déchiffrage, qui interprète à l'instar de l'inconscient, a toujours quelque chose de sympathique, de satisfaisant. Elle produit une certaine clarté désangoissante et qui soulage surtout en début de cure. Qui n'a vécu avec enthousiasme ces moments où une interprétation géniale a donné l'impression d'avoir fait un bond en avant ? Mais c'est souvent suivi, à plus ou moins brève échéance, d'un retour en arrière. Il vient un jour, plus ou moins tôt dans la cure, où l'interprétation s'arrête, comme dans le rêve de l'injection faite à Irma avec la fameuse formule de la triméthylamine, ombilic du rêve au-delà duquel le décodage cesse. Au fond, c'est le travail de l'inconscient qui met en route le processus de l'analyse et l'analyste et l'analysant interprètent à la façon de l'inconscient. Et d'une certaine façon c'est l'inconscient qui mène le jeu¹.

De travers...

La pratique montre que si l'inconscient interprète il le fait souvent de travers². Est-ce à dire qu'il y aurait une norme dans l'interprétation ? Probablement pas. L'inconscient structuré comme un langage est menteur de structure ; toute interprétation se fait grâce à des mots, des mots qui ne sont jamais la chose qu'ils veulent représenter ; toute interprétation est avant tout la traduction d'une langue dans une autre et la formule classique, « Traduction est trahison » trouve là sa confirmation. Entre les pensées du rêve et le rêve manifeste il y a tout le travail du rêve, travail de traduction qui se sert de la langue et qui donc à ce titre peut être menteur. Ainsi la cause profonde du désir du sujet n'est pas abordée. Freud, avec le cas de la jeune homosexuelle, en donne un exemple. Il reçoit cette jeune fille sur la demande de sa famille, une famille bourgeoise viennoise dominée par un père tout-puissant. Elle vient de faire une tentative de suicide, événement grave mais sans conséquences vitales. Cela s'est produit immédiatement après que son père l'ait rencontrée s'affichant dans la ville avec une demi-mondaine de mauvaise réputation dont elle voulait devenir l'amie. Au bout de quelques mois, Freud met fin au travail au motif qu'elle ment y compris dans ses rêves. Elle ment à Freud comme elle ment à son père, ce que Freud interprète comme le refus de l'homme et il conseille de poursuivre le travail chez une

1. Page 159 des *Écrits*, dans les « Propos sur la causalité psychique », on peut lire : « Mon inconscient me mène le plus tranquillement du monde à des désagréments que je ne songe à aucun degré à lui attribuer, du moins

jusqu'à ce que je m'occupe de lui par les moyens raffinés de la psychanalyse. »

2. MILLER Jacques-Alain, cours du 19 juin 1996.

femme. La conviction de Freud est qu'elle voulait le tromper par ses mensonges. Pour autant, Freud conserve la certitude que l'inconscient qu'il a l'habitude de considérer comme le plus profond de la vérité, la vérité vraie, cet inconscient ne peut mentir. Et pourtant il s'agit bien d'un mensonge inconscient symptomatique. Son discours inconscient en accord avec son grand Autre familial murmurait : « Tu souhaites que je rêve d'homme et de mariage, eh bien en voilà des rêves d'homme. » Freud, excédé par le mensonge de la patiente, lui révèle que son intention est de le tromper. Il aurait mieux valu révéler le discours menteur qui était dans l'inconscient et derrière lequel se camouflait la cause de son désir : avoir un enfant du père. L'intervention de Freud qui lui reproche ses mensonges est consécutive à son contre-transfert (la demande n'émanait pas de la patiente mais de sa famille et Freud l'avait prise en analyse avec réticence). Cela met fin au travail ; dès lors le désir de tromper qui était à déchiffrer disparaît. Si l'inconscient ment, s'il interprète de travers, l'observation démontre qu'il produit un savoir. Si ce savoir est menteur, il n'est pas pour autant inintéressant et Lacan³ nous montre que le vrai problème de la jeune homosexuelle résidait dans la question de la féminité. Ce point central, l'inconscient menteur en était le gardien. Il en gardait le secret, il le protégeait, le dissimulait à l'investigation analytique. L'inconscient opposait une résistance à la cure pour cacher le secret inavouable du sujet : avoir un enfant du père et au-delà, interroger la féminité dans sa stratégie de donner le phallus à la Dame. Elle lui donnait ainsi ce qu'elle n'avait pas, le phallus, en élevant cette demi-mondaine à la dignité d'une Dame. Mais ce savoir était dissimulé par une stratégie menteuse ; au cœur de ses mensonges aurait pu apparaître, si le travail avait pu se poursuivre, le point central et singulier de la vérité de la jouissance. C'est pour dissimuler ce point central que l'inconscient avait adopté une stratégie de ruse et de mensonges. C'est donc malgré lui que l'inconscient peut révéler cette vérité reconstituée par le contexte grâce au travail analytique ; il veut au départ la dissimuler, la protéger. C'est en reconnaissant le fonctionnement du symptôme que cette vérité apparaît avec le plus de force (dans le cas de la jeune homosexuelle l'amour symptomatique pour la dame manifesté par les mensonges).

Le symptôme : une formation bien particulière de l'inconscient

C'est un vouloir dire, certes, mais aussi et surtout un vouloir jouir. C'est un des grands apports de Lacan d'avoir mis en avant la dimension de jouissance du symptôme. Le symptôme apparaît comme un indice et surtout un substitut d'une satisfaction pulsionnelle qui n'a pas eu lieu. C'est dans la névrose obsessionnelle de l'homme aux rats que Freud a mis en évidence une jouissance ignorée du sujet dans le symptôme et l'horreur qu'elle comporte. L'abord de cette satisfaction pulsionnelle que le sujet vise et qu'il désire, ne peut se faire par l'interprétation classique à la manière de l'inconscient. Pour séparer, au cœur du symptôme, ce savoir de la jouissance qu'il protège, il faut l'acte d'un analyste. C'est ce que démontre Jacques Alain Miller dans cet article remarquable qui a pour titre « L'interprétation à l'envers »⁴. Il y trace la voie qui peut permettre de pousser plus loin le travail analytique, d'aborder l'inconscient réel.

L'interprétation tourne en rond

Dans la cure, il vient un moment où le signifiant appelant toujours un autre signifiant il n'y a pas le mot de la fin, à moins que ce mot de la fin soit compris comme motus, silence nous dit Lacan. La conséquence en est l'analyse interminable, où la quête du sens ne cesse pas, toujours

3. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre IV, *La relation d'objet*, séances des 9, 16 et 23 janvier 1957.

4. MILLER Jacques-Alain, « L'interprétation à l'envers », *Revue de l'École de la Cause freudienne*, n° 32.

stimulée par le réel de la répétition de jouissance qui échappe à la stratégie codage-décodage ; l'interprétation à la façon de l'inconscient est donc en échec ; c'est à ce propos que Lacan parle d'escroquerie possible de la psychanalyse, qui ne serait qu'une promesse de savoir toujours remise à plus tard. Et cette analyse interminable n'est pas ce que Lacan appelle « la voie d'un vrai réveil pour le sujet. Déjà dans les années 20, Freud avait signalé la résistance au traitement ; il l'a décrite dans la réaction thérapeutique négative. La direction de la cure bute sur un impossible. Cet impossible, Lacan le nommera plus tard le réel ; année après année il produira une théorie de l'interprétation, issue de sa pratique et qui prendra en compte la présence du réel. Il fera subir au concept classique d'interprétation une véritable torsion à 180°. Cette torsion, Jacques Alain Miller l'a décrite parfaitement en la qualifiant d'interprétation à l'envers. Alors, que pourrait être une interprétation qui ne fonctionnerait pas au service du principe de plaisir comme le fait l'inconscient ? Miller la définit de façon très concise : il faut interpréter en sens contraire de l'inconscient. Interpréter comme l'inconscient consiste à rajouter des signifiants, des S_2 . Dans l'interprétation à l'envers il faut au contraire, par le moyen de la coupure asémantique, de l'équivoque, assécher cette production incessante de sens. La visée est d'isoler le signifiant qui dans la cure, revient avec la répétition implacable du réel. Ce signifiant est insensé ; son isolement montre combien le parlêtre est dépendant est déterminé par le langage qu'il emploie : « Le signifiant tout seul, dit Miller, est toujours une énigme et c'est pourquoi il est en manque d'interprétation [...] Cette voie, on continuera si l'on veut de l'appeler « interprétation », bien qu'elle n'ait plus rien à voir avec le système de l'interprétation, sinon à en être l'envers. Cette autre voie consiste à retenir le S_2 , à ne pas l'ajouter aux fins de cerner le S_1 . C'est reconduire le sujet aux signifiants proprement élémentaires sur lesquels il a, dans sa névrose, déliré. » L'interprétation à l'envers vise l'assèchement de ce délire que l'interprétation traditionnelle tend à nourrir. Comme dans l'automatisme mental, l'isolement de ce signifiant seul met en évidence la xénopathie de la parole. Ce fonctionnement est en bien des points le même que celui de la psychose ; à ceci près que le sujet psychotique, lui, sait qu'il est parlé, ses voix le lui indiquent ; alors que le névrosé s'acharne à vouloir l'ignorer. La structure psychotique éclaire le fonctionnement du névrosé. Le sujet est alors reconduit à l'opacité irréductible de sa relation à « lalangue » qui renvoie à l'opacité de la jouissance. Le « Reusement » de Michel Leiris nous montre un bel exemple du signifiant insensé qui produit des effets de jouissance. C'est un des grands apports de Lacan, c'est un renouvellement inédit du concept de l'inconscient. Les différentes nominations que Lacan donnera de l'« inconscient-parlêtre » en 1970 et de « l'une bévue » en 1977, témoignent bien de son projet de lire, pour finalement conclure que l'inconscient réel n'est pas à lire. Il s'agit d'observer l'inconscient et non de le comprendre a priori parce qu'on l'a déchiffré puis rechiffré. Le 2 du S_2 ne doit pas être compris comme le deuxième signifiant mais comme un sens double. Et maintenir un sens double, c'est ce que fait l'équivoque, moteur essentiel de la cure analytique.

Vers l'inconscient réel

L'inconscient n'est pas à comprendre mais à observer. Comme tel, il n'est « pas à lire » ; il porte la marque du réel d'où il vient, c'est ce réel que doit rendre présent l'analyste même si cela reste une présence d'entre les mots.

« Il faut que l'analyste sache certaines choses, il faut en particulier qu'il sache que le critère de sa position correcte n'est pas qu'il comprenne ou qu'il ne comprenne pas. »⁵ Cette position, Lacan l'adopte déjà dans le premier chapitre du *Séminaire III* sur *Les psychoses*. Il va la généraliser ensuite au champ des névroses. L'analyste, dans la direction de la cure, n'a pas à ajouter du savoir au

5. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre VIII, p. 229.

savoir déjà déployé par l'analysant ; il n'a pas à encourager la tendance trop naturelle à vouloir comprendre. Il doit simplement, par la coupure, l'équivoque maintenir la distance entre désir et demande, ce qui permet de relancer sans cesse le travail de l'analyse. Ainsi se déploie l'inépuisable trajet de désir en désir qui n'est rien d'autre que l'inépuisable trajet du désir. Par cette observation de l'inconscient qui interprète, l'analysant va pouvoir prendre connaissance des schémas de son assujettissement. Que nous est-il permis d'espérer ? C'est la troisième question kantienne que Miller pose à Lacan dans *Télévision*⁶ ; la réponse de Lacan fait preuve d'un optimisme modéré exprimé au conditionnel : « la psychanalyse vous permettrait d'espérer assurément de tirer au clair l'inconscient dont vous êtes sujet. Mais chacun sait que je n'y encourage personne, personne dont le désir ne soit pas décidé. ». Ce sont ces schémas que le sujet au désir décidé doit reconnaître. Ils témoignent de l'existence, dans la partie la plus profonde de l'inconscient qualifié de réel, de mouvements pulsionnels qu'il s'agit de laisser se déployer, parcourir un trajet souvent complexe à travers les défilés du signifiant. Le mouvement pulsionnel inconscient qui parcourt tous les méandres du grand Autre, se fait de façon spontanée lorsqu'on laisse l'inconscient interpréter. C'est ainsi qu'on peut se placer sur la voie où l'on s'approche de l'inconscient réel. Peut survenir alors, éventuellement, non pas une éradication du symptôme mais une épuration et une identification au symptôme épuré, sinon débarrassé du moins allégé de la jouissance mauvaise. Dans le même temps, le programme de jouissance du sujet se remanie ; la jouissance du corps dans le langage peut-être appareillée autrement. Dans les cas les plus heureux, un Sinthome se constitue. La guérison, concept complexe, peut alors survenir mais de surcroît. La visée de la fin de la cure est le désabonnement à l'inconscient, conséquence de la chute du Sujet supposé savoir. Mais pour que cette béance, cette rupture, s'inscrive il faut un acte, un acte de parole de l'analyste.

L'acte de l'analyste

Si l'inconscient interprète, pour autant l'analyste ne dort pas ; celui qui dirige la cure se place du côté de l'acte, qui est bien différent de l'interprétation. L'acte est requis dans l'interprétation à l'envers. Qu'est-ce qu'un acte analytique ? Pierre-Gilles Guéguen, que nous aurons le plaisir d'accueillir cette année à Avignon, intervenant dans le cours de Jacques Alain Miller du 19 juin 1996, précise ce que doit être un acte analytique. Celui-ci doit obtenir de séparer radicalement la jouissance de la chaîne signifiante qui la porte. Il produit une effectuation, une novation du sujet celle qui fait surgir un S_1 tout seul, en le faisant en quelque sorte sauter hors de la chaîne signifiante et de son implacable recommencement. Ce qui est alors visé, c'est la cause dans le réel ; l'analyste, par sa façon de diriger la cure, peut la rendre présente. Cela reconduit au non-sens de ce signifiant isolé tel que le « Reusement » de Michel Leiris met en scène. C'est bien de cet éveil du sujet que Lacan nous parle à la fin de l'analyse quand il annonce que le sujet est heureux mais pas au sens commun, il l'est au sens où il fonctionne alors qu'en début d'analyse, il était mort⁷. Mais cela n'est possible qu'après avoir suivi le chemin de l'inconscient et sa façon d'interpréter et à condition que le véritable acte séparateur d'un analyste survienne au moment opportun. Se produit alors une mise à distance entre jouissance et chaîne signifiante porteuse du sens joui.

6. LACAN Jacques, *Autres écrits*, p. 543.

7. Sur la question de la mort du sujet, voir le cours de Miller du 12 janvier 1994 : Le sujet de l'inconscient est mort au début de l'analyse, cela fait référence au fameux rêve rapporté par Freud « Il était mort et il ne le savait pas » ; dans le cours du 12 janvier 1994, dont le titre

pour l'année est « Donc », Miller dit que ça illustre la position du sujet de l'inconscient en tant qu'il ne peut pas savoir, c'est-à-dire en tant que sujet du refoulement et en tant que pour lui, venir à savoir c'est disparaître.

Dans son cours « Cause et consentement », de 1987-1988, Miller va préciser la position du sujet ;

il situe, le 15 juin 1988, le sujet du signifiant comme déjà mort, c'est la formule même de la subsistance du sujet barré « Qu'est-ce qu'il y a au fond du désir de mort ? Est-ce que c'est une formulation ultime ? C'est même ce que Lacan insinue quand il fait du « Il était mort sans le savoir » la formule même de la subsistance du sujet barré. Lacan, dans ce rêve, prélève l'élément de celui qui était mort sans le savoir, pour dire que c'est le cas du sujet de la parole. Il est déjà mort comme sujet du signifiant, puisque c'est d'abord sur lui qu'a porté le meurtre de la chose. Le mot accomplit le meurtre de la chose et le premier à en pâtir c'est le sujet, le sujet du mot. C'est en situant le sujet du signifiant comme déjà mort que s'en dégage d'autant plus crûment l'autre élément qui est, lui, de jouissance, et qui, dans le rêve même, tel que Freud l'interprète, reste à l'arrière-plan. » Dans notre pratique, qu'il s'agisse de névrose de psychose, la mort du sujet, il nous arrive d'en constater la présence. Miller nous en donne un exemple dans le cours du 24 novembre 1987 : « la mort du sujet n'est pas l'apanage du psychotique, le vrai traumatisme d'enfance pour l'hystérique par exemple, c'est une mort du sujet. »

Ce n'est pas une mort au sens d'une disparition, c'est une mort qui peut donner lieu à une renaissance qui a des chances de se produire pendant la cure. Le sujet n'est pas un être, il n'a pas d'être, c'est une fonction et dire qu'elle est morte c'est dire qu'elle ne marche pas, le but de la cure c'est de s'efforcer de la remettre en route, de tenter de la ressusciter.

Comment Lacan interroge la problématique posée par le sujet ? Dans son cours du 25 novembre 1987, Miller le précise : « Lacan a introduit sa notion du sujet par ceci, qu'il y a un élément qui lui paraissait échapper à tout déterminisme et qui est la donation de sens. »

Le 18 novembre 1987, le sujet est présenté comme un dépassement du déterminisme de la machine signifiante; voici ce qu'en dit Miller : « Nous pouvons bien répéter

que le sujet est un effet et que sa cause c'est le signifiant, il n'empêche que nous parlons de fait du sujet comme d'un centre d'initiative comme d'une spontanéité. » Dire qu'il y a du sujet, formule souvent entendue dans les réunions de psychanalyste, c'est reconnaître que les identifications, les représentations du sujet par le signifiant n'ont pas réussi à supprimer totalement le fonctionnement du sujet ; et dans ce cas il y a peut-être une bonne indication de travail analytique pour remettre en fonction cette spontanéité, cette capacité à vivre du sujet de l'inconscient.

Chaque individu est responsable de sa position de sujet. Le 18 novembre 1987, Miller rapporte cette page 858 des *Écrits* où Lacan déclare : « De notre position de sujet nous sommes toujours responsables. » « Et il accepte, dit Miller, qu'on appelle ça « du terrorisme ». Terroriste ne veut pas dire irresponsable. C'est au contraire le terrorisme de la responsabilité. C'est le terrorisme de ce que vous n'êtes nullement absous de votre responsabilité par aucun déterminisme. [...] C'est que d'abord le sujet a à se défendre. C'est là qu'il prend à proprement parler, pour reprendre les termes de Lacan, « son orientation subjective ».

Alors, écouter et observer l'inconscient interpréter, n'est-ce pas un des meilleurs chemins pour mettre en œuvre cette responsabilité qui défend et vivifie la fonction sujet ?

À quelle place se situerait le sujet originel, « rond brûlé dans la brousse des pulsions », cela se trouve dans la remarque sur le rapport de Daniel Lagache page 666 des *Écrits*. C'est la place d'une absence, la défense naturelle contre le ça inorganisé qu'on appelle par ailleurs parfois la Chose et aussi la vacuole. On a cette dernière dénomination à la page 224 du séminaire *D'un Autre à l'autre*. Lacan qualifie d'extimité, néologisme qu'il a forgé, cette vacuole qui marque la place d'une zone interdite. Cela concerne la place d'être ou ne pas être du sujet originel.

Au début était le transfert...

« Au commencement était l'amour » est le titre donné par Jacques-Alain Miller au premier chapitre du *Séminaire VIII* (1960-61) de Lacan, *Le transfert*. Mon titre, « Au début était le transfert », situe le point de départ de mon propos. C'est-à-dire, à partir de la formalisation lacanienne du transfert en tant que concept, quatre ans plus tard (1964) dans le *Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*.

En effet, la question de l'amour reste centrale dans toutes les élaborations de Freud et de Lacan sur le transfert. Lacan prend départ dans l'observation freudienne que le transfert est un « amour véritable ». Voici la citation de Freud : « [...] L'amour qui devient manifeste dans le transfert ne mérite-t-il pas d'être considéré comme un amour véritable ? [...] il est exact que cet état amoureux n'est qu'une réédition des faits anciens, une répétition des réactions infantiles, mais c'est là le propre même de tout amour et il n'en existe pas qui n'ait son prototype dans l'enfance. »¹

Mais lorsque Lacan pose le transfert comme un des quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, il entend l'amour de transfert comme autre chose qu'une répétition des « réactions infantiles ». S'adossant à sa lecture de Freud, il rejette le transfert comme réédition des faits anciens et repère l'amour de transfert en tant qu'une répétition de forme : « Il convient alors de pointer [...] que Freud articule, – et qui n'est pas excuse mais raison du transfert – que rien ne saurait être atteint *in absentia, in effigie*. Cela veut dire que le transfert n'est pas, de sa nature, l'ombre de quelque chose qui eût été auparavant vécu. Bien au contraire, le sujet, en tant qu'assujetti au désir de l'analyste, désire le tromper de cet assujettissement, en se faisant aimer de lui, en lui proposant de lui-même cette fausseté essentielle qu'est l'amour. L'effet de transfert, c'est cet effet de tromperie en tant qu'il se répète présentement ici et maintenant. Il n'est répétition de ce qui s'est passé de tel, que pour être de la même forme. [...] Il est isolation dans l'actuel de son fonctionnement pur de tromperie. »²

Si l'amour de transfert est une répétition de forme, alors qu'est-ce qui se répète ? Cette question emmène Lacan à appréhender le transfert comme séparé de la répétition. Ce qui se répète devient ainsi repérable, non plus par rapport au principe de plaisir freudien, celui de l'homéostasie, mais à partir d'une « rencontre du réel »³, une rencontre traumatique impossible à symboliser, et qui tient quand même une place dans la chaîne signifiante sans pouvoir être significantisé. On entend ici la place de l'objet *a*. Le transfert devient le moyen de l'en extraire.

Comment cela fonctionne ? L'analysant suppose un savoir à l'analyste sur la signification de ce dont il souffre : la révélation de ce qu'il s'agit de résoudre. C'est le point de départ du transfert, nous dit Lacan. Et l'effet de cette supposition du savoir, moteur du transfert, est l'amour. En tant qu'aimer c'est essentiellement vouloir être aimé, cela représente la face de résistance du transfert, car à vouloir être aimé de l'analyste, l'analysant le trompe en tentant de se rendre aimable pour lui. C'est ce que sait l'analyste et une part de ce dont l'analysant ne veut rien savoir. L'analyste sait qu'il s'agit de l'effet d'aliénation dans le rapport du sujet à l'Autre.

L'analyste sait aussi que c'est son propre désir d'analyste qui fait point d'attache au désir de son patient. L'analysant est « assujetti » au désir de l'analyste. Il sait aussi que si : « Celui à qui je suppose le savoir, je l'aime. »⁴, c'est l'acte d'interprétation qui fixe le sujet supposé savoir au désir de savoir du côté analysant. C'est cette face-là du sujet supposé savoir qui devient moteur de la

1. FREUD Sigmund, « Observations sur l'amour de transfert » (1915), *La technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 2002.

3. *Ibid.*, p. 53.

2. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre XI, Paris, Seuil, 1973, p. 229.

4. LACAN Jacques, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 64.

cure et ouverture au savoir inconscient. Jacques-Alain Miller commente ainsi le sujet supposé savoir: « Qu'est ce que veut dire le sujet supposé savoir? Ça veut dire qu'avec l'expérience analytique, un sujet tient à être supposé à ce savoir inconscient. [...] Le refoulement se lève précisément lorsqu'un sujet vient à être exposé à ce savoir. [...] La règle fondamentale n'est rien d'autre qu'un – *Tu supposeras désormais un sujet au savoir inconscient.* »⁵

Cette force du signifiant, de l'ordre symbolique m'a toujours frappée. Il s'agit d'une assujettissement, en effet. Jacques-Alain Miller l'entend ainsi: « Dans l'analyse, tel que ça s'entame, c'est une simple conséquence du rapport d'un signifiant à un autre. », c'est « ce sujet supposé savoir comme effet, dans l'analyse, du type de rapport signifiant instauré par l'analyste, à savoir comme un effet de signification qui prend forme de sujet. »⁶ La signification dont parle Jacques-Alain Miller advient par l'interprétation, l'acte analytique.

Dans le *Séminaire XI*, Lacan affirme que si l'interprétation n'est pas ouverte à tous les sens, ne peut être n'importe laquelle, c'est qu'elle est « une interprétation significative » et ne doit pas être manquée. Cependant, précise-t-il, « ce n'est pas cette signification qui est, pour l'avènement du sujet, essentielle. [...] c'est qu'il voie, au-delà de cette signification, à quel signifiant – non-sens, irréductible, traumatique – il est, comme sujet, assujetti. »⁷ J.-A. Miller rappelle la règle de Lacan concernant l'interprétation: « Elle n'est pas explication, elle est oraculaire, ce qui veut dire que vous avez à vous déchiffrer vous-même avec, c'est-à-dire que ce qui spécifie l'énoncé interprétatif est que son effet désir soit équivalent à un x . »⁸ De même, il affirme que le désir de l'analyste est inclus dans l'interprétation, voire que la possibilité même de cette interprétation est indissociable du désir de l'analyste: « Le désir de l'analyste, celui qui est inclus dans l'interprétation, vise un effet bien particulier. [...] Même si l'interprétation inclut un x qui rend le désir de l'analyste non identifiable en ce point – c'est ce qui permet justement à l'analysant d'y loger le sien –, l'intervention qu'est l'interprétation a une fin, elle vise un objectif. Le désir de l'analyste n'est pas un désir de rien, ne serait-ce que parce que c'est le désir que le sujet fasse une analyse. »⁹

C'est en tant que le désir de l'analyste tend dans le sens contraire à l'identification, écartant la demande de l'analysant de l'idéal qu'il appelle l'analyste à incarner, que peut s'isoler l'objet a . Ainsi, l'expérience analytique sépare le sujet du plan des identifications. Et cette expérience du sujet, nous dit Lacan, « est ainsi ramenée au plan où peut se présenter, de la réalité de l'inconscient, la pulsion. »¹⁰

Ce que Jacques-Alain Miller identifie comme le précurseur nécessaire au développement du schéma du discours de l'analyste quatre ans plus tard, disant: « La différence absolue à obtenir, c'est celle qui permet au sujet de retrouver le signifiant primordial de son assujettissement.

$$\begin{array}{cc} a & \S \\ \hline S_2 & S_1 \end{array}$$

L'opération du désir de l'analyste, loin de s'exercer à veau l'eau, s'exerce avec une finalité bien précise, qui est de reconduire le sujet à son rapport primordial au signifiant.¹¹ »

5. MILLER Jacques-Alain, « La clinique lacanienne », Cours du 26 mai 1982, inédit.

6. *Ibid.*

7. LACAN Jacques, *Séminaire XI*, Paris, Seuil, 1973, p. 226.

8. MILLER Jacques-Alain, « La clinique lacanienne », Cours du 26 mai 1982, inédit.

9. *Op. cit.*

10. LACAN Jacques, *Le séminaire*, Livre XI, Paris, Seuil, 1973, p. 246.

11. MILLER Jacques-Alain, Orientation lacanienne, « Le banquet des analystes », Cours du 28 mars 1990, inédit.

Fondements d'une École : Le transfert, le désir de l'analyste et la passe

Lacan termine son onzième Séminaire avec la définition du désir de l'analyste : « Le désir de l'analyste n'est pas un désir pur. C'est un désir d'obtenir la différence absolue, celle qui intervient quand, confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de s'y assujettir. Là seulement peut surgir la signification d'un amour sans limite, parce qu'il est hors des limites de la loi, où seulement il peut vivre. »

Mais où commence-t-il ? Jean-Luc Monnier, fait un résumé dense de la place des *Quatre concepts fondamentaux* dans l'œuvre de Lacan (à consulter sur la page [causefreudienne.net](http://www.causefreudienne.net).) Avant tout, il le situe historiquement, et cela a son importance. D'abord, c'est le premier séminaire de Lacan rédigé par Jacques-Alain Miller et ce, du vivant de Lacan. Ensuite, le *Séminaire XI* « s'inscrit dans une période troublée puisqu'il fut donné durant l'année 1964, non plus à Sainte-Anne mais à l'ENS, alors même que Lacan venait d'être 'excommunié' par l'IPA. Avec cet événement qui aura une influence décisive sur sa doctrine, Lacan met un terme à ce qu'il avait appelé son retour à Freud. C'est aussi un séminaire de substitution ; le *Séminaire XI* vient à la place d'un autre séminaire – *Les Noms-du-Père* – dont Lacan ne donna qu'une leçon le 20 novembre 1963, le lendemain du vote qui l'écartait de la liste des didacticiens. [...] Lacan fonde son École le 21 juin 1964, six mois donc après le début de son séminaire, durant lequel il aura redonné ses lettres de noblesse au *concept* dans la psychanalyse. »¹²

Dans son Cours de 1990, « Le banquet des analystes », Jacques-Alain Miller reprend ce séminaire dans le détail, le replaçant explicitement dans son moment de l'histoire de la psychanalyse : « Mon intention, dit-il, [...] était de nous ramener à ce moment crucial de 1964, celui du *Séminaire XI*, et au moment où se produit, trois jours avant la dernière leçon de Lacan, la création de l'École où nous sommes encore.¹³ » il souligne la question de Lacan à ce moment-là, qui est celle de trouver ce qui, pour lui, Lacan, doit fonder une école d'analystes. Excommunié du banquet des analystes de l'IPA, remarque Miller, « Lacan, qui s'était montré, il faut croire, un convive importun au banquet de Freud, s'est trouvé amené à créer son banquet à lui, qu'il a appelé École et où on mange son enseignement. C'est ça qui définit l'École de Lacan.¹⁴ » Et l'enseignement de Lacan, dont chacun mesure la difficulté, puise sa source dans son propre désir de savoir à lui. Lacan enseigne d'un point de non-savoir, le sien. Cela nous entraîne à sa suite – soit en raison d'un désir de savoir qui a pour nom le transfert de travail, soit par un amour de savoir, voire imaginaire – c'est selon les sujets.

Lorsque Lacan pose une série de questions dans la dernière séance de son *Séminaire XI*, trois jours après la fondation de son école, c'est pour que son école à lui, ait chance d'y répondre. Lacan se/nous demande que devient l'analysant à l'issue de l'analyse. « Que devient alors celui qui a passé par l'expérience de ce rapport opaque à l'origine, à la pulsion ? Comment un sujet qui a traversé le fantasme radical peut-il vivre la pulsion ? Cela est l'au-delà de l'analyse, et n'a jamais été abordé. »¹⁵ Jacques-Alain Miller commente ce passage du Séminaire ainsi : « Ce que Lacan dit, à la date de juin 64, n'avoir jamais été abordé, c'est ce qu'il entendra forcer avec l'invention de la procédure de la passe. Les questions qu'il énumère là, sont bien évidemment les questions de la passe en tant qu'elle vise cet au-delà de l'analyse.¹⁶ » Dans son « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », en 1973, Lacan écrit une sorte de condensé

12. <http://www.causefreudienne.net/les-quatre-concepts-fondamentaux-de-la-psychanalyse/>

15. LACAN Jacques, *Séminaire XI*, Seuil, Paris, 1973, p. 245-246.

13. MILLER Jacques-Alain, « Le banquet des analystes », cours du 8 novembre 1990.

16. *Op. cit.*

14. *Ibid.*

de la logique qui mène à la possibilité de la transmission de la psychanalyse et qui fait fonctionner les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse pour établir ce qui fait la spécificité du discours psychanalytique : un amour d'une nouvelle forme, subversif. Il dit : « [...] C'est pourquoi le transfert est de l'amour, un sentiment qui prend là une si nouvelle forme qu'elle y introduit la subversion, non qu'elle soit moins illusoire, mais qu'elle se donne un partenaire qui a chance de répondre, ce qui n'est pas le cas des autres formes. »

Témoigner des effets de la contingence de l'amour qui est le transfert, la passe sera le dispositif pour en parler, assurant à la fois la psychanalyse comme anticipée – à venir – encore à dire, et le cadre rigoureux par lequel se démontre en creux un réel qui lui est propre. Par l'invention de la passe, Lacan met en place un dispositif pour assurer la place d'un insu dans la psychanalyse.

Le désir de l'analyste

Lacan, à la fin du *Séminaire XI*, parle du désir de l'analyste en des termes très précis qui sont venus interroger ma pratique clinique. Il écrit :

« Le désir de l'analyste n'est pas un désir pur. C'est un désir d'obtenir la différence absolue, celle qui intervient quand, confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de s'y assujettir. »

Et il poursuit, en abordant le concept d'amour, qu'il place au cœur de la psychanalyse : « Là seulement peut surgir la signification d'un amour sans limite, parce qu'il est hors des limites de la loi, où seulement il peut vivre. »¹

À partir de là, quel est ce désir qu'il ne faut pas, qu'est-ce qu'un désir pur ?

Que veut dire obtenir la différence absolue qui vient de la rencontre avec le signifiant primordial ?

Nous savons que le transfert c'est l'amour, qu'en est-il de la destinée de l'amour dans une cure ? Quid de cet amour sans limite que le sujet aperçoit dans un surgissement ?

Pour commencer, laissons-nous nous enseigner par le sujet psychotique :

Je vais reprendre le cas déjà exposé l'an dernier, mais cette fois du côté du travail fait sur le signifiant. Nous avons laissé l'an dernier notre patient sur ce travail de construction de l'objet *a*, sous les espèces de l'objet regard qu'il déposait sur la toile, au propre et au figuré puisque après la présentation, il y a eu toute une série de tableaux où il se servait d'un œil prédécoupé qu'il incluait à sa guise dans la toile. Nous avons insisté sur le travail de nomination fait en amont, sur sa demande non pas de donner une définition fixe, immuable, mais sur la possibilité de donner consistance aux mots par la validation de l'Autre du transfert, d'en avoir confirmation et par là de sortir de cet illimité de non sens qu'il assimilait à un chaos, afin de construire un monde plus unifié. Il avait besoin d'appivoiser le langage pour se défaire de l'idée que le langage est contre nous ! J'avais terminé la présentation par ce tableau représentant la lettre grecque *alpha*, qui avait surgi comme une signature primordiale, une lettre initiale qui fait poids, qui unifie, au terme de tout ce travail de mise en jeu de l'objet regard, où « *l'œil est passé de l'œil menaçant à un œil porte d'entrée* » dit-il. Là où il était tout le monde et personne, éclaté, morcelé, dissocié, le sujet semble se relever et retrouver un visage. Ce moment a fait rupture dans son évolution, et cela s'est confirmé dans ses productions.

De fait, tout en continuant sa production picturale, il va y inclure de plus en plus des éléments d'écriture proche de la lettre, de par leur caractère épuré et non appuyé sur un déroulé de significations, une élaboration, une recherche de sens. En parallèle, sa production d'écriture se fait tout aussi importante, ce sont des envois de poésie, chiffrés, numérotés, datés, essentiellement basés sur l'effet acoustique des mots, (*utilisant assonances, analogies et figures de style propres à servir l'ironie, litotes, aphorismes, véritable chiffrage de la jouissance par l'écriture qui fait sinthome*), la contamination de mot à mot, avec laquelle il joue, ne craignant plus leur illimité de non-sens mais au contraire jouant avec ceux-ci, avec une grande liberté.

Lacan fait intervenir cette fonction de liberté, occurrence rare chez lui, au moment où il évoque l'aliénation au signifiant, comme temps de constitution du sujet, quand celui-ci se présente comme pur non-sens, non pas ouvert à tous les sens mais les abolissant tous : « Ce qui fonde en effet, dans le sens et non-sens radical du sujet, la fonction de la liberté, c'est proprement ce signifiant qui tue tous les sens. [...] Il constitue le sujet dans sa liberté à l'égard de tous les sens [...]. »²

1. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 248.

2. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 227.

Notre patient est maintenant le maître artisan des mots, le ciseleur du cristal de la langue – le mot est la chose, qu’il manie non sans virtuosité. Je suis un « *diamental* »³ écrit-il, néologisme qu’il emploiera dans ses textes pour se désigner dans sa différence absolue (rappelons qu’il s’était présenté en début de cure comme un malade mental sous l’étiquette « schizophrénie déficitaire »). Et ceci, toujours dans le cadre du transfert puisque toutes ces productions ont une adresse, celle de l’analyste qui est là comme représentant immédiat de l’adresse, investi de cette place si particulière d’entendre, de recevoir et de consigner dans ce lieu vidé de savoir, le témoignage de sa différence et de sa conception du monde, de se laisser enseigner sur la singularité de son rapport au langage.

À ce propos, on peut remarquer que cette proximité du schizophrène avec l’écriture et son maniement, lui est consubstantielle en quelque sorte, lui qui « n’a pas d’autre Autre que la langue »⁴, pour reprendre les indications de J.-A. Miller. Si tous nos discours ne sont que défenses contre le réel, alors dit-il : « la clinique différentielle du délire ne peut trouver à se proférer, c’est-à-dire à cesser de ne pas s’écrire, que du point de vue du schizophrène »⁵ qui se trouve particulièrement sans défense devant le réel. Le sujet schizophrène est hors-discours, exclu de structure du lien social, mais il n’est pas hors langage. S’il n’est pas inscrit dans le discours, il est cependant inscrit dans le signifiant. Pour lui, le symbolique est réel, d’où cette ironie infernale qui lui sert d’arme et qui selon l’expression de Lacan, « porte à la racine de toute relation sociale ». On est des « *tartistes* » ironise notre patient !

Ici, nous pouvons distinguer l’ironie de l’humour, et si les deux peuvent susciter le rire, elles diffèrent par le rapport qu’elles instaurent avec l’Autre. Anita a souligné la dernière fois⁶ combien, au-delà du simple jeu de mots adressé à l’Autre, le comique du mot d’esprit prend valeur de lien social pour la « paroisse ». Si « l’humour s’inscrit dans la perspective de l’Autre. Le dit humoristique se profère par excellence au lieu de l’Autre »⁷, il concerne un sujet pris dans les contradictions du lien social et les obstacles de la censure sociale, ici le sens est au service du non-sens. L’ironie semble aller au-delà : « L’ironie au contraire n’est pas de l’Autre, elle est du sujet et elle va contre l’Autre. Que dit l’ironie ? Elle dit que l’Autre n’existe pas, que le lien social est en son fond une escroquerie, qu’il n’y a pas de discours qui ne soit du semblant [...] »⁸

L’ironie promeut le non-sens, dans ce qu’il est irrémédiablement coupé du sens, rabattant le langage (universel de la structure) sur l’infinité et l’autonomie des jeux dans la langue, toujours particulière pour un sujet.

C’est là l’enseignement du schizophrène, dont l’ironie nous informe que la déchéance du Sujet-supposé-savoir est consommée. Ainsi Jacques-Alain Miller forme-t-il le vœu que notre clinique soit ironique.

Notre patient excelle dans cette ironie. Il s’arrange avec le fait qu’il ne fait pas de doute pour lui que le symbolique est réel. Son écriture, sous sa forme métonymique, témoigne de ce glissement de sens non arrêté par la métaphore, mais qui vient néanmoins faire barrage, grâce à ce nouvel ordonnancement, à un envahissement de jouissance, là où il était apparu sans aucune défense. Nul doute qu’il sait ce que veut dire l’amour sans limite, il sait ce que veut dire le désir de l’Autre, l’Autre de la chaîne signifiante quand elle se brise, et qu’une jouissance illimitée fait irruption dans le réel, une jouissance intrusive impossible à supporter qui lui fait perdre son identité, désorganise le monde, et morcelle son corps, et qu’il nomme aussi « l’horreur de Dieu »,

3. Le préfixe grec *dia* implique une idée de séparation.

6. Cf. Séance sur Le mot d’esprit, p. 5-9 du présent document.

4. MILLER Jacques-Alain, « Clinique Ironique », *La cause freudienne*, n° 23, février 1993.

7. *Ibid.*

5. *Ibid.*

8. *Ibid.*

lui qui voulait passer de Dieu à deuil. Avec l'appui du transfert, il se valide, se présentifie, se « futurise » pour reprendre son expression. En réalité, là où il avait perdu son humanité, aliéné à un corps mécanisé, où il était devenu machinal, maladif, soumis à un « fais-ci, fais-ça », il s'humanise, il récupère une mémoire. « *Je démêle mes souvenirs je vit au présent* », avec la faute d'orthographe qui le dédouble, (contraction du verbe vivre et voir et présence du « il » dans le « je ») écrit-il en exergue d'un album de sa vie qu'il a entrepris récemment de fabriquer avec des cartes postales parce qu'il n'a pas de photos, comme un tenant lieu d'histoire recrée à partir de lieux, d'objets ou de sensations. « *Les souvenirs ou plutôt des ressouvenirs ? Là où c'était des soucis, ça devient des solutions possibles... un retour sur géographie !!* » – dit-il.

Le deuxième cas dont je vais vous parler m'est venu lorsque je réfléchissais à des moments de cure où j'avais eu l'impression d'un changement de position du sujet, à partir d'un effet de surprise qui convoque l'inconscient pour un sujet.

Ce patient est venu il y a quelques années, à la suite d'un violent conflit avec un commercial. Dans ce clash, il a quitté son travail, au bout du rouleau, suite à une mise au placard et une humiliation quasi permanente due à une réorientation managériale de l'entreprise. Un état de dépression grave l'a amené directement me voir : « *Des mois et des mois avec seulement le travail dans la tête, je ne dormais plus qu'une à deux heures par nuit, par moment j'étais proche de la folie.* » Après avoir vu le médecin généraliste qui l'a mis en arrêt de travail immédiatement, il vit un moment d'angoisse aiguë qui l'amène très vite à consulter. Il situe tout de suite le niveau d'alerte : « *C'est une question de vie ou de mort !* » dit-il. Le travail s'est enclenché sur ce fond permanent de pessimisme qui le caractérise. Son obsession, c'est la mort, tout y conduit, comme il dit « *soit le génie, soit le suicide* » et la perfection n'étant pas de ce monde, il a toujours le sentiment de n'être pas à la hauteur, d'être un imposteur. Malgré ce, il s'accroche au transfert, il reprend progressivement pied, se remet à la lecture, retrouve le goût de l'écriture, s'est réinvesti dans son activité parallèle de chroniqueur radiophonique qui lui tient à cœur et où il est reconnu, il obtient une reconnaissance par des grands spécialistes internationaux, il est publié et pour la première fois, il se sent légitimé. Il s'autorise alors à l'aventure, à réaliser seul un vieux rêve, un voyage aux USA sur les pas de grands noms d'artistes et sur les lieux mythiques qu'il commentait les yeux fermés sans y être jamais allé. Il devient, me dit-il, « *un pessimiste heureux* » ! Mais malgré cette évolution positive, des retours dépressifs se répétaient après ces avancées nouvelles et la cure était marquée par cette répétition d'alternance de hauts et de bas.

Peu après son retour de voyage, alors qu'il replonge dans un épisode dépressif, il apprend que sa mère est atteinte d'une grave maladie, le pronostic des médecins est sombre, elle n'en a plus que pour trois mois. Il se plaint d'être « *un homme sans passé, ne se rappelle pas d'histoire racontée, c'est un passé, plus fort que gommé, plus fort qu'effacé, un passé amputé !* » dit-il. Pour lui, parler c'était craindre d'être rapporté (jeune adolescent, chacun de ses faits et gestes pouvaient être rapportés à son père qui était professeur dans son collège), c'est la peur d'être puni, la peur d'avoir mal dit, du plus loin qu'il se souvienne les autres le jugent et le jugent mal.

À ce moment là, le patient aborde la relation à sa mère, préoccupé par ces éléments inquiétants délivrés par les médecins, il s'étonne de ne rien ressentir et constate son impossibilité de parler avec sa mère en ces moments cruciaux, à l'image de ce qu'avait été leur mode de relation depuis toujours, rien de personnel, pas de sentiment, très froid, très conventionnel.

Quelques mois se sont écoulés où il se bornait à décrire l'avancée de la maladie, et le constat de la dégradation physique de sa mère dont le corps se mortifiait peu à peu, rongé par une nécrose invasive. Il paraissait figé, incapable de sortir de la fascination de ce qui lui apparaissait comme un sacrifice absolu.

Son discours se doublait d'une sorte d'attitude dépréciative de la position de victime qu'il attribuait à sa mère depuis toujours, dont il essayait de s'éloigner mais qui le concernait lui aussi, au plus haut point.

Un jour qu'il m'expliquait avec exaspération, que sa mère s'accrochant à cette position sacrificielle qu'il lui connaissait bien, s'opposait aux médecins qui voulaient instaurer un traitement antidouleur, j'interviens avec cette remarque, sans me rendre compte sur le moment de l'équivoque et du renversement signifiant qu'elle contenait : « Mais votre mère, elle se bat !! » C'est dans l'après-coup que cette remarque s'est révélée faire scansion.

De fait je n'ai pas pu ne pas remarquer les signes évidents de la plus grande perplexité face à ce que je venais de lui dire ! De toute évidence, il ne comprenait pas. Moment fugace où le sujet semble arrêté, interloqué, devant l'opacité soudaine du discours, comme confronté à du pur non sens. Devant son état, moi même surprise, j'ai brièvement expliqué que, eh bien oui, elle se battait, que c'était sa manière d'être vivante, ça lui permettait de se battre au moins contre quelque chose, ce qui n'aurait pas été possible avec les morphiniques ! La séance s'est terminée sur la béance interrogative de son visage.

Dans les séances qui suivirent s'est produit un changement radical du discours. Lacan dit dans Le Séminaire *Encore* que l'amour se situe au changement de discours, quelque chose à ce moment là s'inscrit de la fulgurance du moment, une signification primordiale de pur non-sens qui a conduit son destin.

Qu'avait-il entrevu là que l'on pouvait deviner sur son visage interloqué ?

Sa mère est morte, après une longue et cruelle agonie, mais il a pu les derniers mois de sa vie, l'accompagner et lui parler. Il a mis quelques mois à le déplier, mais il a fini par tomber sur ce signifiant « portefaix », sous la bannière duquel il s'était rangé jusque là, (celui dont le métier est de porter des fardeaux). Un grand dévoilement s'est produit : « *La face – rien – de ce qui était une montagne* » dit-il. Il s'éloigne de l'idée « *de n'être qu'un drame* ». Là où il n'y avait rien, que l'impossibilité de parler dans cet amour filial soumis aux passions tristes, a surgi un amour plus digne et plus vivable qui l'a considérablement allégé. Ce n'est pas une fin d'analyse mais un moment, la cure continue...

Le désir de l'analyste n'est pas un désir de rien, qui ne se soutiendrait que de l'association libre du sujet, comme le disait Michel Galtier lors de notre séance du 4 novembre, un désir qui ne serait que pure métonymie, le désir de l'analyste vise un effet bien particulier, qui est de reconduire le sujet à son rapport primordial au signifiant, nous dit Jacques-Alain Miller⁹. En cela l'amour de transfert peut-il conduire à cet amour plus digne dont parle Lacan dans sa « Note italienne » ?¹⁰

Un amour plus digne, c'est-à-dire un amour éthique, qui repose sur une éthique de la responsabilité concernant le réel de la jouissance, et sur le fait que le rapport sexuel n'existe pas, que le sujet a à assumer sa solitude radicale, sans remettre tout son être à l'Autre. C'est-à-dire un amour qui ne réclame pas à l'Autre une preuve de vérité sur sa capacité à être aimé ou haï ou inversement, à se faire demander par l'Autre de lui payer son tribut. C'est un amour plus digne parce qu'il n'exige pas la réciprocité dans le sacrifice¹¹, et ouvre sur une nouvelle façon d'exister en lien avec l'Autre.

9. MILLER Jacques-Alain, « Le banquet des analystes », cours du 29 mars 1990, inédit.

11. <https://www.lacan-universite.fr/.../myriam-perrin-interviewe-anaelle-lebovits-quenehe>

10. LACAN Jacques, « Note italienne », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2011.

Du sujet en question

Du sujet de la jouissance au sujet de l'inconscient

La question du sujet est centrale dans tout l'enseignement de Lacan. Dans le premier enseignement, il découvre que le sujet dépend du signifiant, « un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant »¹ Il précise qu'il n'y a pas d'autre définition du signifiant. Il faut au moins deux signifiants pour que le sujet tente de s'y faire représenter.

Le sujet, loin d'être une fonction de synthèse, est au contraire vide et même plus précisément ne reçoit de valeur que comme une *variable* dont la valeur est à chaque fois déterminée par la chaîne signifiante qui le commande.

1. Le sujet de l'inconscient

Le sujet, effet du langage, est lié au signifiant, il en est une variable soumise aux modalités du langage, soumission et assujettissement en sont ses modalités.

Lors d'une intervention sur les refus du sujet, Claire Poirot-Hubler faisait remarquer que « dans notre champ de la psychanalyse nous connaissons depuis Freud l'importance de certaines modalités de récusations par le sujet, importance pour l'économie – au sens freudien du terme – subjective ».

Je vous propose de nous intéresser à une modalité de refus par laquelle le sujet commence à se structurer à partir d'un « refus primordial », position première, qui n'est pas sans conséquence sur le choix de la structure.

2. Aliénation, séparation

Avènement de la signification

Partons, si vous le voulez bien du vagissement d'un nourrisson. Cette vibration sonore n'est qu'un accident qui va rencontrer ce dans quoi baigne l'être humain : *le langage*. C'est d'être entendu par la mère – que cette vibration, ce cri, fait signe. Le cri est hors sens, dans les catégories de Lacan, c'est du *réel*. C'est par le biais d'une réponse possible que le cri de l'enfant prend sens d'appel. Une tension vitale se résout en intention mentale.² C'est la mère, l'accusé de réception du cri, qui en répondant fait du cri un appel. La réponse maternelle, celle qui provient de l'Autre, est première par rapport à l'appel. *La mère fait ici support à la fonction signifiante*. « Il s'agit là, dans l'histoire du sujet, du fondement même de la parole, du premier signe du mouvement d'accrochage du sujet à la fonction signifiante. » Il en résulte la première empreinte de la présence de l'Autre. Le cri, qui n'a pas de valeur de signification, vient faire déchirure, irruption dans ce réel hors langage. D'être entendu comme *demande* le cri renvoi rétrospectivement à un *besoin* ; *il a faim, il a soif* ... c'est la mère qui le dit. C'est dans cette déchirure du réel que le signifiant s'instaure et fait coupure. Cette *première coupure* c'est le corps réel qui la supporte, et c'est comme manquant qu'il en sera définitivement marqué, mettant en évidence que *le mot est le meurtre de la chose*. Il y a une prise du corps dans le langage, qui le désigne comme nécessairement manquant de quelque chose de réel.

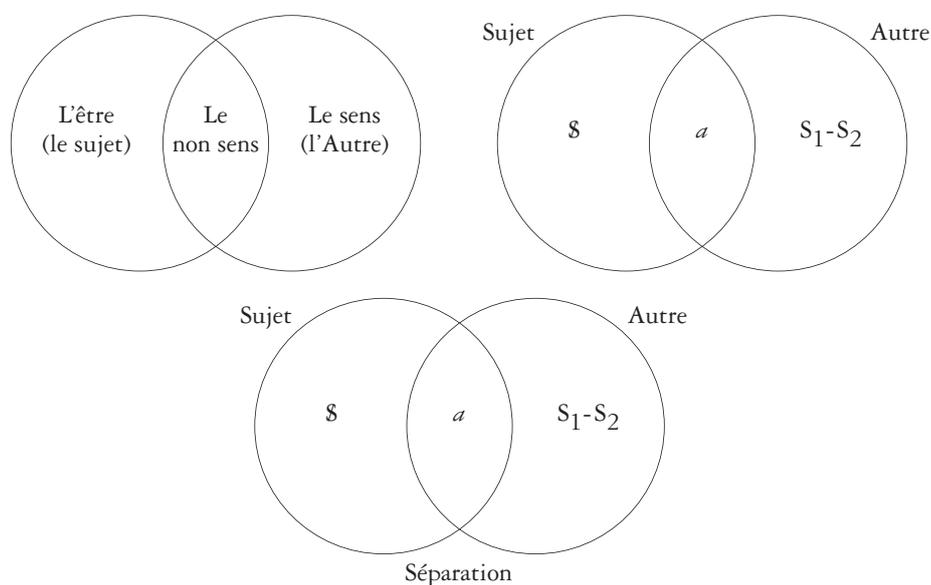
C'est dans la mesure où il y a appréhension par le langage de ce désir que l'appel qui n'est que signe, va se poser en terme d'invocation, c'est à dire, étymologiquement, va en appeler à un autre. Cet autre, Lacan l'écrit avec un A majuscule. L'Autre est le lieu où se situe la chaîne du signifiant, où se situe le trésor des signifiants qui constituent le langage, et c'est le champ où le sujet a à apparaître. On pourrait dire, pour faire image, que *l'être humain – être parlant – s'accroche, vient s'arrimer au langage*. De cet arrimage naît le sujet. « Le signifiant se produisant au champ de l'Autre fait surgir le sujet de sa signification. »³

1. LACAN Jacques, Écrits, *Subversion du sujet et dialectique du désir*, Seuil, p. 819.

3. LACAN Jacques, Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, p. 188.

2. LACAN Jacques, *Les complexes familiaux* (1936), Navarin.

C'est entre deux signifiants $S_1 \rightarrow S_2$ que surgit le sujet, un signifiant (S_1) représente le sujet ($\$$) pour un autre signifiant (S_2).



Si je choisis l'*Être*, le sujet disparaît puisqu'il n'apparaît qu'au champ de l'Autre, en fait il tombe dans le non-sens. Et si nous choisissons le *Sens*, le sujet disparaît et le sens est écorné du non-sens, qui constitue, dans la réalisation du sujet, l'inconscient. *Ceci c'est l'opération d'aliénation du sujet*. Le sujet apparaît d'abord dans l'Autre en tant que le premier signifiant, le signifiant unaire, S_1 , surgit au champ de l'Autre, et qu'il représente le sujet, pour un autre signifiant, S_2 , lequel a pour effet la disparition du sujet. Il y a donc affaire de vie et de mort entre S_1 et S_2 . Le signifiant binaire S_2 est le point central du *refoulement originnaire*. C'est parce que ce signifiant S_2 est refoulé, parce qu'il est passé dans l'inconscient, qu'il permet tous les autres refoulements. La seconde opération concomitante de la première est *la séparation*. C'est entre ce couple de signifiants S_1, S_2 que gît le désir du sujet dans l'expérience du discours de l'Autre, du premier Autre auquel il a affaire, en l'occurrence la mère pour notre nourrisson. La réponse qu'elle donne, ne répond pas à ce qui fait appel pour elle. Le désir est au-delà de ce qu'elle fait surgir comme sens. C'est en tant que le désir de notre nourrisson est inconnu que se constitue le désir du sujet, en ce point de manque.

Comme le souligne A. Menard, « Nous sommes accoutumés à l'aliénation signifiante dont l'effet est le sujet de l'inconscient, mais elle ne va pas sans la séparation qui est première, logiquement. C'est la coupure opérée primitivement sur l'organisme vivant par le signifiant, qui en détache d'un côté le corps, de l'autre une partie à jamais perdue. Freud y situait l'objet perdu. Cette coupure dessine le lieu où les morceaux détachables du corps que sont les objets a prendront place. »⁴

Si le sujet dépend du signifiant et que le signifiant est d'abord au champ de l'Autre, il y a donc un manque, *un second manque*. Le premier manque est réel, il est antérieur, il se situe à l'avènement du sujet, c'est cette part de vivant que le sujet est voué à perdre puisqu'il est tombé, du fait de sa naissance, sous le coup de la mort, de sa mort. On peut dire que la perte de la vie est incluse dans l'origine même de son être. *Deux manques se recouvrent*.

Le sujet est donc l'effet de deux opérations, il est l'effet du signifiant auquel il est aliéné, il est aussi l'effet de l'objet, objet a, dans la séparation.

4. MENARD Augustin, *Voyage aux pays des psychoses*, Champ Social.

Dans ce procès de séparation, le corps est en première ligne. Le corps biologique, héritier du capital génétique, ne reste pas pur réel d'un corps-viande, il s'ouvre au monde à travers ses orifices qui sont d'emblée lieux de médiation avec l'Autre; la bouche, l'anus, le regard, la voix, sont des morceaux du corps qui entrent en résonance avec l'Autre. *Ce corps va être pris dans le langage*. Lacan parle de la « corpsification du langage ».

Chez Freud nous trouvons la démonstration de cette position première dès ses premiers écrits – l'*Esquisse pour une psychologie scientifique* (1895) –, en 1915 lors de l'introduction de la théorie des pulsions, et dans de nombreux autres textes. Freud en fait une reprise dans son texte de 1925 intitulé *La dénégation* ou *La négation* selon les traductions.

Lacan le reprend dans de nombreuses occurrences et en particulier dans son *Séminaire VI, Le désir et son interprétation*: « La *Verneinung* (donc, la négation) [...] Freud en fait le ressort, la met à la racine même, de la phase la plus primitive dans laquelle le sujet se constitue comme tel, et se constitue spécialement comme inconscient ».⁵

Ce qui inaugure le signifiant, ce n'est pas le refus seul qui fait coupure, c'est la mise en jeu de la scansion, du battement entre consentir et refuser – en langue de Freud, plus généralement : affirmer et nier (*Bejahung/Verneinung*). Il est important de souligner le rôle structurant de la position de refus, du fait que le consentement soit souvent ce qui est considéré comme la seule position permettant au sujet de se construire. Ce qui différencie fondamentalement la psychanalyse d'un positivisme comportementaliste.

3. Il était venu pour Autre-Chose

Je vous propose une vignette clinique, présentée lors des dernières journées de l'ECF à Paris, qui met en évidence la question du sujet.

Arthur, 14 ans, arrive à l'ITEP, dont la particularité est d'avoir un collègue en son sein. Depuis le divorce de ses parents il vit chez sa mère. Devant ses conduites asociales, absentéisme scolaire, fugues, consommation de produits toxiques, fréquentation de squats, sur l'injonction du juge des enfants, il est envoyé chez son père avec le diagnostic d'« adolescent intelligent présentant de graves troubles du comportement, désinsertion scolaire et sociale, évolution vers des comportements psychopathiques. La mère n'a aucune autorité sur son fils ». Le père demande une mesure de protection. Arthur divague dans l'établissement; il est dans l'errance, ses fugues avec mise en danger font craindre le pire, il se fait l'objet déchet de l'Autre.

Je le reçois, il ne formule aucune plainte, une seule demande, il ne veut plus être scolarisé, « Je n'ai pas demandé à être ici. » Mais pourquoi vient-il? Il vient pour « Autre-Chose ». Cet « Autre-Chose » dont parle Lacan. « Si le psychanalyste ne peut pas répondre à la demande, c'est seulement parce qu'y répondre est forcément la décevoir, puisque ce qui est demandé, est en tout cas Autre-Chose, et que c'est justement ce qu'il faut arriver à savoir. »⁶, c'est un au-delà de la demande d'amour.

Arthur ne veut pas me rencontrer, il n'a rien à dire. Je prends acte et lui précise que je ne le laisserai pas tomber, lui signifiant mon désir, le désir de l'analyste.

Il fallait lui faire une offre qui crée la demande, extraire de son discours, fut-il silencieux, ce qui pouvait lui permettre de s'inscrire en tant que sujet dans la chaîne signifiante. J'ai proposé à l'équipe de constituer un *nouage* entre les trois référents responsables d'Arthur; l'enseignant, l'éducatrice et moi-même. Nous nous rencontrons régulièrement pour parler d'Arthur, nous parlons Arthur. Ainsi se constitue une structure inédite que nous avons nommée *tripode*. J'informe Arthur de ces rencontres hebdomadaires, il peut à tout instant nous interpeller.

Arthur refusait de parler. L'éventualité d'un transfert avec l'un d'entre nous semblait

5. J. Lacan, *Séminaire VI, Le désir et son interprétation*, séance du 10 décembre 58, p. 103.

6. LACAN Jacques, *Autres Écrits*, Seuil, 2001, p. 343.

impossible. Il fallait une trouvaille, qui permette une rencontre avec cet adolescent en le mettant à l'abri d'un transfert qu'il redoutait : le tripode instaure un Autre barré qui parle Arthur, qui prend soin de lui, qui ne le laisse pas tomber.

Dans la pratique avec les enfants et les adolescents, la question de la jouissance est au premier plan. Elle nous apparaît comme de plus en plus prégnante, envahissante, l'objet prend le pas sur le signifiant. En juin 1997 à Nîmes,⁷ J.-A. Miller soulignait la prévalence de la jouissance sur l'idéal comme marque de la société contemporaine. Dans *Télévision*, Lacan souligne que « *notre mode (de jouissance) désormais ne se situe que du plus-de-jouir* ». ⁸ J.-A. Miller propose de l'écrire a > I. Partant de ce mathème, quelle incidence politique par rapport aux idéaux qui constituent le programme décliné à l'adolescent et à ses parents, lors de l'admission, dans l'établissement ?

Dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*, Lacan propose de « faire de la jouissance une fonction »⁹ qui, malgré son côté énigmatique, nous permet de nous orienter dans la pratique analytique avec les adolescents. Comment un psychanalyste peut-il, par le transfert, faire de la jouissance une fonction, qui permette au sujet de retrouver « son essence réelle comme manque à jouir »¹⁰ pour remettre en route le désir ?

Le programme des idéaux est basé sur l'identification aux signifiants maîtres, du côté du tous égaux. Le discours du maître y est prévalent : retour vers les Noms-du-Père, la limite par l'interdit. Un autre mode de civilisation est de faire lien avec la jouissance, programme difficile à mettre en œuvre ; à inventer.

Comment le discours de l'analyste, face à des adolescents pris dans cette clinique de la satisfaction, cette jouissance effrénée de l'objet, peut-il faire surgir un sujet ? En essayant de proposer un lieu où l'adolescent pouvait parler avec l'un, les deux, les trois référents. Ce n'était plus le symptôme à éradiquer afin que le sujet adhère aux idéaux, mais son rapport à l'objet, l'objet *a*.

Arthur s'est mis à parler à l'éducatrice de son souhait de faire un stage de palefrenier, il s'intéressait à la voltige équestre, rencontrée grâce à une tante maternelle. Nous avons répondu favorablement à sa demande avec en contrepartie son engagement de soutenir son désir et de mener son stage jusqu'au bout, ce qu'il a fait avec succès. Parallèlement il a commencé à venir me voir, pour me montrer des clips vidéo de ses voltiges à cheval, il y excellait. Séances très courtes marquées par l'importance de l'image, de l'objet regard. Je l'encourageais à poursuivre, lui signifiant que ses séances et le stage étaient très importants. Il se mit à me parler de son image qu'il souhaitait restaurer pour son entourage, de son père, de sa mère. Il a traversé des moments d'angoisse, lorsque le maître de stage lui a annoncé qu'il allait peut-être devoir interrompre le stage, lorsque sa mère est partie travailler à l'étranger, lorsqu'il a affronté le désintérêt de son père, enseignant, pour son orientation.

Le sujet adolescent est en proie à des fixations de jouissance liées à un objet pulsionnel, à des signifiants surmoïques. Pas question de privilégier la jouissance sur l'idéal, ce pourrait être une forme de retour à la nature contre la culture. La dimension subjective est toujours à réactualiser, celle qui prend en compte et fait le lien logique entre l'unification par l'idéal et la pulsion de mort, entre les effets du signifiant et la jouissance. Cette solution suppose le « temps logique propre à chacun pour que se dénoue le rapport qu'il entretient avec l'inexorable. »¹¹

Le *tripode* a permis à Arthur que quelque chose se dénoue dans son rapport au savoir, qu'il s'inscrive dans une histoire, son *hystoire*, qu'il vienne en séance avec ses signifiants et non avec ceux proposés par l'institution.

7. MILLER Jacques-Alain, *La psychanalyse, la cité, les communautés*, la Cause freudienne, n° 68.

8. LACAN Jacques, *Télévision*, Seuil (p.54).

9. MILLER Jacques-Alain, *Une lecture du Séminaire D'un Autre à l'autre*, la Cause freudienne, Navarin, n° 65, p. 105.

10. LACAN Jacques, *Séminaire XVI, D'un Autre à l'autre*, Seuil, 2006, p. 322.

11. LACADÉE Pilippe, *Le malentendu de l'enfant*, Payot, 2003, p. 311.

À propos du dernier enseignement de Lacan, J.-A. Miller fait équivaloir le sujet et la jouissance : « ce qui se véhicule dans la chaîne signifiante, c'est la jouissance ». ¹²

Face à l'évaluation de l'institution, nous avons réalisé, une *autre évaluation* de la prise en charge de cet adolescent, prendre en compte, au sens de comptabiliser, la jouissance en jeu. Le *tripode* a fonctionné comme symptôme de l'institution, soulignant le malentendu qui est de structure, rétablissant la singularité du sujet et l'impossible du rapport sexuel. Il ne peut donc se créer que de façon contingente, pas sans le désir de l'analyste. Nulle problématique de le formaliser, ça ne peut répondre qu'à une invention toujours singulière.

Arthur était venu « pour Autre-Chose ».

4. Le sujet de la jouissance, le *parlêtre* *Évènement de corps*

Le dernier enseignement de Lacan, propose un nom nouveau pour l'inconscient. Il avance le néologisme, dont il prophétise qu'il remplacera le mot freudien de l'inconscient, le *parlêtre*, substitution du parlêtre lacanien à l'inconscient freudien.

J.-A. Miller, préconise « qu'il faut percer (le mur du langage) à chaque fois pour essayer de serrer de plus près – ne disons pas le réel – ce que nous faisons dans notre pratique analytique » ¹³ Il nous faut un mot agalmatique qui perce ce mur. Et ce mot, il le trouve dans le parlêtre. Le *parlêtre* se substitue à l'inconscient freudien, à l'inconscient-interprète. Quel que soit le registre par lequel on aborde le sujet, il y a une butée sur une identification impossible. Le moi est une illusion, le sujet du signifiant est déjà mort. C'est encore le sujet de la jouissance qui pourrait être le plus sûr, mais là encore nous butons sur une négativité car la jouissance n'est jamais celle qu'il faudrait.

Le néologisme de *parlêtre* supplée à cette difficulté en faisant un mixte, un *nouage du sujet du désir et du sujet de la jouissance* en substituant à l'illusion du miroir la consistance du corps. Le *parlêtre*, c'est un corps parlant du fait qu'il a été parlé. Ce qui noue les trois registres ; réel, symbolique et imaginaire, c'est le trou.

Il ne s'agit plus de l'articulation du S_1 au S_2 qui structure le discours, mais bien du S_1 tout seul, primordial, celui qui toujours singulier a frappé l'organisme vivant, imprégnant sa marque et fixant une modalité de jouissance qui s'inscrit comme répétition dans la vie du sujet sous toutes les répétitions. Là est la lettre que nous avons à lire, littoral de cette coupure qui est l'inconscient-réel, par rapport à l'inconscient-transférentiel, qui n'est qu'une élucubration du savoir sur l'inconscient réel. L'articulation signifiante est elle-même imprégnée de jouissance car dans son échec même à dire sa jouissance elle la désigne. C'est pourquoi J.-A. Miller, paraphrasant Lacan, a pu formuler : « un signifiant représente la jouissance pour un autre signifiant ».

Nous sortons avec le *parlêtre* de la logique binaire névrose-psychose soutenue par la fonction de l'Œdipe. Nous sommes au-delà de l'Œdipe aux prises avec le réel, il s'ensuit selon J.-A. Miller une « déclaration d'égalité clinique fondamentale entre les parlêtres. Nous sommes condamnés à la débilité mentale, par notre imaginaire, comme imaginaire de corps et de sens. Ce que le symbolique imprime dans le corps imaginaire pour nous protéger du réel, le corps parlant le tisse et le délie. Être dupe du réel, c'est encore faire avec un discours où les semblants coïncent « un réel auquel croire sans y adhérer, un réel qui n'a pas de sens, indifférent au sens, et qui ne peut être autre que ce qu'il est. » ¹⁴

Le *parlêtre* est à la fois le nouveau nom du sujet, mais aussi le nouveau nom de l'inconscient.

12. MILLER Jacques-Alain, *Les paradigmes de la jouissance*, La Cause freudienne, n° 43, Navarin, 1999, p. 21.

13, 14. MILLER Jacques-Alain, « L'inconscient et le corps parlant », Présentation du thème du x^e congrès de l'AMP à Rio de Janeiro en 2016.

« Que suis-Je ? »

Rien n'aura eu lieu que le lieu {...}
excepté {...} peut-être {...} une constellation {...}
Stéphane Mallarmé, *Un coup de dés**

Que suis-Je? donc et non pas *qui suis-je?* – le Je étant marqué d'une lettre capitale (*Ich*). La question est posée par le D^r Lacan dans « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien »¹ et la réponse qu'il y donne est la suivante: « *Je suis à la place* ** où se vocifère que "l'univers est un défaut dans la pureté du Non-Être". Et ceci non pas sans raison car à se garder, cette place fait languir l'Être lui-même. Elle s'appelle la Jouissance et c'est elle dont le *défaut* rendrait vain l'univers. »

En 1938, dans son manuscrit inachevé sur « Le clivage du moi dans le processus de défense »², Freud écrit: « Nous considérons la synthèse des processus du moi comme allant de soi. Mais là, nous avons manifestement tort. » En effet, « le moi de l'enfant se trouve *au service* d'une *puissante revendication pulsionnelle* qu'il est accoutumé à satisfaire » – mais soudain, « il est effrayé par une expérience (une menace) qui lui enseigne que la poursuite de cette satisfaction aurait pour conséquence un danger réel difficilement supportable (la castration) [...] C'est donc un *conflit* entre la revendication (*Anspruch*, terme juridique, soit « action de réclamer ce que l'on considère comme un droit ») de la pulsion et l'objection (*Einspruch*, action d'élever une protestation, de faire opposition) faite par la réalité (de la menace entendue, en tant qu'elle se réalise dans la vision ou l'éprouvé du sexe féminin). Face à ce conflit, l'enfant se défend par une astuce qui consiste à demeurer dans l'entre-deux du vel: il « reconnaît le danger de la réalité » mais continue à satisfaire la pulsion, en assumant un « symptôme morbide » et l'angoisse qu'il recouvre. « Le succès a été atteint au prix d'une *déchirure* dans le moi, déchirure qui ne guérira jamais plus mais grandira. » Ainsi « les deux réactions au conflit, réactions opposées, se maintiennent comme noyau d'un clivage du moi ».

Le clivage est à l'origine un terme technique désignant en diamanterie une phase de la taille qui consiste à scinder en deux parties un diamant brut dans le sens de ses couches lamellaires. La même opération appliquée au bois s'appelle refente (découpe du bois à la cognée dans sa longueur). Le mot allemand *Spaltung* signifie scission (de l'atome par exemple) et au sens figuré: division, dissidence. C'est donc au plus près de la langue de Freud que Lacan traduira d'abord la *Spaltung* du *Ich* en « division » ou « refente » du sujet et l'écrira §.

Rêves, lapsus, traits d'esprit, actes manqués, symptômes: quelque chose, là – depuis ce lieu que Freud découvre et nomme « inconscient » ou « autre scène » – cherche à se frayer la voie, à l'insu du sujet. Quelque chose qui est par lui nommé *libido*, directement emprunté au latin et qui signifie désir, envie – au sens érotique du terme. Les hystériques ont ainsi mené un Freud consentant sur les chemins de traverse d'un insu – (*Unbewusste*) – qui est « message à décrypter ».

* MALLARMÉ Stéphane, *Un coup de dé*, facsimilé de l'édition originale, Gallimard, Paris, 2011.

** Tout au long de mon propos, je souligne par des italiques, dans les citations, les termes que je souhaite accentuer.

1. LACAN Jacques, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 819.

2. FREUD Sigmund, *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, 1987, 283 sq.

« Où vas-tu donc Itzig ? – Est-ce que je sais ? Demande au cheval. »³

Je m'arrêterai brièvement à la seconde partie de l'analyse de l'un des propres rêves de Freud⁴, précédée de cette remarque : « La partie du rêve arrachée à l'état d'oubli est chaque fois la plus importante : elle se trouve sur la voie la plus courte menant à la solution du rêve » et c'est pourquoi elle est exposée plus que tout à la résistance. [...] Et il annonce : « Je dois intercaler, dans l'après coup [...] un fragment de rêve [...] que j'ai laissé presque non interprété à cause de son contenu *grossier et ordurier*. »

Le récit du rêve⁵, apparu lors d'un voyage en train, avait commencé comme suit : « Hollthurn, 10 minutes. Je pense aussitôt à des holothuries [...] » Le fragment non analysé est le suivant : « Je dis à propos d'un livre de Schiller : *It is from...* Mais je me corrige, remarquant moi-même l'erreur : *It is by...* « Là dessus l'homme remarque : « *Il l'a bien dit comme il faut.* » Ce fragment lui rappelle un souvenir : À dix-neuf ans, il était pour la première fois en Angleterre, à la plage « *tout à l'ivresse* d'attraper les animaux marins et (s)'occupait *précisément* d'une étoile de mer, lorsqu'une charmante petite fille s'approche pour (lui) demander : *Is it a starfish ? Is it alive ?* Il répond : *Yes, he is alive.* Et l'erreur lui fait « honte » car elle indique qu'(il) « met le sexe à la *mauvaise place* ». Puis il reprend le début de son rêve (où il a dit, à propos d'un livre, *It is from Schiller* au lieu de *by Schiller*) pour noter que *from* consonne avec *Fromm*, innocent, dévot, *From tun* – faire l'innocent, (contrefaire) le dévot, qui « rend possible *une prodigieuse condensation* ». En effet, juste avant d'évoquer Schiller, le rêve citait le livre de Maxwell, *Matter and Motion*, qui dans le récit lui a fait penser au *Malade imaginaire*⁶ de Molière et à cette réplique : « La matière est-elle louable (satisfaisante) ? » – *a motion of the bowels*. *Matter and Motion* / Molière et *Malade imaginaire*. « Celui qui a écouté la *dérivation* du titre du livre pourra facilement compléter *ce qui manque*. » – À ce titre, un autre déplacement métonymique s'opère dans le récit, d'*holothurie*, concombre de mer (*Seegurke*), à étoile de mer, (*starfish*, *Seestern* en allemand) – cette fois-ci non plus de l'objet anal mais du phallus manquant (– *Pbi*) mais *bien vivant*, affirme le rêveur.

Or, l'analyse de la première partie de son rêve lui avait fait décrire le couple, dans le compartiment du train où ils voyageaient, elle comme « portant le mécontentement sur son visage et *proférant* ses paroles sur un ton *revêche et menaçant* » et lui, comme « ne parvenant pas à placer un seul mot. Il était assis là, *inerte*. »

Et de son rêve, il s'est réveillé couvert de sueur – événement qu'il a attribué à la chaleur étouffante du compartiment. En ce point surgit le trou de mémoire, la « touche de réel » au creux de l'allitération inaugurale, *Holtburn-Holothurie*, qui consonne avec *Hölle* – l'enfer.

Ma linguisterie

C'est là le terme qu'emploie Lacan lui-même, dans son allocution télévisée, pour rendre compte de l'importation qu'il a faite de la linguistique structuraliste de son temps dans la théorie freudienne. Ce clin d'œil linguystérique (car, n'est-ce pas ? La linguisterie ne prend sa valeur, comme s'exprime Saussure, que dans sa *différence* et par *opposition* à la linguistique) – ce clin d'œil, il l'adresse à son ami Jacobson pour, dit-il, lui laisser « son domaine réservé » – le « champ » du langage, auquel il emprunte certaines notions, qu'il mettra à sa main afin de démontrer, suivant Freud, que « l'inconscient est structuré *comme* un langage ». Il s'agit là d'une comparaison.

3. *Id.* Lettre du 7 juillet 1898 à W. Fliess, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1988.

5. *Ibid.*, p. 504 sq.

4. *Id.* L'interprétation du rêve, Paris, PUF, Quadrige, 2012, p. 571 sq.

6. La réplique se trouve en réalité dans *Le médecin malgré lui*...

Par contre, le sujet de l'inconscient, « divisé », n'est que « représenté » *par* un signifiant, cette fois dans la parole, qui se réalise dans « lalangue » propre à chaque sujet. C'est là la « fonction élocutoire » de la parole en tant que discours courant, le Je dont Mallarmé appellera à la « disparition » dans le dire qu'est le poème, « œuvre *pure* »⁷.

Le signifiant, donc, représente le sujet pour un autre signifiant et non pour quelqu'un.

Lacan se servira aussi des figures de rhétoriques restreintes des formalistes russes, la métaphore, diachronique et la métonymie, synchronique, pour traduire respectivement la condensation et le déplacement freudiens. Nous retrouvons les deux tropes dans le rêve de Freud, mais ce qu'il appelle une « prodigieuse condensation » est un chiasme (X, soit la disposition d'une période en quatre membres croisés, sans qu'ils aient nécessairement un rapport de sens): Ma-Mo / Mo-Ma, où cesse l'auto-interprétation, la honte – signe de dé-sens.

Topos vs signifiant

C'est à partir de cette « mécanique »⁸ linguistique que Lacan élaborera son Graphe du désir, pour cerner au plus près cette place de la jouissance, qu'il situera de bords corporels qui font « trou », « coupure » et qu'il énumère⁹.

Dans *Télévision*¹⁰ il reprendra en quelques phrases sa démarche « linguhystérique » : « L'inconscient nous *rappelle* – hors de l'oubli¹¹, donc – qu'au versant du sens, qui dans la parole nous *fascine* [...], l'étude du langage *oppose* le versant du signe. Comment même le *symptôme* n'a-t-il pas là tracé la voie ? [...] Car ce que Freud découvre *dans* l'inconscient [...], c'est le réel qui permet de dénouer effectivement ce dont le symptôme consiste, à savoir un nœud de signifiants [...] ces nœuds qui se construisent réellement à faire chaîne de la *matière signifiante*. [...] Car ces chaînes ne sont pas de sens – où elles échouent – mais de joui-sens. » (Cf. dans *Encore*¹², la « signifiante »).

Le symptôme, formation de l'inconscient, fait signe – c'est « la seule preuve que nous ayons que le sujet se confonde avec l'hypothèse de l'inconscient [...] Le signifiant est le signe d'un sujet. Entendez-le comme il vous plaira, y compris comme le *thing* de l'anglais, la Chose. »¹³ Le symptôme analytique, en tant que répétitive émergence de ce qui cloche et qui s'entend dans ce qui se dit – à l'appoint près d'un qui le désigne, psychanalyste – apparaît non plus seulement dans le décryptage mais dans le dénouage et l'(a)bordage, à l'entour du cratère vociférant du réel (« Le mystère précipité, hurlé »¹⁴).

Au retour, dire sans tarder la résonnance, faire « ab-cession » de la Jouissance, re-nouer, écrire le Nom(bre).

C'est ainsi que je me rends compte de l'incidente d'*Un coup de dé*: « Rien [...] n'aura eu lieu [...] que le lieu [...] excepté [...] peut être [...] une *constellation* » – une constellation soit un écrit, tenant-lieu du lieu. Et du temps. Ici poème, le dernier que signe – jusqu'à la mise en page – Stéphane Mallarmé.

7. MALLARMÉ Stéphane, « Crise de vers », *Œuvres complètes*, Paris Gallimard, La Pléiade, p. 366.

8. MILLER Jacques-Alain, *Choses de finesse en psychanalyse*, cours du 26 mars 2008.

9. LACAN Jacques, *Écrits*, *Op. cit.*, p. 817.

10. *Id.*, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 19.

11. Stéphane Mallarmé: « Je dis Une fleur ! et, hors

de l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'autre que les calices sus, musicalement se lève, idée même et suave, l'absente de tout bouquet. », *Op. cit.*, p. 857.

12. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 23.

13. *Id. ibid.*, p. 130.

14. MALLARMÉ Stéphane, *Un coup de dé*, *Op. cit.*

La haine de soi et de l'autre

I. Actualité de la clinique de la haine

L'attentat-suicide

Le phénomène le plus important dans le spectacle offert par l'irruption de Daesh dans l'époque, c'est pour moi l'attentat-suicide. Nous pourrions revenir sur ce qui caractérise cet acte, au joint de la psychopathologie individuelle et du politique, à savoir l'impossibilité de séparer le meurtre et le suicide individuel, la mort donnée à autrui et à soi. Pour l'heure, je prends cet acte sous l'angle de sa fonction politique et sociale. Certains s'étonnent de cette violence extrême qui pourrait passer comme purement insensée et démente, ou « barbare » comme on le répète, voire aveugle et gratuite, sans s'interroger sur ce qu'elle représente sur le plan culturel : dans un monde qui se laïcise et dont on pouvait croire qu'il accomplissait le déclin définitif du fait religieux et de la transcendance, ces gestes signent manifestement le retour du religieux dans son essence première. C'est en ce sens que Lacan pouvait dire¹ du retour de Dieu, que « ça ne présage rien de meilleur que le retour de son passé funeste » : ce n'est pas le message d'amour qui revient, ni Dieu que le Coran dit « miséricordieux ». Car ce qui est au principe (c'est-à-dire à l'origine et au fondement) de toute religion, c'est le sacrifice.

Les trois religions monothéistes dérivent de la même source biblique et font une place décisive à celui-ci. C'est l'histoire d'Abel et Caïn, où l'on voit l'humanité divisée entre deux frères dont la passion est la mort de l'autre, autour de la question de savoir quel est le sacrifice qui plaît à Dieu. C'est aussi et surtout le sacrifice d'Abraham mettant en scène le meurtre du fils (Isaac ou Ismaël) par le père et in fine la substitution du premier par un animal rituel. Ailleurs, c'est Iphigénie, Œdipe exposé, Baal triomphant... Le meurtre est fondateur de la Cité dans toutes les mythologies qui nous sont accessibles. Et toute religion commence par la mise à mort au profit de quelque dieu obscur.

Comment donc mieux signifier le retour du religieux, qu'en réactualisant son origine dans le sacrifice ? Il n'y a pas de témoignage plus puissant de la grandeur de Dieu que de retremper ce pacte dans le sang.

Qu'est-ce qui fait retour ?

Parmi les sources auxquelles nous pouvons nous référer, la principale que je retiens aujourd'hui est le livre de Marcel Mauss récemment réédité², *Essai sur la nature et la fonction du sacrifice*. Le maître de Marcel Mauss, Émile Durkheim qui était aussi son beau-père et qui est le fondateur de la sociologie française, insistait sur le fait que la forme originelle du sacrifice était le sacrifice humain. C'est bien de cela qu'il s'agit.

Les deux pratiques terroristes de Daesh que j'ai mises en série, attentat-suicide et décapitations, sont bien évidemment différentes et méritent d'être étudiées séparément. Les décapitations correspondent mieux a priori aux rites paradigmatiques de sacrifice. Les acteurs y sont quatre, comme Mauss le soutient dans sa description de ce qu'il qualifie de *type idéal* et qui définit l'*unité générique* de toutes les variantes existantes : il y a le dieu, auquel le rite s'adresse et dont il s'agit de proclamer et vénérer le nom et à qui l'offrande est offerte. Il y a la victime, qui dans ce cas n'est pas un substitut, mais est un homme parmi les autres. Il y a le sacrificateur qui dans son geste est marqué « d'un sceau divin ». Et il y a enfin le sacrifiant, que Mauss considère comme le sujet de l'opération. Le sacrifiant, c'est aussi bien l'individu où la communauté qui « subit » ou « recueille » les effets et les bénéfices éventuels

1. LACAN Jacques, « Télévision », *Autres écrits*, p. 534.

2. MAUSS Marcel et Hubert Henri, *Essai sur la nature et la fonction du sacrifice*, Puf, Quadrige, 2016.

de l'acte. Car bien évidemment, le rite a une nécessité et son effet premier est que ceux qui en sont témoins, qu'ils y prennent part ou y assistent, sont changés par celui-ci. Quant aux effets, il y en a un qui justifie et légitime le rite : celui-ci refonde et renouvelle la collectivité. N'oublions pas qu'il s'agit, dans les décapitations actuelles, de marquer la renaissance du *Califat*, aboli en 1918. Pour Marx, la violence est l'accoucheuse de l'histoire. Les attentats de Daesh ont ainsi une valeur performative : ce sont des actes de refondation politique.

Le motif du crime

L'attentat-suicide diffère de ce schéma par quelques caractéristiques évidentes. L'une, qui est de taille, est le caractère à la fois massif et aveugle de la mise à mort. Il n'y a pas une victime sanctifiée, mais une foule anonyme visée comme telle. L'autre est le fait que le sacrificateur est lui aussi sa propre victime. C'est ce fait qui conduit à s'interroger sur les motivations individuelles de l'acte. Se tuer en tuant d'autres, c'est abolir la différence entre violence exercée sur soi et sur autrui. Il n'y a pas de différence, au moment de l'accomplissement de l'attentat, entre sacrificateur et victime, soi et autrui. La vérité de ce phénomène nous évoque irrésistiblement ce que Lacan a déduit de la clinique du crime paranoïaque qu'il appelle à propos d'Aimé paranoïa d'autopunition³. Le fou se frappe à travers sa victime. C'est l'*Héautontimoroumenos*⁴, qui est à la fois le couteau et la plaie. Les antécédents historiques sont multiples, depuis l'antiquité et dans de multiples cultures. La pratique des anarchistes du XIX^e siècle a réactualisé plusieurs fois ce geste et la pièce de Camus, *Les Justes*, montre l'indifférence de l'assassin à sa propre mort. Le fait de compter pour peu le prix de sa propre vie est la chose la mieux partagée, depuis que les guerres existent. C'est le *réquisit* minimum de tout héroïsme, même si l'aspect de la bombe humaine en est la forme limite, comme les Kamikaze japonais et les hommes-torpilles mussoliniens en ont donné l'exemple.

Les inventeurs de la terreur comme mode de gouvernement, et en particulier Saint-Just et Robespierre, pouvaient dire avec superbe et exaltation, au moment même où ils faisaient exécuter leurs compagnons et leurs proches, le mépris qu'ils avaient pour la poussière dont ils étaient faits. Tous les discours qui magnifient la mort (« Vive la mort ! », crient-ils) rendent indistincts le sujet qui tue et son objet.

Une variante ethnologique, qui a intéressé Stefan Zweig, puis Georges Bataille et Lacan, est le phénomène Amok⁵, en Malaisie : il s'agit de personnes prises soudain de folie meurtrière et qui se ruent dans la rue pour massacrer aveuglément tout passant qu'ils rencontrent. Et ce jusqu'à ce qu'un passant les tue eux-mêmes. Pour Bataille, cette forme *socialisée* de la folie est une manifestation de la volonté pure de détruire. On peut soutenir, sur la base de certaines informations que nous avons sur certains assassins actuels dont sans doute celui du 14 juillet dernier à Nice, qu'ils correspondent à une forme d'Amok destinée à devenir une variété du passage à l'acte psychotique. Mais sur le fond de ce que nous croyons savoir des auteurs de ces attentats, discours qui frappe par sa pauvreté, son indigence et son caractère stéréotypé, on peut soutenir que la logique sacrificielle est à l'œuvre comme dans les décapitations.

Au nom de dieu le miséricordieux

Une communauté humaine peut-elle fonctionner sans dieu ? La cité peut-elle se fonder autrement qu'en mettant en son centre ou au-dessus d'elle un être suprême qui soit la source unique de la Loi ? Beaucoup d'hommes de par le monde sont convaincus qu'il y a ici une

3. LACAN Jacques, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, 1975.

4. BAUDELAIRE Charles, *Les fleurs du mal*.

5. ZWEIG Stefan, *Amok*, Stock, 2002.

impossibilité et les philosophes des Lumières eux-mêmes étaient déistes. Daesh entend en faire la démonstration. Les sociétés où toute forme de sacrifice est abolie (ou en tout cas réduite aux pratiques privées des croyants dans leurs temples) sont régies par le seul principe du profane. Ce que veut démontrer le sacrifice, c'est que le sacré est inéliminable. Qu'il y a quelque chose au-delà du monde visible et que la victime est l'instrument par lequel le sacré entre dans le monde profane. Cette affirmation va de pair avec la dénonciation de notre monde abject et vain, Babylone moderne vautrée dans le stupre, la fornication et le règne du mercantile. Cela sonne à nos oreilles, nous qui savons « l'égarement de notre jouissance » et le fait qu'« il n'y a que l'Autre, l'Autre absolu, l'Autre radical, qui la situe, cette jouissance⁶ ».

Le suicide comme l'héroïsme témoignent de ce que pour certains, quelque chose compte plus que la vie humaine. Le sacrifice veut démontrer qu'au-dessus des hommes, il y a une puissance souveraine qui est source de toute vie et de toute législation et devant laquelle l'existence individuelle est de peu de prix. Voilà ce qui fait que rien ne nous heurte plus que le sacrifice, dans notre monde qui nie l'hétéronomie et affirme depuis Kant que la dignité de l'homme est dans son autonomie.

Expiation

Les attentats-suicides sont à comparer à une forme particulière de sacrifices que les sociologues nomment expiatoires. Le sacrificateur-victime expie sa faute, qui est d'avoir oublié dieu, de s'être vautré dans la jouissance de la société de consommation et de permissivité. En un instant, il se punit et obtient son rachat sublime, puisqu'il rejoint dans l'au-delà le Dieu avec qui l'alliance est renouvelée.

Cet acte a donc ainsi deux faces (ou pour le dire autrement est au croisement de deux logiques) : du côté de l'acteur, il renoue les liens rompus et assure son salut auprès du Dieu-Un. Ce versant n'est pas purement individuel, car par son geste l'acteur se relie à la communauté qu'il fait exister et à laquelle il donne consistance. Mais l'acte a un autre versant, qui est proprement guerrier, car il s'agit d'un moment de la guerre sainte et qu'il est nécessaire de toucher l'ennemi. Peu importe qui est touché, car Dieu reconnaîtra les siens ! Au-delà des morts concrets, en chair et en os, sont visés les impies, les incroyants, les infidèles, qui sont frappés en cela qu'ils peuvent s'identifier aux victimes et se sentent menacés. C'est là où agit le ressort politique de ce qu'on appelle depuis Robespierre la Terreur : il s'agit de susciter l'effroi de l'autre, qui rend impuissant et annihile.

C'est là que l'image trouve sa fonction et prend son relief : la mise en scène, la production du spectacle et sa diffusion sont les moyens de l'impact de masse de la terreur moderne.

Le sacrifice et l'Islam

Dans l'Islam, la question du sacrifice est un objet de débat. Certains insistent en effet sur le fait que le Coran rompt avec les pratiques sacrificielles des arabes préislamiques (verset 37, sourate 22). D'autres évoquent le sacrifice fait à La Mecque et celui, annuel et à valeur expiatoire, du mouton. L'Islam rompt aussi avec les pratiques hébraïques, malgré leur proximité d'origine et la référence commune à la Bible. Mais on doit cependant rappeler la valeur fondatrice pour les disciples de Mahomet du sacrifice d'Abraham, repris de la Torah.

De même que le sacrifice annuel du mouton pour l'Aïd, l'abattage rituel hallal des viandes de consommation est source de tension dans l'Europe moderne, entre religions, surtout dans les aires de culture protestante qui poussent à l'abandon des rituels « barbares », y compris la circoncision. Les principales pratiques sacrificielles en Islam sont 1. Celui qui suit la naissance d'un enfant

6. LACAN Jacques, « Télévision », *Autres écrits*, p. 534.

(7 jours après celle-ci): « la vie de la victime rachète celle de l'enfant », dit-on. Il y a donc substitution et rachat, une vie contre une autre. Toute vie nouvelle est en effet précaire et menacée. Le sacrifice d'un animal est le prix payé pour protéger cette vie-là. 2. Le principal sacrifice est celui qui est lié au pèlerinage de La Mecque et qui est directement lié au sacrifice d'Abraham, qu'il commémore. Rappelons que la version musulmane concerne Ismaël et non Isaac. Les commentaires théologiques mettent l'accent sur le fait que le sacrifice que fait un fidèle porte sur sa propre personne. Ainsi, le fils victime substitue le père sacrifiant. En effet, Dieu donnant la vie à chaque homme, chaque homme doit à Dieu son propre sacrifice. Mais si chacun se sacrifiait lui-même à Dieu, l'humanité disparaîtrait.

L'attachement des musulmans où qu'ils soient à ce rite a pour fonction de perpétuer l'unité de la communauté (l'*Oumma*). Il faut se souvenir en effet que l'Islam n'est pas seulement une religion au sens de croyance. C'est aussi, depuis le séjour du Prophète à Médine, une communauté temporelle. Le lien à Abraham et à son sacrifice est donc essentiel. En effet, le Coran se réfère très fréquemment à lui et le considère comme le vrai fondateur de l'Islam. Mahomet dit ne pas être fondateur de religion, mais lutter contre le polythéisme païen et appeler à la foi d'Abraham.

Les multiples formes et occasions de sacrifices populaires chez les musulmans du Maghreb comme du Machrek ne sont pas officielles et sont parfois combattues par les autorités religieuses. Leur origine préislamique ne fait en effet pas de doute et leur caractère magico-religieux est peu prisé par les tenants de la foi. Il existe même une tradition qui rejette tout sacrifice. Selon celle-ci, « la seule offrande véritable est celle de soi-même à Dieu ». Ainsi le mystique Al-Hallâj dit-il: « Ils apportent des agneaux à sacrifier, moi j'apporte mes veines et mon sang. »⁷

On reconnaît à l'occasion que Mahomet lui-même a essayé de supprimer tout sacrifice, ou de le limiter à une forme spiritualisée, mais que le peuple lui a toujours montré son attachement⁸. Cette volonté d'éradiquer les pratiques sacrificielles se trouve aussi dans la Bible elle-même, où le Roi David dit, dans son Psaume 40 à la gloire de Dieu :

« Tu ne désires ni sacrifice ni oblation, tu m'as ouvert les oreilles ; tu ne demandes ni holocauste ni victime expiatoire. »

Fonction sociale du sacrifice

Dans un sacrifice, en règle générale, seule la victime est détruite : elle est à l'interface entre le monde sacré et le monde profane. Rappeler le sacré dans le monde des vivants est toujours dangereux : on déchaîne en le faisant des puissances occultes qui ne sont pas facilement maîtrisables. Il y a de toute façon un risque de destruction. C'est celui que la victime est en principe seule à supporter, en étant à l'intersection des deux mondes. C'est pourquoi elle doit être totalement détruite.

Tout sacrifice est un don. Il suppose l'abnégation du sacrifiant, qui doit consentir à une perte réelle, celle d'un objet auquel il tient, pour obtenir ce qu'il attend en retour. Ce qui est à perdre est tellement un peu de soi, que ce peut être son enfant, ou l'animal qui est le plus proche de soi. Le substitut doit être vraiment un prolongement, une part de soi voire son double.

Quand il y a suicide dans le sacrifice, c'est sa propre personne que le sacrifiant offre alors. Que le suicide soit la forme ultime et finalement la plus pure du sacrifice est tellement vrai et courant, qu'il y a dans la plupart des religions sinon toutes, dans l'hindouisme, dans le judaïsme, en Grèce comme dans le christianisme, des sacrifices où c'est le dieu lui-même qui est tué. Voir où c'est le dieu qui se suicide.

7. MASSIGNON Louis, « El Hallaj, mystique de l'Islam », *Bulletin des études arabes*, n° 43.

8. RODINSON Maxime, *Revue d'histoire des religions*, 1956. Voir Grandin Nicole, « Notes sur le sacrifice chez les arabes musulmans », *Système de pensée en Afrique noire*, mise en ligne le 4 juin 2013.

Logique du détachement

C'est *la livre de chair* qu'évoque Lacan⁹ à propos du marchand de Venise qui nous met sur la voie de ce que représente la victime, ou plutôt de ce qu'elle constitue : il s'agit en effet de l'objet d'une extraction et d'une cession.

Mauss est bien sur la voie, quand il insiste sur le fait que la victime est à la fois le joint entre sacré et monde des vivants, et coupure entre eux, et que c'est ce qui justifie qu'elle concentre et condense la destruction nécessaire. Cette annihilation signifie en effet d'un côté que l'objet cédé est entièrement donné aux dieux et détaché du sacrificiant. De l'autre, elle démontre qu'il y a pour le sacrificiant une perte réelle. Mauss amorce avec ce travail la recherche très critiquable sur ce qu'il appellera don et contre-don. Mais ce qui le met sur cette voie, c'est que le sacrificiant attend bien quelque chose en retour qui le rétribuera. Agamemnon attend du sacrifice d'Iphigénie que les dieux libèrent sa flotte guerrière. Il apaise ainsi le courroux des dieux et renoue avec eux un accord, une alliance, suspendu par leur colère contre les grecs.

Pour Mauss, de façon au moins implicite, la forme paradigme du sacrifice est la passion du Christ.

II. Le tout premier Lacan et les partenaires de haine

Quels repères trouver dans la recherche analytique, pour rendre compte de la haine et de ses ressorts ?

À plusieurs reprises, dans les quatre premières leçons de son cours de 1997-1998, récemment rappelés sur *Lacan Quotidien*, Jacques-Alain Miller a mis l'accent sur quelques formes originelles du partenaire du sujet. Il nous a habitués à parcourir l'ensemble de l'enseignement de Lacan et à scander celui-ci en y repérant des périodes successives. C'est ce qu'il a fait par exemple avec les « Six paradigmes de la jouissance », qui l'ont amené à suivre le fil de cette dimension de l'expérience humaine, en en suivant les changements selon les époques de l'enseignement de Lacan. Cette lecture diachronique revient à énumérer les formes diverses et successives du partenaire du sujet.

Au commencement était la haine

Mais les premiers travaux de Lacan mettent en évidence des types de partenaires qu'il serait regrettable d'oublier. J.-A. Miller parle à ce propos du « tout premier enseignement de Lacan », pendant chronologique du TDE auquel il nous a familiarisés. Or, ces partenaires du sujet chez le premier Lacan ont ceci de particulier qu'ils sont au cœur d'une position fondamentalement persécutive qui est alors pour lui la source du lien social, sa forme première et la matrice des relations ultérieures du sujet. Nous pouvons sans doute identifier cette période comme celle qui va du cas Aimée (1932) et de la thèse¹⁰, à l'Écrit sur « Le stade du miroir »¹¹ (1949), les textes sur l'agressivité¹² le crime¹³ et « Question préliminaire »¹⁴ (1955-1956), en passant par *Les complexes familiaux*¹⁵ (1938).

9. LACAN Jacques, *Le séminaire, Livre VII, l'éthique de la psychanalyse*.

10. LACAN Jacques, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Seuil, 1975.

11. LACAN Jacques, *Écrits*, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je », Seuil, 1966, p. 93.

12. *Idem*, « L'agressivité en psychanalyse », p. 101.

13. *Idem*, « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », p. 125.

14. *Idem*, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », p. 531.

15. LACAN Jacques, *Les complexes familiaux*, Navarin 1984.

Ces travaux me semblent retrouver aujourd'hui une grande actualité, à l'heure où notre vie dans la Cité est dominée par des débats sur l'identité d'une part et par la question terroriste de l'autre. De façons différentes, ces deux phénomènes sociaux, relevant de ce que Freud appelait la psychologie collective¹⁶, nous obligent à revenir sur des ressorts cruciaux de la genèse de la vie psychique. L'identité, telle qu'elle se problématise de nos jours comme du temps de Freud, redonne vigueur à l'illusion que l'on fasse Un, que l'homme soit identique à lui-même, que l'être soit en quelque sorte assuré et non vide; ce qui nous renvoie au drame inaugural du narcissisme et à son rapport au leurre, à la haine et à la destruction.

Quant au terrorisme, qui est lié à ces mêmes sources du Je, il nous convoque comme nous l'avons soutenu, à la permanence de la soif de sacrifice, à la soumission de l'homme aux dieux obscurs et à la préférence, dans la vie, pour la mort¹⁷. Cette problématique témoigne de l'indistinction originelle entre soi et l'autre. Elle met en œuvre la haine, qui est première et qui est essentiellement *haine de soi*. Elle suppose la prévalence, transstructurelle et inéliminable, d'une relation persécutive à l'autre.

Pourquoi la haine ?

L'hebdo-blog 99, intitulé *Pourquoi la haine ?* publie un texte de J.-A. Miller titré « Comment surmonter l'affinité paranoïaque de l'homme ? » C'est un extrait de son cours inédit *Vie de Lacan*¹⁸, où il avait fait en passant l'hypothèse de l'affinité paranoïaque de Lacan lui-même.

L'affinité, c'est un goût, une pente, une prédilection. Pour Miller, le Tout premier enseignement de Lacan revient à supposer que les premiers moments de la vie du petit d'homme sont marqués par une telle disposition. Le schéma L peut être lu comme la description de la déprise de la domination par l'autre imaginaire persécuteur, au profit du registre symbolique auquel le verbe donne accès, par les lois de la parole et du langage.

En deçà de cette médiation régulatrice, qui réinterprète dans des termes nouveaux la pacification mise par Freud au crédit du père sous le signe de l'Œdipe, ce qui règne, c'est une existence où toute forme d'altérité est menaçante et où l'affect dominant est hostile. Ce que Miller dit là en 2010 est déjà contenu dans son cours du *Partenaire-symptôme*¹⁹. À l'époque, Miller met en valeur l'inspiration kleinienne de Lacan. L'arrière-plan est en effet la description par Mélanie Klein des relations archaïques de l'*infans*, enfant ouvert au monde et essentiellement menacé par lui. Freud n'est pas étranger à cette conception, lui qui décrit les expériences primitives du petit d'homme comme source de souffrance autant que de satisfaction, sous le signe de la *détresse originelle* et de *l'urgence de la vie*. Autrement dit, la jouissance primordiale de l'*infans* fait trace, sur fond de risque vital et de rejet de toute nouveauté. La dépendance absolue que Freud décrit dans *L'esquisse*²⁰ à l'égard du *prochain secourable* est pour lui l'origine de l'ambivalence amour-haine qui colore définitivement toute relation à autrui. L'Autre dont l'enfant dépend ne peut être vécu que comme tout puissant. Lacan fait écho à ce caprice de l'Autre, où Freud voyait à la fois le départ de la tension pulsionnelle et de l'angoisse de perte de l'amour.

16. FREUD Sigmund, « Psychologie des foules et analyse du moi », *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981.

17. LACAN Jacques, *Le séminaire Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, 1986, p. 124: « C'est au niveau de la bonne et de la mauvaise volonté [...] que Freud, au terme de sa pensée, retrouve du champ de *das Ding*, et nous désigne le plan de l'au-delà du principe de plaisir. C'est comme un paradoxe éthique que le champ de *das Ding* est retrouvé à la fin, et que Freud nous

y désigne ce qui, dans la vie, peut préférer la mort ».

18. MILLER Jacques-Alain, *L'orientation lacanienne, Vie de Lacan*, cours inédit, 2010.

19. MILLER Jacques-Alain, *L'orientation lacanienne, Le partenaire-symptôme*, cours inédit, 1997-1998.

20. FREUD Sigmund, *L'esquisse*, Érès, 2011.

Pour Mélanie Klein, selon J.-A. Miller, le partenaire est d'abord le sein maternel. Il souligne ainsi le 26 novembre 1997 qu'à l'égard de ce sein, c'est pour Klein la haine qui domine, plutôt que l'amour dont le « bon sein » est l'origine, haine destructrice qui menace le sujet lui-même autant que l'autre. Car la fragmentation que produit le corps morcelé l'affecte et le concerne autant que le sein et l'Autre maternel.

Sevrage et intrusion

J'ai placé tout à l'heure au mitan de ce Tout premier enseignement, *Les complexes familiaux*. Les deux premiers complexes conçus par Lacan, celui dit du sevrage et celui dit d'intrusion, mettent en scène et structurent ces moments inauguraux de l'existence.

Le complexe du sevrage a pour objet le sein. La relation qui s'en caractérise lie l'enfant et sa mère, pourvoyeuse de l'objet, et donc à la fois de la satisfaction du besoin vital et de la satisfaction pulsionnelle qui s'étaye sur celle-ci. Elle est du coup maîtresse de la privation et de la séparation. Ce complexe est décrit avec sa potentialité psychotique (schizophrénique).

Mais le second complexe, dit d'intrusion, est peut-être encore plus précieux, pour le Lacan de cette époque, avant-guerre et après Aimée. C'est alors le semblable qui est le partenaire avec qui se joue une relation spéculaire dominée par la rivalité mortifère, le « pas de place pour deux ». C'est la relation fraternelle (l'irruption d'un puiné dans l'harmonie imaginaire du monde de l'enfant), qui sert de cadre à ce lien social où l'autrui est l'ennemi dans un face-à-face qui met en cause l'intégrité du moi et de l'image du corps, l'unité de l'être, c'est-à-dire le narcissisme. Ce que le semblable prend sur l'axe imaginaire qui viendra se dessiner dans le schéma L, dans le miroir, c'est mon objet, c'est mon être-même, c'est ma vie. D'où la passion envieuse et jalouse et le corolaire toujours mortel de cette confrontation ravageante.

Au fond, ces deux complexes archaïques et pré-œdipiens, que Lacan construit en brassant allègrement la sociologie de Durkheim et la clinique des analystes d'enfant, mettent en place une structure essentielle du premier Lacan, celle dont Jean-Paul Sartre lui fera crédit dans les années 40 : la bipartition de l'altérité, le dédoublement de la figure de l'autre. D'une part, le petit autre qui est mon double et mon image spéculaire, matrice de l'imaginaire et du moi, cet autre qui est le même, l'alter-ego des anciens ; d'autre part l'Autre écrit avec un grand A, celui de l'Altérité radicale, du Tout-Autre et du vraiment différent, qui était pour Freud ce en quoi il m'est impossible de me reconnaître.

Ces deux figures de l'autre, grand A et petit a, sont celles à qui se noue la haine. Et Lacan a retenu de Klein que cette haine vise autant le sujet que l'autre, de façon indistincte et indiscernable, le menaçant de fragmentation et d'anéantissement. C'est bien ce que lui a enseigné cliniquement Aimée, dont il dit ce qui vaudra pour tout paranoïaque, à savoir que ce que le sujet frappe dans l'autre et qu'il s'acharne à détruire, c'est son propre idéal du moi.

Étranger à soi-même

C'est ce qui justifie qu'on parle d'une troisième figure de l'altérité : l'étranger en moi.

Freud en a intuitivement cerné le contour et l'a nommée « inquiétante étrangeté ». L'indication en est déjà donnée par lui dans *l'Esquisse*, en 1895. C'est l'enjeu de la « reconnaissance », de ce qui fait trace et qui a déjà été identifié comme tel, et de son opposé : *l'Unerkannt*. Cet inconnu, ce qui n'est pas reconnu n'est pas réalisé, tombe comme Chose et reste insymbolisé.

Ici se profile une étrangeté qui est celle de l'inconnaissable, d'une transcendance radicale et devant laquelle on recule, effrayé. C'est la présence de Dieu auprès de Moïse, qui fait fuir les hébreux. C'est le réel de Lacan. C'est l'impossible.

Ce que le sujet appréhende en lui-même, c'est ainsi ce qui lui est à la fois le plus intime et le plus étranger, à quoi Lacan donne génialement le nom d'*extime*.

L'intuition freudienne est ici une fois de plus remarquable : L'*Unheimlich*, qui est en fait pratiquement intraduisible, qu'il a recueilli des poètes romantiques, est ce qui anticipe me semble-t-il le mieux l'extimité de Lacan. Et nous devons être sensible au fait que ce soit sa propre image, aperçue subrepticement dans un miroir, portrait de l'artiste en vieillard, sa propre image impudique et angoissante, qui est le premier exemple qu'il en donne. Soi-même en déchet à quoi on refuse de s'identifier...

Actualité

Ces partenaires archaïques, supports des affinités paranoïaques du petit d'homme et l'Autre méchant, que pouvons-nous en faire ?

Les cas limites auxquels nous confronte l'actualité, dans le prurit identitaire de nos contemporains égarés dans leur jouissance et menacés dans les signifiants collectifs qui les soutenaient, et ceux qui trouvent leur « solution » tragique dans le sang des autres et le leur nous montrent la nécessité où se trouve chacun de nous : disposer d'un symptôme comme suppléance, comme le propose Miller dans son cours du 19 novembre 1997.

Une orientation pour le psychanalyste d'aujourd'hui : la règle fondamentale de Freud

La psychanalyse aujourd'hui « n'est plus la pratique du temps de Freud... et peut-être plus celle du temps de Lacan ». Ont évolués la longueur des séances, de la cure analytique, les coordonnées d'une fin d'analyse ainsi que le positionnement du psychanalyste, le rapport à l'interprétation, pour ne citer que cela. « Sans doute la psychanalyse proprement dite est-elle freudienne dans ses fondements »¹, revisités selon les coordonnées nouvelles de chaque époque : ainsi, par exemple, de la lecture de Freud par Lacan avec le signifiant.

J'ai choisi donc, pour aujourd'hui, de revisiter ce fondement que Freud a appelé « la règle fondamentale » qui formule les recommandations selon lesquelles l'analysant est supposé dérouler sa parole. L'invitation à lire la « surface » du dire, toute la surface, même et surtout ce qui surgit par surprise, cette invitation oriente-t-elle encore le psychanalyste d'aujourd'hui ?

Nous verrons que c'est encore le cas mais dans une démarche qui privilégie moins le sens. L'attention du psychanalyste se porte bien plus sur le mode énonciatif, le positionnement du sujet dans le discours, ses modalités de jouissance, ce qui se révèle dans la singularité d'un style.

La règle freudienne

Disons d'abord quelques mots des termes par lesquels Freud énonce cette règle qu'il a mise en place très tôt dès les *Études sur l'hystérie* (1895) et qu'il conserve intacte jusqu'à ses derniers textes, soit quelques quarante années plus tard. Prenons un énoncé qui date de 1920, période d'introduction de la deuxième topique qui introduit l'au-delà du principe de plaisir. Pour autant, alors que la théorie des pulsions pourrait changer la donne, Freud confirme la règle à l'identique.

Lors du déroulement de ce qui vient spontanément à la pensée, il s'agit de « n'omettre de faire part d'aucune *incidente* (*Einfall*), même si l'on 1) aurait à la ressentir par trop désagréable, ou si l'on 2) devait juger qu'elle est trop sans sens, 3) par trop sans importance, 4) qu'elle n'appartient pas à ce que l'on cherche. »²

Arrêtons-nous un moment sur le terme traduit par « incidente » : *Einfall*. Les traductions en langue française le transposent souvent par « association », « idée subite », « pensée », soit par des termes divers qui ne permettent pas de retrouver la permanence du même énoncé. Actuellement on rencontre plus souvent et plus justement « pensée incidente ».

Le terme « *Einfall* », en langue de Freud, que ce soit sous sa forme nominale ou verbale, est construit comme le mot latin « *incidere* ». Cela désigne « ce qui tombe dans », exactement de la même façon que l'incident est marqué par les caractères de désagréable, d'inattendu, d'accessoire, d'hétérogénéité par rapport à une démarche. De même que nous avons une forme grammaticale appelée proposition incidente, incidente qui interrompt le cours d'une autre proposition, sans être en rapport avec le sens qui s'y déroule – à la différence de l'incise.

Quand Freud invite le « patient à toujours déchiffrer (*ablesen* : lire en prélevant) la surface de sa conscience », il attend dans le même temps, pourrait-on dire, l'incident de séance, incident qui vient déranger l'ordonnance d'un dire, qui vient faire coupure.

Le psychanalyste qu'est Freud ne privilégie pas un dire qui serait orienté par une recherche appliquée, par la raison raisonnante, par l'explicatif aussi intelligent voire informé soit-il. Ainsi écrit-il qu'« aucune des énigmes de la névrose n'est résolue par une activité d'esprit de l'ordre de la réflexion, par un effort de la volonté et de l'attention... par l'art de se réfugier dans l'intellectuel [...] de réfléchir beaucoup... »³.

Au contraire, une valeur particulière est accordée à l'inattendu d'une résonance de la langue, à la surprise, à la trouvaille, dira Lacan ; la valeur est accordée au détail anodin voire la bêtise,

1. MILLER Jacques-Alain, « Come iniziano le analisi », avril 1994, dans *La Cause FREUDienne*, n° 29, 1995.

2. FREUD Sigmund, « Psychanalyse et théorie de la libido » (1923), dans *Résultats, idées, problèmes II*, PUF 1985, p. 55.

3. FREUD Sigmund, « Conseils aux médecins dans le traitement psychanalytique » (1912), dans *La technique psychanalytique*, PUF Quadrige 2007, p. 94.

dira encore Lacan ; de même au sens qui dérape voire échappe, « quelque chose, dit encore Lacan, qui reste indécis entre le phonème, le mot, la phrase, voire la pensée. »⁴

Le choix dans certaines traductions de traduire *Einfall* par « association », voire l'association libre, « *freier Einfall* » selon une expression de Freud, prête à malentendu puisque cette « pensée incidente », précisément, surgit d'abord comme dissociée, donc « libre » d'être non liée au sens attendu. C'est dans un temps second que ce surgissement, cet incident du discours offre une ouverture sur une chaîne associative nouvelle pour « extraire du minerai des incidentes involontaires le pur métal des pensées refoulées »⁵.

Lacan soutiendra cette règle au début de ses écrits, en 1948, dans son texte *L'agressivité en psychanalyse*, au point de considérer les « irrégularités de l'application de la règle » comme relevant d'une agressivité qui ne se montre pas comme telle⁶.

Et en 1957 – quelques dates pour marquer sur cette question le premier parcours lacanien – dans *Le Séminaire, Les formations de l'inconscient* : « Freud nous dit parfois que quelque chose apparaît [...] qui s'appelle la surprise. Il convient de la prendre, non pas comme un accident de cette découverte, mais comme une dimension fondamentale de son essence. Le phénomène de la surprise a quelque chose d'originnaire. »⁷

Ou encore, en 1968, dans sa *Proposition sur le psychanalyste de l'École*, lors du commentaire de « l'algorithme du transfert » qui présente une série de signifiants : « à condition de ne pas en rater un, l'insu s'ordonne comme le cadre du savoir »⁸, formule sibylline à rapprocher de cette formule très proche et tout aussi sibylline de Freud : l'analysant ne doit pas seulement raconter ce qu'il sait mais aussi « raconter ce qu'il ne sait pas ». En d'autres termes, à mettre au travail, à provoquer une perlaboration (*Durcharbeitung* : travail au travers) de ce qui est su, il se révèle que ce savoir est conditionné par une autre scène.

Pour autant, y aurait-il là, cautionné par Lacan, une voie facile vers une vérité originnaire, celle du savoir supposé à l'inconscient ? Contrairement au reproche que l'on fait souvent à l'encontre de Freud, le reproche d'avoir l'interprétation trop rapide, ce dernier met en garde assez tôt, dans la troisième conférence qu'il fait en 1909 aux États-Unis. Non, ce qui surgit ainsi, cet inattendu, cet incident du discours tenu, cet *Einfall* peut s'être « lui aussi formé comme un symptôme... mais il devait nécessairement présenter une certaine analogie avec ce qui était cherché, en vertu de sa nature de symptôme »⁹. Ce surgissement est construit comme une formation de compromis, ce qui conduit à une pluralité de lectures, encore et encore.

Évidemment, dans ce registre ont toute leur place le lapsus, l'acte manqué, les signifiants dévoilés par le rêve, mais aussi les « suspensions, les hésitations, les inflexions »¹⁰, ou encore les scansion verbales répétitives et automatiques telles que « c'est vrai que... », les « quand même », etc.

C'est là que Lacan va placer la fonction logique de la coupure de séance qui a pour effet de faire cesser le glissement du sens, d'introduire une brèche, espérant de ses effets. Quel que soit ce qui vient faire coupure, son efficace tient dans l'effet de vacillation qui fait que la division du sujet monte sur la scène. C'est ce que Lacan appelle « l'hystérisation » de la cure

4. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore* (1972-73), Seuil 1975, p. 131.

5. Cf. FREUD Sigmund, « La méthode psychanalytique de Freud » (1904), dans *La technique psychanalytique*, PUF Quadrige 2007, p. 20.

6. Cf. LACAN Jacques, « L'agressivité en psychanalyse » (1948), dans *Écrits*, Seuil 1966, p. 103.

7. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre V, *Les formations de l'inconscient* (1957-58), Seuil 1998, p. 92.

8. LACAN Jacques, « Proposition du 9 octobre 67 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres Écrits*, Seuil 2001, p. 248.

9. FREUD Sigmund, *Sur la psychanalyse – Cinq conférences* (1910), Gallimard 1991, p. 67.

10. LACAN Jacques, « L'agressivité en psychanalyse » (1948), dans *Écrits*, Seuil 1966, p. 103.

en rapport avec le mathème du discours hystérique, où le sujet divisé, $\$$, vient se loger en place d'agent. Ce qui amène aussi à une vacillation des semblants, soit des signifiants, S_1 (et S_2), qui marquent le sujet.

Pour le psychanalyste

Par le titre, j'ai indiqué traiter de l'orientation que la règle fondamentale propose au psychanalyste, déjà à l'époque de Freud, mais aussi au psychanalyste d'aujourd'hui.

Quand Freud a institué cette règle aux tous débuts, l'analysant était guidé activement vers ses pensées surgissantes. Mais l'expérience de la cure a fait évoluer les choses pour des raisons formelles et pour des raisons théoriques, de sorte qu'après avoir invité un futur analysant à s'exprimer le plus spontanément possible et à laisser venir ce qui lui vient, l'analyste reste à veiller discrètement aux points de surgissements possibles.

Les raisons formelles sont liées à la structure d'une langue – à différencier du langage –, à ses effets sur l'organisation d'une pensée, et donc aussi sur le déroulement d'un dire. Dérouler sa parole se fait nécessairement, et même peut-on dire qu'il y a là un impératif, par des énoncés porteurs d'un sens organisé *a minima* selon les règles syntaxiques et logiques. Il ne s'agit pas d'une série de signifiants – $S_2 \dots S_n$, etc. – simplement alignés, ces signifiants sont liés dans une combinatoire intime qui produit du signifié, qui fait sens. Ce qui offre un barrage efficace au surgissement d'idées inattendues. Pour certains analysants même, le maillage est si bien installé et serré que cela représente une véritable défense, au sens freudien du terme, vis-à-vis de toute surprise qui pourrait faire vaciller. Là, Freud place la résistance.

Ajoutons le caractère de linéarité de la parole : les mots ne peuvent être dits que les uns à la suite des autres. Des idées adjacentes, secondaires aux propos tenus peuvent rester fugitives, échapper et se perdre.

On voit que pour des raisons formelles, la règle fondamentale qui consiste à viser ce que Miller appelle « le mode de dire analysant »¹¹, cette règle n'est pas d'application facile. Elle est même assez contraire à l'impératif fondateur qui fait du petit d'homme un être qui, par choix forcé, prélève son code, même ses codes complexes sur l'Autre et les incorpore.

Le psychanalyste, averti de cela, intervient dans les entretiens préliminaires pour saisir au cours d'une narration des points d'ouverture à ce qui s'entend derrière le dire. Cela permet de mettre à l'épreuve « l'analysabilité » (Miller, *op. cit.*), soit un minimum de soumission à la coupure, au dérangement ; dérangement qui oblige la personne à lâcher le « vouloir dire » pour s'aventurer vers ce qui échappe, « pour établir un nouveau rapport avec son propre dire. »

Et la position allongée, celle du divan, si elle favorise un dire plus délié, moins attendu, si elle permet de produire des lectures – au pluriel – de son dire, cette position n'a pas pour effet de supprimer totalement l'adresse selon le code de l'Autre.

Aussi bien sait-on qu'une règle n'est pas faite pour être appliquée à la lettre, mais selon l'esprit qui fait orientation d'un dire propre au sujet en analyse : « Il faut pouvoir dire sans prendre à son compte ce que l'on dit soi-même »¹².

Certes la garantie serait – au conditionnel – qu'elle soit logée dans le champ du psychanalyste, qu'elle tienne de son désir de faire en sorte que l'analysant puisse réaliser cette *Durcharbeitung*, cette perlaboration du « savoir exposé », de la série des S_2 qui font narration, pour que les signifiants (S_1) qui font sa marque soient extraits. Or, nous savons que la parole du psychanalyste se fait le plus souvent rare.

11. MILLER Jacques-Alain, *op. cit.*, p. 9.

12. Cf. MILLER Jacques-Alain, *op. cit.*, p. 8 et 9.

Le psychanalyste Freud, que dit-il de la position du psychanalyste dans la cure ? À relire certains de ses textes, il y a lieu de souligner que les conseils donnés aux analystes présentent presque un duplicata de la règle fondamentale pour l'analysant. Il le dit explicitement ; il s'agit de « créer [...] le pendant de la « règle fondamentale ».

La position que Freud conseille au psychanalyste est radicale, et mérite d'être rappelée du moins pour en retenir l'esprit. Il y a déjà ce qui a été retenu sous le terme d'« attention flottante » : « ne porter son attention sur rien de particulier » et « accorder à tout ce qui nous est donné d'entendre la même attention « en égal suspend (*Gleichschwebende*) »¹³ – nouvelle traduction. Le défaut du qualificatif « flottant » est pour notre oreille en langue française de l'associer à une attention légère, voire distraite.

Et l'argumentation qui suit précise cette « règle », terme de Freud, pour le psychanalyste. Si on « tend intentionnellement son attention [...] on commence aussi à sélectionner [...] en suivant dans cette sélection ses attentes et ses inclinations. C'est justement ce qu'on ne doit pas faire [...]. On est en danger de ne rien trouver d'autre que ce que l'on sait déjà »¹⁴, et deux pages plus loin « on est perturbé par la référence à soi-même. »

La règle pour l'analyste rejoint celle de l'analysant : entendre la surface du dire, les signifiants qui défilent à condition, dira Lacan, de « ne pas en rater un ». Et que s'agit-il de ne pas rater ? Ce qui paraît « sans cohérence, dans un désordre chaotique », ce qui « semble tout d'abord englouti ». Comme pour l'analysant, l'analyste ne doit pas négliger le « détail » d'apparence anodine, celui qui pourra devenir, selon un terme de J.-A. Miller, un « divin détail ». « La plupart du temps il nous est en effet donné d'entendre des choses dont la signification n'est reconnue qu'après coup ». L'analyste « se comporte-il autrement, il anéantit en grande partie le gain qui résulte de l'observance par le patient de la « règle fondamentale ». L'analyste « doit être opaque pour l'analysé et, telle la surface d'un miroir, ne rien montrer d'autre que ce qui lui est montré »¹⁵ ; et repris à l'identique par Lacan en 1948 : offrir « au sujet le miroir pur d'une surface sans accident ».¹⁶

Et Freud d'ajouter des conseils pratiques. S'agit-il de la prise de notes en séance : « on fait forcément une sélection nuisible ». S'agit-il de préparer l'élaboration d'un cas : « pas avant que le traitement ne soit achevé », « réussissent le mieux ces cas où l'on procède sans intention [...] sans prévention et sans présupposition », sans « spéculer ni ruminer ».

Position intenable ! Que de s'égaliser à cette réelle présence d'écoute dans un retrait de toute intention, même d'ambitions thérapeutique et éducative, réprouvées elles aussi : position éthique déjà.

Quant à Lacan, en 1948 tout-à-fait freudien et pas vraiment lacanien, il posait en termes forts la nécessité d'un « idéal d'impassibilité », d'« inertie » et même d'« apathie »¹⁷. Puis cette éthique de l'analyste sera soutenue structurellement : ce sera occuper « la place du mort » dans une référence au jeu de bridge, ce sera ensuite occuper la place de l'objet *a*, cette place qui dans le mathème du discours analytique est en position d'opérateur pour que soient produites les marques (S_1) du sujet.

Il ne s'agit plus pour l'analyste d'adopter une posture égale pour tous mais, en vertu du critère de structure, de se positionner selon le style du dire analysant, son mode énonciatif, les gîtes de sa jouissance. Et aussi selon les temps de la cure : ne pas faire obstacle au malentendu du sujet supposé savoir dans un temps premier du transfert est autre que de se faire ensuite le semblant d'objet *a*.

13. Cf. FREUD Sigmund, « Conseils aux médecins dans le traitement psychanalytique » (1912), dans *La technique psychanalytique*, PUF Quadrige 2007, p. 86 à 92.

14. *Ibidem*.

15. *Ibidem*.

16. LACAN Jacques, « L'agressivité en psychanalyse » (1948), dans *Écrits*, Seuil 1966, p. 109.

17. LACAN Jacques, *op. cit.*, p. 106.

Pour le psychanalyste d'aujourd'hui

L'orientation du psychanalyste d'aujourd'hui, on le sait, est marquée par une attention qui s'est déplacée du sens vers la jouissance, vers le sens jouis. Je serai brève sur ce point puisque nos travaux dans l'École l'abordent largement. Nous avons, avec Freud, un traitement du sens pour déranger le sens à la recherche d'une vérité ultime. À cela Lacan répondra: « Il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente. Ce qui n'empêche pas qu'on court après »¹⁸. Et, en 1961 déjà, il met en garde contre l'interprétation qui « comprend trop vite », alors qu'il s'agit de ménager la « marge de l'incompréhensible », sinon « l'analyse se ferme prématurément, et pour tout dire est manquée »¹⁹.

Et c'est au point où Lacan en arrive au sens qui s'efface: « À première vue, elle (l'interprétation) semble donner un sens à ce que dit l'analysant. En réalité, l'interprétation est plus subtile, tendant à effacer le sens des choses dont souffre le sujet ».²⁰ Entendons: la manœuvre pour opérer une soustraction de jouissance doit, bien obligé, passer par un dire.

Il convient d'ajouter ce qui de la jouissance se satisfait de la psychanalyse elle-même au point d'en désigner la cause dans des cures qui s'éternisent sans suffisante mise au travail. Il y a déjà le mode freudien de l'amour de transfert, « émergence libidinale » dit Miller, qui répète les attachements infantiles: « l'analyste, dans sa présence, incarne quelque chose de la jouissance »²¹. Et qui répète en particulier les *imago* de l'Autre de la demande. « La demande initiale de l'analyse est une demande de signification », laquelle constitue l'analyste comme supportant « les figures historiques »²² de cet Autre.

Sur ce plan, Lacan met en garde dès 1961 à l'égard d'un « piège, [...], en interprétant vous donnez au sujet quelque chose dont se nourrit la parole [...] Répondre à la demande de nourriture, [...], en un signifiant nourrissant, [...] vous restez dans la même voie qui donne consistance au symptôme. Sans doute est-ce un symptôme plus simplifié mais c'est encore un symptôme »²³. Lacan montre là déjà ce qu'est alimenter le symptôme en référence à la « demande à l'Autre » dont la source originariaire est la libido orale.

Au registre de la jouissance, évoquons aussi l'« amour de la langue » de Jean-Claude Milner ainsi que la jouissance du bla-bla aussi élaboré que ce bla-bla puisse être: « l'analyse elle-même est un mode de jouir de l'inconscient »²⁴.

Ce n'est pourtant pas faire l'économie de l'esprit de la règle freudienne, la *Durcharbeitung*, cette traversée de la surface du dire, mais cette mise au travail, au-delà du déchiffrement nécessaire, vise le versant jouissance du sens, son versant hors-sens.

La singularité du style

Ne pas donner la première place au sens, se rendre attentif aux failles du discours conduit à entendre ceci que chaque analysant a un style propre, style ignoré de lui-même. Lacan établit un lien avec le style de vie: « la somme du comportement du névrosé se comporte comme une parole..., inconnue de lui quant au sens ». « Nous retrouvons les mêmes lois structurales [...] dans le mode dont il nous l'exprime, jusque dans la scansion dont il articule son discours. »²⁵

18. LACAN Jacques, Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI (1976), dans *Autres écrits*, Seuil 2001, p. 576.

19. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre VIII, *Le transfert* (mars 61), Seuil 1991, p. 246.

20. Cf. LACAN Jacques, Entretien avec Emilio Granzotto (1974), traduit de l'italien par Paul Lemoine, dans *Magazine littéraire*, février 2004, n° 428, p. 25-29.

21. MILLER Jacques-Alain, « L'inconscient à venir », dans *La cause du désir*, n° 97, p. 108.

22. MILLER Jacques-Alain., « Come iniziano le analisi », avril 1994, dans *La Cause FREUDienne*, n° 29, 1995, p. 11.

23. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre VIII, « Le transfert », mars 1961, Seuil 1991, p. 246.

24. MILLER Jacques-Alain, *Cours 93-94, Donc*, 4 mai.

25. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre V, *Les formations de l'inconscient* (1957-58), Seuil 1998, p. 475 et 478.

La singularité du style amène à moduler la règle et ses effets de vacillation calculée. Il n'y a pas de standard applicable à l'identique pour tous. Le style concerné ici tient à l'organisation de la pensée et du dire par lequel le sujet s'exprime dans cette situation particulière où l'Autre de la demande de signification, cet Autre, logé dans l'analyste, ne répond pas. C'est le dire de l'analysant qui fait fonctionner l'Autre de la signification.

En rapport avec la modulation de la règle, voici quelques exemples de diversité de styles, choisis assez typés, par paires contrastées.

1. Un style tel que les semblants vacillent déjà, comme chez des adolescents ou jeunes adultes en pleine mutation. Les propos sont un peu erratiques, allant de ci de là, etc. Au-delà d'un diagnostic de structure, au contraire de la règle, va-t-on accompagner d'abord une historisation construite en favorisant les points d'appui identificatoires.

À l'inverse, un style essentiellement appuyé sur la compréhension, l'explicatif, le raisonnement, une structure syntaxique et logique sans hésitations, sans lapsus, sans pensées inattendues. Sans doute pense-t-on que c'est propice à déconstruire par les effets de la surprise, la résonance, la coupure. Oui, mais très souvent ces effets sont amortis par une récupération rapide dans le registre du raisonnement. Il reste à se faire attentif aux raisons de ce style, pas sans tenter la surprise précisément en dérangeant le style. Avec prudence, certes, si le sujet y tient fort, c'est que ça le tient.

2. Style qui offre une particularité : la parole de l'analyste, le simple pointage d'un dire ont un effet de suggestion, voire d'injonction et servent de boussole. Le sujet reprend, comme cela arrive souvent, une phrase, un mot de l'analyste, mais, là, au point qu'une simple reformulation, volontairement banalisée, devient une voie à suivre, puis des voies à déplier et à mettre en acte ; pas sans bénéfice d'ailleurs pour des changements rapides, peut-être trop rapides, de position subjective. Effet de transfert, dira-t-on, qui fait de la parole de l'analyste une parole-maître. Si la parole de l'analyste s'inscrit à ce point comme signifiant maître, une vraie prudence est requise pour ne pas amplifier le glissement métonymique que la règle du dire analytique propose.

La particularité inverse : la parole de l'analyste, ou son absence de parole, n'est jamais réévoquée directement. En trouve-t-on la trace dans des effets de change de discours ? Peut-être dans les rêves, mais il n'y a rien de saisissable avec évidence. Si l'analyste peut avoir des repères à partir de ce qui est exposé, il est assez démuné pour saisir les effets de son dire, donc aussi les points de faille du discours.

3. Autre particularité : un style conforme au « dire analysant » – j'aime assez ce terme de Miller – chez une analysante, avec une mise au travail de la variété de ses « demandes à l'Autre », en particulier à ses figures historiques infantiles, avec les affects et les re-sentiments qui accompagnent ; d'où des remaniements subjectifs notables qui en découlent. Donc un sujet qui expose essentiellement sa « vie intérieure », l'Autre intériorisé. Et qui expose peu les circonstances de sa vie au point de voir un ventre s'arrondir avant d'en entendre quelques mots. Le mode de dire freudien fonctionne, pourrait-on dire, tout seul. Il suffit de l'accompagner.

Fait contraste un style où le sujet s'expose en terme de « je », toujours à partir d'occasions extérieures et diverses. C'est l'Autre que l'on fait exister en premier lieu, l'Autre incarné dans les autres, dans leurs institutions, le sujet s'essayant à déchiffrer la « demande de l'Autre », par nature indéchiffrable, et à ajuster sa réponse raisonnablement ; sans évoquer au titre d'un « je » des affects et sentiments en rapport. La mise au travail selon le dire analysant bute sur cet obstacle de l'Autre dont la signification à déchiffrer est présenté comme

une réalité extérieure dans laquelle le sujet se reconnaît, ou non, ou en partie. Au-delà du gain que permet ce style, amortir et pacifier les effets d'intrusion de cette demande, où se cache le sujet (§) que l'analyste puisse viser dans sa division pour obtenir un change de discours ?

4. Encore une particularité : ouvrir toujours la séance par un rappel de la précédente, comme une histoire à suivre, comme une nécessité de repartir des traces laissées en ce lieu intemporel ; histoire parfois sans suite : « je ne me souviens pas sur quoi j'ai terminé la dernière fois, je vais parler d'autre chose ». Le « toujours » est notable ici quand ce phénomène est par ailleurs fréquent pour prolonger, réorienter, corriger, commenter son propre dire ou encore livrer les liens surgis entre les séances. La scène du dire analysant incite à une « re-flexion », au retour en boucle sur son propre dire. Ceci permet à l'analyste de suspendre l'interprétation et d'attendre les effets d'élaboration au retour.

À l'opposé, la séance s'ouvre toujours, ou presque, sur une situation nouvelle extérieure aux séances. Il n'y a jamais – le « jamais » ici importe – de retour sur cette scène de l'analyse, sur son dire antérieur, sur des pensées en rapport surgies entre les séances. Pas de retour à espérer pour viser le sujet. Pour l'interprétation, c'est le « saut du lion » de Freud : ça fonctionne dans l'instant ou ça rate.

Ces quelques exemples montrent assez comment les particularités, voire les difficultés que présente un style amènent à singulariser de même le maniement de la règle analytique. L'analyste d'aujourd'hui sait se faire docile au style d'un analysant, sans pour autant renoncer à conduire ce dernier vers un dire approprié au dévoilement de signifiants premiers.

Notons cependant une limite à cette docilité : le « dire analysant » est la condition requise pour tout analysant engagé dans un travail, une perlaboration qui le conduirait à occuper une position d'analyste.

« Ils sont illogiques »

Comment accueillir un sujet qui est convaincu d'avoir le savoir, pour qui l'interprétation est perçue comme une persécution ? Quel cadre poser, comment « être le secrétaire », comme nous y convie Lacan, de la parole de ce sujet ? Pendant trois années je recevrais Élodie, jeune fille d'une vingtaine d'années. À travers son rapport singulier au langage, Élodie vient, au fil des rencontres, jouer avec les signifiants à sa manière pour border ce Réel avec lequel elle est aux prises. Quelle place singulière de « secrétaire » vais-je tenter d'occuper ?

Accompagner Élodie dans son travail d'invention emblématique, à l'aide des signifiants qu'elle prélève dans le langage courant ou qu'elle invente pour border un insupportable, fut pour moi riche d'enseignement. Je vais tenter de vous en dire quelque chose, quelque chose qui n'est pas un savoir faire, mais qui fut parfois un savoir y faire avec la jouissance singulière de ce sujet, et parfois un « aller se faire voir » violent, retour de flammes d'un signifiant imprudemment avancé, ou d'une question posée trop précisément.

Je reçois Élodie dans un état de panique, les mots se bousculent, entrecoupés de silences, son discours est pulvérulent. Je contacte le psychiatre qui l'a reçue, celui-ci me parle de « déficience intellectuelle et d'état d'agitation ». Elle ne veut pas être hospitalisée, ni prendre des traitements.

Au fil des séances, elle se calme. Et commence à faire des phrases plus longues. Elle doit s'y reprendre de nombreuses fois, répétant les premiers mots, puis se lançant enfin pour une ou plusieurs phrases. Elle hésite longuement sur ce qu'elle veut dire : « qu'est ce que je voulais dire... ? Ah oui ! j'allais oublier... » Les idées lui échappent, elles semblent se bousculer... Au début, pour comprendre, car elle raconte des faits sans donner le contexte, je pose quelques questions, factuelles : elle refuse de répondre. J'en déduis qu'elle ne souhaite pas donner des informations qui permettraient à ses différents interlocuteurs de se parler d'elle. Elle ne dit que ce qu'elle veut dire. C'est elle qui dirige. Je l'écoute, j'attends qu'elle arrive à dire sa phrase en entier. Peu à peu son débit deviendra plus fluide, avec toujours des démarrages laborieux à chaque fois qu'elle aborde une autre idée.

Elle a des TOCS, c'est elle qui les appelle ainsi, qu'elle mentionne sans s'en plaindre : « mes TOCS », plutôt pour relater les effets produits sur les autres, comme sa logeuse, qui lui reproche le temps qu'elle passe dans le couloir devant sa porte, rallumant plusieurs fois la lumière. Elle dit : « Les TOCS, ce sont mes repères, comme le code de la route. S'il n'y avait pas de stop ou de feux rouges, ce serait la pagaille ». Un psychiatre lui propose un traitement pour les faire disparaître, elle refuse. Je la soutiens dans ce refus.

Un symptôme d'Élodie est la fin des séances : elle a beaucoup de mal à accepter que c'est terminé. Au début elle tente de continuer à parler, puis elle essaie de négocier : « j'ai encore une dernière chose à dire... je peux ?? », quand vient le moment de noter la date et l'heure du prochain rendez-vous, elle passe beaucoup de temps sur son téléphone pour programmer le rendez-vous. Je lui proposerai de le faire à l'extérieur du cabinet, en sortant, et elle y restera des dizaines de minutes, puis de moins en moins longtemps. Pour payer, elle a préparé l'argent, mais elle hésite sur la façon de poser les billets sur le bureau, reprenant les billets, pour les compter, pour les mettre tous dans le même sens... Des rituels qui lui permettent de faciliter la transition vers le dehors du cabinet, de supporter la coupure de fin de séance.

Il m'a fallu trouver le moyen terme entre patience et fermeté, pour tenir un cadre qui ne soit pas persécutant pour elle. Faire taire l'impatience qui parfois me gagnait, sans pour autant la laisser diriger cette fin de séance. À cette époque d'ailleurs, beaucoup de ses démêlés avec les autres dans sa vie courante viennent du temps qu'elle met à conclure. Nous sommes dans un monde où il faut aller vite !!

Elle vient déposer un peu de sa jouissance, maintenant qu'elle a trouvé une adresse. Elle raconte surtout ses démêlés avec les « autres » : la caissière du super marché, la kiné, les jeunes dans le bus... leurs regards, leurs questions, leurs mimiques la persécutent. Elle les trouve « illogiques ». Leurs mots, leurs regards, elle en parle comme d'une blessure physique, quelque

chose qui la touche, puis la « turlupine » pendant des heures et la nuit, l'amenant à retourner voir ceux qui lui ont « manqué de respect » pour leur dire, ou leur écrire leur fait : ils ne sont pas logiques, ils lui mentent, ils en la respectent pas. Alors la jouissance terrible se relâche.

Au bout de quelques mois, un jour qu'elle arrive avec une feuille de papier sur laquelle elle a écrit quelques phrases qu'elle me lit, je lui propose d'écrire entre les séances ce qui la « turlupine ». Cette invitation aura des effets très bénéfiques sur elle. Elle s'achète un grand cahier et me lit à chaque séance ce qu'elle a écrit. Ce travail d'inscription la soulage, elle peut border la jouissance qui l'envahit par ce passage à l'écrit, qui m'est adressé oralement, et qu'elle conserve précieusement dans son cahier. Elle fait une croix à l'endroit de son texte où elle s'arrête, lorsque je clos la séance. Là aussi, un peu de coupure, de symbolisation du manque est possible, à travers le cahier et le rituel de la croix.

Puis vient la période où elle utilise de plus en plus de mots plus abstraits, dont elle cherche parfois à comprendre le sens. Elle me demande ce que veut dire un mot, par exemple « frustration », je lui donne ma définition, elle me dit « ah non ce n'est pas cela, pour moi frustration c'est quand je sors de mon appartement et que je vais dans la rue ». Je comprends qu'il s'agit pour elle d'un passage d'un lieu protégé à un espace où elle est à la merci de l'Autre. J'essaie de proposer « appréhension », devant son refus décidé « ce n'est pas ça, c'est frustration » je comprends que c'est un mot qu'elle a élu, qui l'aide à symboliser un indicible et qu'elle se fiche complètement du sens qu'il est supposé avoir. C'est ce qu'Augustin Ménard, dans son livre « Voyage au pays des Psychoses » appelle un « neo sémantème », un mot qui existe auquel on donne une signification nouvelle. Une autre fois elle parle de la façon dont elle « détecte » c'est un mot qu'elle utilise souvent, les erreurs que font les autres dans leur comportement. C'est surtout en regardant la télévision, et cela lui montre comment se comporter, elle appelle cela « la factorisation ».

Ces moments ont été très enseignants pour moi d'un rapport aux signifiants qui n'a pas pour objectif la communication avec l'autre, mais la symbolisation du réel. « Ainsi, dit Lacan, l'acte de parole apparaît-il moins comme la communication que comme le fondement des sujets dans une annonce essentielle » (Discours de Rome, *Autres Écrits*, p. 136). Pour Lacan, le langage est un lieu, un lieu d'inscription.

Je ne résiste pas au plaisir de citer Lewis Carroll dans « De l'autre côté du miroir ».

Alice rencontre Humpty Dumpty, appelé Gros Coco en Français.

– *Voilà de la gloire pour toi !*

– *Je ne sais pas ce que vous voulez dire par là.*

Le Gros Coco sourit d'un air méprisant :

– *Naturellement. Tu ne le sauras que lorsque je te l'aurais expliqué. Je voulais dire :*

« Voilà un bel argument sans réplique ! »

– *Mais : « gloire », ne signifie pas : « un bel argument sans réplique ! »*

– *Quand, moi, j'emploie un mot, déclara le Gros Coco d'un ton assez dédaigneux, il veut dire exactement ce qu'il me plaît qu'il veuille dire... ni plus ni moins.*

« – La question est de savoir si vous pouvez obliger les mots à vouloir dire des choses différentes.

– La question est de savoir qui sera le maître, un point c'est tout. »

Pour Lacan le maître, c'est le langage. Et cette jeune fille me l'enseigne magistralement. Elle continue son travail sur les mots, enrichit, à sa manière, son vocabulaire (on est loin de celle qui a été qualifiée de « déficiente mentale »). « Quelle est la différence entre consoler et soulager ? entre subir et souffrir ? » Elle écoute, se fait son opinion, et choisit un mot qu'elle garde, avec le sens qui lui convient. Elle utilise aussi quelques néologismes, comme la « conclusivité ».

Ma position ne tient qu'à un fil : soutenir ses trouvailles, qu'elle vient partager, sans dérapage. Un exemple de dérapage : elle me parle du pays de sa mère, pays qu'elle déteste et où sa mère l'a emmenée une fois. Elle me dit : ce pays, c'est la « merdicité ». Je réagis en faisant le parallèle avec le mot mendicité, j'approuve... mais ça ne passe pas. Elle ne glisse pas d'un mot à l'autre, elle a l'impression que je la contredis, il n'y a pas de jeu entre les signifiants. Je comprends que ce signifiant « merdicité » est un signifiant tout seul, qui lui permet de border quelque chose de ce pays. Il s'agit de faciliter, de soutenir une production de signifiants qui ne servent pas à communiquer avec moi ni avec personne d'autre, ces inventions sont pour le bénéfice exclusif d'Élodie, qui seule en est le maître.

Parfois, cela devient poétique : « Ma vie est transparente, et pourtant j'ai des os et des organes ». J'entends pour ma part le regard féroce de l'Autre auquel elle ne peut échapper. Bien sûr, je n'en dis rien. Elle parle du travail qu'elle fait avec moi, elle utilise le mot travail, « avec vous je comprends les mystères pour faire mes choix ». Je ne suis pas pour elle un Sujet supposé savoir, c'est elle qui sait, mais il me semble que je suis une adresse, quelqu'un qui l'écoute sans la contredire, et sans essayer de lui donner des conseils ou des solutions. Je suis un sujet « supposé m'intéresser à elle », et supposé savoir y faire avec la jouissance.

Les mots bordent un peu, à travers ce travail, mais les mots peuvent aussi faire mal. Le mot tue. Après une période où elle a critiqué son frère et raconté un épisode de son enfance avec lui, elle le nomme « celui qui n'existe plus moi ». Je reprends son expression pour parler de son frère, et elle souligne « heureusement que vous n'avez pas utilisé le mot ». Plus tard elle l'appellera « le lion ». Elle m'explique : « j'ai regardé sur internet, c'est une espèce en voie de disparition ». Comme l'écrit Augustin Ménard dans son ouvrage « Voyage au pays des psychoses » : « Il y a des mots qui tuent ou qui déstabilisent, il y a des mots qui apaisent, mais ce que la clinique nous enseigne c'est précisément que la valeur opératoire de ces mots est fonction de leur valeur de jouissance chez tel ou tel sujet et non pas fonction de leur sens ».

Certains mots sont chargés de jouissance pour Élodie, qui les répète à l'envi : les gens sont « illogiques » et elle rajoute « j'ai « détecté » cela en regardant comment ils marchent. »

Au fil des mois, elle se questionne sur sa vie : au début, cherchant un homme pour ne pas être seule, puis une femme, et finalement statuant qu'elle ne pouvait pas vivre avec quelqu'un, qu'elle ne voulait pas d'enfants, qu'elle ne voulait pas travailler. « Si je fais un travail, je travaille pour quelqu'un d'autre, moi je veux travailler pour moi, mon travail c'est ce que je fais dans mon cahier et ici ».

Elle tente la construction d'un délire. Ce qui lui arrive, elle l'a déjà imaginé. Et c'est pour cela que cela lui arrive. Un jour qu'elle me raconte la tentative d'intrusion d'un homme dans son appartement, elle dit : « Je l'avais imaginé. Heureusement que je n'avais pas imaginé qu'il rentre... » Puis après un silence : « il faut que je fasse attention à ce que j'imagine ». Ce délire est une construction singulière. Cela lui donnerait-il l'assurance qu'elle ne subit pas ce qui lui arrive, donc qu'elle n'est pas à la merci de l'Autre ? Cela peut la soutenir. Elle cherche à s'accrocher à cette tentative de délire, mais constate : « mon imagination me joue des tours », et plus tard : « maintenant quand j'imagine, ça vient dans mes rêves, j'aimais mieux quand ça se réalisait. » Le délire ne tient pas vraiment.

« C'est un paradoxe si l'on imagine qu'être dans la psychose c'est avoir perdu les amarres et dire n'importe quoi au regard de notre discours normé. Or le point de vue qui est le nôtre, si c'est celui de Lacan, fait d'un cas de psychose un cas de logique plus ou moins poussé. » J.-A. Miller intervention à Genève en juin 1988.

C'est ce que m'a enseigné Élodie, et j'ai été admirative du travail d'invention de ce sujet, guidé par sa logique singulière. Finalement me faire le secrétaire d'Élodie, selon le mot de Lacan, c'est la replacer comme sujet, sujet de son discours, de ses inventions, de sa logique. C'est lui proposer un cadre, le lieu et l'espace de temps du rendez-vous, une adresse. C'est être attentif à sa singularité, à ses trouvailles, à son humanité.

Psychoses aujourd'hui et hier

Lors du dernier congrès de l'Association mondiale de psychanalyse à Barcelone, Éric Laurent évoquait le fait qu'il existe, entre les psychoses extraordinaires et les névroses, un très grand nombre de structures psychiques qui ne sont ni des psychoses ni des névroses, si l'on se réfère stricto-sensu aux catégories nosographiques que la psychiatrie classique avait établies avant l'épisode destructeur qu'a été le DSM.

On sait l'importance donnée à la désormais célèbre phrase, extraite d'un court texte de Lacan daté de 1979¹ : « Tout le monde est fou, c'est-à-dire délirant », par Jacques-Alain Miller qui l'avait isolée en précisant – « ce qui ne signifie pas que nous soyons tous psychotiques mais que tous nos discours sont une défense contre le réel ».

C'est bien cette orientation vers le réel (y compris dans la singularité de chaque cas), qui a amené Lacan à remettre en question le Nom-du-père : « La fonction du Nom-du-père perdait son « exclusivité » comme traitement symbolique de la jouissance et, soit à titre de semblant soit à titre de symptôme, devait s'inclure dans une perspective plus large [...] une perspective qui débordait la structure binaire et où le pouvoir régulateur de l'ordre symbolique sur le réel de la jouissance se trouvait, littéralement, *entre-dit*. »². Dorénavant, la névrose sera relue à partir de la psychose, et non l'inverse.

Encore une fois, Lacan avait précédé la subjectivité de son époque, car nous vivons aujourd'hui dans un type de lien social où le Nom-du-père peut n'être pas forclos mais où le plus souvent, il est inconsistant. D'où la conséquence qui s'impose : « La phrase "Tout le monde est fou c'est à dire délirant" est inorientable. Elle n'est pas ordonnée au Nom-du-père et pour cela elle n'est pas ségrégative. »³

Névrose, psychose et psychose ordinaire

Nous avons vécu en France, jusque dans les années 1960, dans un type de société où le Nom-du-père accordait globalement la norme de vie à la Loi. Je dis bien « globalement », car les analysants apportaient sur les divans tout un éventail de symptômes qui échappaient à la nosographie admise autant qu'à l'accomplissement achevé de la métaphore paternelle. Freud a commencé par le plus évident avec l'hystérie, puis mis en lumière la névrose obsessionnelle mais aussi, plus timidement, la psychose⁴. Ce que l'on constate c'est que cette typologie freudienne, inscrite dans la psychiatrie de son temps, tourne autour des questions du sexe (comment homme et femme peuvent s'apparier) et du social (comment se font les familles et la dévolution des biens en fonction d'un modèle généralement admis de la famille où l'autorité est dévolue au père). Pourtant, il terminait son œuvre sur l'échec de la sortie du complexe de castration.

Aujourd'hui, comme le remarque Dominique Laurent⁵, les normes sont multiples, elles correspondent aux styles de vie, elles admettent les minorités, et particulièrement les minorités sexuelles : « Le style de vie est le style de conflit entre les exigences de la civilisation et la façon dont se vit la pulsion. » « La Loi, dit-elle aussi, se dit au singulier, elle peut pour Lacan se réduire

1. LACAN Jacques, « Lacan pour Vincennes ! », *Ornicar* 2, n° 17-18, p. 278.

2. MILLER Jacques-Alain, « L'Orientation lacanienne », *Tout le monde est fou*, cours du Département de psychanalyse de l'Université de Paris VIII, année 2007-2008.

3. *Ibid.*

4. Non pas seulement avec le cas du président Schreber

mais encore avec des cas tels que (1915) le cas de paranoïa chez une jeune femme ou (1916-L17) le cas de paranoïa d'un jeune médecin (Correspondance avec Jung), etc. Il a eu aussi affaire à un cas spécialement difficile dont Agnès Aflalo démontre qu'il répond à ce que l'on nommerait aujourd'hui une psychose ordinaire : celui de « L'homme aux loups ».

5. LAURENT Dominique, « L'ordinaire de la jouissance, fondement de la nouvelle clinique du délire », *La cause du désir*, n° 98, mars 2018, p. 26-30.

aux commandements de la parole, selon le Décalogue qui se réduit de l'énonciation du Dieu-dire. » Et elle conclut : « Nous sommes passés d'une société centrée sur le père à une société du partenaire symptôme, autrement dit du partenaire jouissance. »

Si tout le monde est fou, la question se pose de savoir pourquoi maintenir la moindre distinction entre ces grandes catégories nosographiques. Dans le public, d'ailleurs, elles tendent à s'effacer. Pourtant, pour ce même public, les grandes manifestations des psychoses déclenchées, souvent spectaculaires par leur issue dramatique, mais aussi les menus faits de la psychopathologie de la vie quotidienne justifient la persistance dans la langue populaire et dans les médias de l'hypothèse de l'inconscient.

On s'aperçoit alors qu'entre l'Autre du langage et la jouissance, l'équilibre est fragile d'une part, produit des phénomènes de corps d'autre part et surtout qu'il est singulier, propre à chaque parlêtre et en outre susceptible de se modifier sous le poids de contingences (traumatismes de guerre par exemple).

Jacques-Alain Miller en 1986, à son séminaire de DEA (inédit), avait montré que la métaphore paternelle pouvait se résumer à l'écriture $\frac{A}{J}$ (Autre sur Jouissance).

Il a ensuite mis en évidence que l'interprétation n'était pas à attribuer à l'analyste mais à l'inconscient. Dans la névrose, la jouissance est répartie entre le corps et l'Autre du signifiant. Trop ou pas assez de jouissance, conversion dans l'hystérie, cisaille de la pensée et contrainte dans l'obsession par exemple. Il ne s'agit pas de nier la souffrance morale que le sujet apporte chez l'analyste, mais d'admettre qu'elle relève aussi d'une jouissance.

La fonction de l'analyste dans la névrose est dès lors, par la ponctuation et la séance courte, de réduire le sens. D'assécher le symptôme tout en facilitant la lecture, pour que le sinthome puisse enfin se dégager une fois l'Autre vidé de la jouis-sens qu'il porte. Cela invite plutôt l'analyste au silence, sur le fond duquel une parole rare mais visant par l'équivoque à produire un écho dans le corps, se détache.

Dans le cas de la psychose, à l'inverse, l'inconscient est à ciel ouvert dans le délire et il s'agit de trouver une mesure : « Il s'agit, pour ne pas se laisser emporter dans le mouvement délirant, de recentrer le sujet sur les phénomènes élémentaires, les S_1 isolés qui s'imposent au sujet psychosé. Il témoigne pour une chair à qui advient des phénomènes de jouissance, de l'incessant travail de cette production que cette jouissance vienne du corps propre chez le schizophrène ou que cette jouissance soit la jouissance mauvaise de l'Autre ce qui est la supposition du paranoïaque. »⁶

On obtient ainsi une stabilisation ou des stabilisations successives, grâce à des éléments non standards qui ne sont pas de l'ordre de la métaphore paternelle. Miller a d'ailleurs montré, dans son article « Biologie lacanienne »⁷, comment Schreber parvenait à limiter sa psychose par la construction de son fantasme de féminisation. Il y pointe en particulier l'objet *a* comme élément « biophore » (qui porte la vie) et décrit ce à quoi parvient Schreber comme un « *fort-da* de jouissance ». C'est un exemple de l'invention stabilisante chez le psychotique.

Le cas de Joyce a permis à Lacan d'aller au-delà de sa « Question préliminaire [...] » et de faire des névroses des cas particuliers de psychose. Le transfert du sujet psychotique n'est pas le même que dans la névrose. Dans la névrose, l'analyste est en place de Sujet-supposé-savoir alors que dans la psychose, le savoir est du côté de l'analysant. (Dans son adresse au Congrès de Barcelone, Éric Laurent a d'ailleurs surpris par sa remarque signalant que dans ses derniers Séminaires, Lacan ne se référait plus à son algorithme du transfert, ce qui annonçait la promotion à l'ère d'internet d'un savoir sans sujet.) Pour autant, il est essentiel de ne pas céder à l'immobilisme pour l'analyste, et de ne pas se contenter de se taire. Dans le traitement analytique de la psychose

6. LAURENT Éric, « Interpréter la psychose au quotidien », *Mental*, n° 16, octobre 2005.

7. MILLER Jacques-Alain, « Biologie lacanienne », *La Cause freudienne*, n° 44.

déclenchée, une conversation s'impose aux bons moments, ne serait-ce que pour ne pas incarner un Autre jouisseur et tenter de parer au passage à l'acte.

Si nous gardons la distinction essentielle entre névrose et psychose, c'est que dans la psychose déclenchée le sujet est atteint « d'un désordre au joint le plus intime du sentiment de la vie ». ⁸

Lacan utilise le terme « mort du sujet » à ce propos. Mais pour être voilée, cette préoccupation existe aussi chez le névrosé. C'est ainsi que Jacques-Alain Miller pouvait rappeler qu'on peut « l'illustrer cliniquement : Cela peut prendre la forme "L'Autre veut que je sois mort". C'est cet Autre-là que Lacan évoquait et qui est toujours masqué chez le névrosé [...] On peut dire que la névrose obsessionnelle en est une incarnation souffrante et que le sujet en est réduit à se demander si vraiment est authentique le reste de vie qui l'anime [...] Pourquoi ne pas dire que dans l'hystérie, on trouve une inquiétude essentielle concernant non pas la mort du sujet mais la mort de l'Autre, et qui contraint le sujet à susciter le désir de l'Autre pour s'assurer qu'il est vivant ». ⁹

Le retournement topologique

Par quelles étapes sommes-nous passés pour que le binaire névrose-psychose se transforme par un retournement topologique dans lequel la névrose devient un cas particulier du vaste domaine des psychoses ?

Ici, il semble utile de rappeler quelques dates qui ont marqué développement du programme de recherche UFORCA ¹⁰, conduit sous la direction de Jacques-Alain Miller.

Ce retournement topologique a été produit lors de trois moments essentiels. Ils ont achevé de séparer le discours psychanalytique et le discours psychiatrique actuel.

Premièrement, 1987 : Jacques-Alain Miller introduisait pour la première fois, à propos d'un commentaire de l'Écrit « D'une question préliminaire tout traitement possible de la psychose », la théorie dite de la « forclusion généralisée » ¹¹, extraite de l'usage fait par Lacan de la métaphore paternelle telle qu'elle est définie dans ses *Écrits*. La généralisation dont il s'agit propose que le Nom-du-père, et le point de capiton qu'il est censé offrir comme butée à la dérive métonymique du sens dans la névrose, devienne un cas particulier de la fonction désignant l'accroche du sujet dans le langage et dans son corps.

Deuxièmement, 1997 : À partir de l'élaboration collective de la « Convention d'Antibes », portant sur les cas spécialement difficiles, Jacques-Alain Miller propose le concept de « psychose ordinaire » ¹².

Cette nouvelle clinique des psychoses prend la relève, alors même qu'on assiste à la dissolution de la psychiatrie classique, et à la disparition progressive de la figure du psychiatre du fait des mesures prises par les autorités dirigeantes de la santé mentale. On peut lire quel est l'envers de cette disparition et qu'elle constitue la réponse de la psychanalyse contemporaine à la tentative d'étouffement de la psychiatrie par le DSM, conjuguée avec les théories cognitivo-comportementalistes et un usage falsifié d'une partie des neurosciences.

Lacan – c'est surtout sensible dans ses textes de la première moitié du XX^e siècle –, a relevé le gant de l'audacieuse exploration Kleinienne en introduisant certains de ses paramètres dans son

8. LACAN Jacques, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 558.

9. MILLER Jacques-Alain, « L'Orientation lacanienne », La fuite du sens, cours du Département de psychanalyse de l'Université de Paris VIII, cours du 21 décembre 1996.

10. Union pour la Formation en Clinique Analytique.

11. MILLER Jacques-Alain, « Forclusion généralisée », *La Cause du désir*, n° 99, p. 131-135.

12. MILLER Jacques-Alain, « La psychose ordinaire », *La Convention d'Antibes*, Paris, Seuil, Agalma, 2005.

renouvellement du champ analytique. Il s'appuie en outre sur ce qu'il juge utile d'emprunter à la psychiatrie de son époque (À partir du cas Aimée¹³ par exemple, il renouvelle l'approche de la paranoïa en en détachant la paranoïa d'autopunition). Il importe aussi dans la psychanalyse l'héritage de Clérambault pour la théorie de l'automatisme mental. Parallèlement, il encourage ses élèves à s'aventurer dans le traitement des psychoses où il s'avance lui-même. Ils en feront un slogan : « Ne pas reculer devant la psychose ».

Dans ses textes séminaux sur la psychose (le *Séminaire III* et l'Écrit qui l'accompagne). En plongeant les racines de la psychanalyse freudienne dans la fonction de la parole et le champ du langage, c'est-à-dire déjà dans le registre signifiant, il fait plus que subvertir la psychanalyse et la psychiatrie de son temps, il arrache la psychiatrie au champ de l'organo-dynamisme. De la même manière, il arrache tout un empan de la psychiatrie à la phénoménologie et à son attachement à la « Compréhension ».

Le *Séminaire III* est tout entier consacré à cet effort de subversion de la psychiatrie classique. Et à une orientation de la psychanalyse en tant que discours incomparable à tous les autres. On y retrouve cependant tous les concepts fondamentaux de la psychiatrie qui a un temps nourri Lacan : l'automatisme mental de Clérambault, La signification personnelle de Chaslin, de même que la discordance qu'il évoque, les réticences, le traitement des hallucinations motrices verbales de Séguéla ; c'est à la fois la même clinique et une autre déjà, car tout entière transportée dans le champ du dire et du dit, dans le champ où se distinguent l'énoncé et l'énonciation, où la promotion de la parole du sujet se déporte bientôt sur l'accentuation de sa dépendance à l'endroit de la chaîne signifiante.

C'est cette même opération de renversement topologique que Lacan pratiquera sur sa propre clinique. Sans cesse, mais particulièrement à partir du Séminaire *Encore*. Sans l'annuler, il fera passer la clinique de la forclusion, clinique signifiante, à la clinique de la jouissance et des nœuds.

Dans ce passage, que j'ai signalé comme topologique, je voudrais mettre aujourd'hui l'accent sur un concept qui est aussi un objet topologique : le trou.

Le trou

Il est intéressant de constater que Lacan a repris, dans les toutes dernières années de son enseignement, le concept de trou qu'il avait déjà utilisé dans son Écrit sur les psychoses. Dans son ouvrage récent¹⁴, Éric Laurent s'emploie à montrer la centralité de ce terme dans la conception du corps du parlêtre par le tout dernier Lacan. Il s'appuie notamment sur une déclaration faite à Nice en 1974¹⁵ : « L'homme aime son image comme ce qui lui est le plus prochain, c'est-à-dire son corps. Simplement son corps, il n'en a aucune idée, il croit que c'est moi. Chacun croit que c'est soi. C'est un trou. Et puis au dehors il y a l'image. Et avec cette image il fait le monde. »

Éric Laurent précise que la position de Lacan a changé par rapport aux années précédentes : « Dans la phase précédente de son enseignement – dit-il –, c'était la place de la jouissance que Lacan situait comme un vide, entouré par une barrière, pris dans une structure à au-delà et peuplé d'objets remarquables. Ici le trou est premier, solidaire de ce qui vient s'inscrire non pas au-dedans mais au dehors. Quant à l'image, elle est la première représentation avec laquelle

13. LACAN Jacques, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil / Champ freudien, 1975.

15. LACAN Jacques, « Le phénomène lacanien » (1974), texte établi par J.-A. Miller, *Les cahiers cliniques de Nice*, n° 1, 1998, p. 9-25.

14. LAURENT Éric, *L'envers de la biopolitique*, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2016, p. 94.

l'homme fait le monde. » Et il évoque le « trouma » que produit chez le parlêtre la rencontre de la jouissance avec la langue. Trou premier, puis inscription de la lettre et de l'image du corps (on est ici aux antipodes du « Stade du miroir »).

En revanche, comme c'est toujours le cas dans l'enseignement de Lacan, l'enseignement ultime n'annule pas certains passages de la « Question préliminaire [...] », tel le suivant : « C'est le défaut du Nom-du-père à cette place (dans l'Autre) qui, par le trou qu'il ouvre dans le signifié, amorce la cascade des remaniements du signifiant d'où procède le désastre croissant de l'imaginaire, jusqu'à ce que le niveau soit atteint où signifiant et signifié se stabilisent dans la métaphore délirante. »

Il est fait mention d'un trou qui est aussi un réel n'obéissant à aucune loi – bien qu'il s'agisse de la période structuraliste de Lacan et de remaniements signifiants. Le trou est fondateur déjà de la position de l'inconscient. Il le différencie de la place vide que le Nom-du-père vient occuper dans l'Autre, et il indique par là que le corps et l'imaginaire nécessitent un troisième terme pour tenir ensemble. La redéfinition du Schéma R, qui figure à la page 553 des *Écrits* sous la forme d'une note ajoutée par Lacan à sa « Question préliminaire [...] » en 1966, précise bien que la bande de ce schéma qui figure le réel résulte de la mise à plat d'une torsion topologique. Ce qui permet de se référer à la fois à la « Question préliminaire [...] » et aux Séminaires les plus tardifs.

Dans un article préparatoire au Congrès de Barcelone¹⁶, Guy Briole, dont nous partageons le propos, affirme que la position de l'analyste dans les psychoses ordinaires doit être de soutenir résolument le transfert comme c'est le cas dans les psychoses. Il faut toujours supposer que, comme Lacan le disait un jour dans une présentation de malade, « la psychose n'a pas tout envahi ». Miller note combien, dans le cas de psychoses, ordinaires ou pas, qui ont été trop longtemps sous traitement, c'est-à-dire sans le transfert analytique, l'animation du sujet s'étiolle : « Il s'agit d'un suicide permanent du langage. » C'est pourquoi, à ces patients sous transfert, il faut parler, soutenir le semblant, animer la séance. Comme le dit Guy Briole : « Le transfert (du patient), pour être si singulier par son risque constant d'un virage à l'excès, n'en est pas moins inventif; il n'est pas compatible avec des positions figées et craintives. Au contraire, il inclut à la fois un engagement en même temps qu'une certaine flexibilité et une part de semblant. »

16. BRIOLE Guy, « Clinique continuiste sous transfert », Texte d'orientation, travaux préparatoires au XI^e congrès de l'Association Mondiale de Psychanalyse, *Les psychoses ordinaires et les autres, sous transfert*.

Un des quatre concepts fondamentaux : la répétition

Comme l'a montré Christelle Arfeuille, ce concept de répétition, de Freud à Lacan, est consubstantiel à l'histoire de la psychanalyse. On peut dire, écrit J.-A. Miller, que la répétition est au principe de la définition lacanienne de l'inconscient. Je vais pour ma part m'attacher à reprendre quelques points du *Séminaire XI*, qui annoncent et confirment l'orientation vers le réel de la pratique analytique, avant que le dernier Lacan, relu par Miller dans son cours « L'être et l'Un » n'en précise les coordonnées, centrées sur ce basculement vers une prédominance du réel.

Ces derniers temps de l'enseignement de Lacan s'appuient sur le Freud de la seconde topique qui fait toute sa place à la pulsion, développée dans *Le moi et le ça*.

C'est dans « L'inquiétante étrangeté » qu'il nous fournit un exemple de répétition traité avec distance et humour. Je le cite : « Un jour que je flânais par un chaud après midi d'été dans les rues inconnues et désertes d'une petite ville italienne, je tombai par hasard dans une zone sur laquelle je ne pus pas longtemps rester dans le doute. Aux fenêtres des petites maisons, on ne pouvait voir que des femmes fardées, et je me hâtai de quitter la ruelle au premier croisement. Mais après avoir erré pendant un moment sans guide, je me retrouvai soudain dans la même rue où je commençai à susciter quelque curiosité, et mon éloignement hâtif eut pour effet de m'y reconduire une troisième fois. » Embarrassante répétition. Il ajoute plus loin : « Dans l'inconscient psychique, en effet, on parvient à discerner la domination d'une *compulsion de répétition* émanant des motions pulsionnelles, qui dépend sans doute de la nature la plus intime des pulsions elles-mêmes, qui est assez forte pour se placer au delà du principe de plaisir, qui confère à la vie psychique un caractère démonique. »¹ Le mot démonique fait référence à l'*atè* des grecs, état d'obscurcissement de la conscience sous l'influence d'un *daimon*.

Dans une note au bas de la page 242, Freud fait référence au texte « Au delà du principe de plaisir », plaçant ainsi résolument ce phénomène du côté du ça dans sa dimension pulsionnelle, à différencier de la répétition sous forme d'*automaton*, autre mode de répétition liée à l'insistance d'un algorithme formé dans la chaîne signifiante où c'est le même que l'on voit revenir.

Nous avons affaire à une répétition qui est une rencontre inquiétante, Freud qualifie lui-même cette mésaventure d'inquiétante étrangeté d'émergence d'un réel. Ne faudrait-il pas lire plutôt cette mésaventure freudienne du côté de la *tuchè*, qui déränge l'homéostasie de cette tranquille promenade d'un amoureux de l'Italie un après-midi d'été, par l'intrusion d'un élément hétérogène, un Un qui revient à la même place, un réel qui fait effraction.

L'orientation vers le réel, de Freud à Lacan

Cette orientation vers le réel trouve ses bases dans Freud où la *Fixierung*, la fixation de la pulsion, combine l'Un de l'attachement à un trait et la jouissance. Comme le signale Miller, ce que veut dire point de fixation, c'est qu'il y a un Un de jouissance qui revient toujours à la même place, et c'est à ce titre qu'il peut être qualifié de réel.²

C'est donc à partir de la répétition, inscrite déjà chez Freud, que l'on peut repérer les orientations du dernier Lacan qui vont être l'objet de ce travail.

Transfert et répétition

Ces orientations qui se précisent à partir du *Séminaire XI*, où la reprise de quatre concepts freudiens (l'inconscient, la répétition, le transfert, la pulsion) conduit Lacan à se les approprier, à les repenser comme articulés dans des disjonctions : opposant le transfert – comme fermeture

1. FREUD Sigmund, *L'inquiétante étrangeté*, Paris. Folio, 2007, p. 239-242.

2. LACAN Jacques, *Le séminaire*, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, p. 48, commenté par Jacques-Alain Miller, cours n° 4, p.18.

de l'inconscient, comme résistance, « l'apparition, dans un moment de stagnation de la dialectique analytique, des modes permanents selon lesquels [le sujet] constitue ses objets » – à la répétition – comme ouverture au sens, où « la constitution même du champ de l'inconscient s'assure du *Wiederkehr* » (le retour)³.

Une autre disjonction entre répétition et pulsion ne sera plus opératoire par la suite, puisque au contraire elles seront identifiées.

J.-A. Miller souligne également l'opposition entre répétition et transfert à propos de l'objet : la répétition vise l'objet mais le rate, alors que le transfert le présentifie sur un mode imaginaire.

Ce que la répétition rate se trouve présentifié dans le transfert, mais il y a aussi dans le transfert comme dans la répétition une relation au réel, un rapport à l'objet en tant que vecteur et occasion de jouissance.

Ce qui était énoncé dans « L'intervention sur le transfert » prend un autre sens. Il n'est plus question de stagnation imaginaire, mais du « passage de la jouissance de l'imaginaire au réel. C'est de cela dont il est question dans le *Séminaire XI*. »⁴ Il ajoute : « La répétition, comme automatisme, est équivalente à une chaîne signifiante, qui à la fois élude et désigne la place centrale du réel que le transfert met en acte. »

Vers la primauté du réel et de la jouissance

Sur le chemin du *Séminaire XX*, qui donnera la première place à la jouissance, le *Séminaire XVII*, *L'envers de la psychanalyse*, constituera une étape importante, en tant qu'il aborde les rapports du signifiant et de la jouissance, « non plus en tant qu'interdite comme dans le *Séminaire VII* mais lorsque cette jouissance prend la forme de l'objet *a* »⁵.

Lacan règle d'autre part, dans ce *Séminaire XVII*, leur compte aux mythes freudiens, Œdipe, Totem et Tabou, Moïse, en soulignant leur disparité et en qualifiant l'œdipe de rêve de Freud. Ainsi, avec la critique des mythes freudiens, Lacan achève la construction de son propre cheminement, qui resitue la psychanalyse dans son époque, prenant en compte les bouleversements de la société, comme en témoigne la photographie en couverture du séminaire, où Daniel Cohn Bedit, diabolotin souriant, fait face à un représentant des forces de l'ordre.

L'être et l'Un

C'est avec le cours de Miller, « L'être et l'Un », qui tire en 2011 les conséquences du bouleversement théorique des *Séminaires XX* et *XXIII* de Lacan, que se poursuivra ce travail sur la répétition. En effet, ce cours synthétise les avancées du dernier Lacan mais aussi éclaire ce qui a été depuis longtemps, comme en témoignent les paradigmes de la jouissance, la difficile articulation entre le signifiant et la jouissance.

Plus de jouissance réduite à l'imaginaire, pas plus que de jouissance discursive réduite au signifiant ; elle ne se situe pas non plus dans la transgression ; Lacan, dans ses derniers séminaires, supprime le rapport d'opposition entre le signifiant et la jouissance, il n'est plus seulement barrière à cette jouissance en trop, il est à la fois cause et limite à la jouissance. Non seulement Miller rend compte de ce bouleversement qui permet de dépasser l'antinomie antérieure, mais il en trouve une solution élégante en inscrivant le signifiant dans une dimension ontologique, la dimension de l'être, qu'il va opposer à la dimension de l'existence, qui sera celle de la jouissance. Autant la dimension signifiante est plastique, pouvant faire exister des êtres ou des choses

3. MILLER Jacques-Alain, « Transfert, répétition et réel sexuel », *NLS messenger 14*. Sur internet.

4. MILLER Jacques-Alain, « Une lecture du *Séminaire XI* ».

5. MONNIER Jean-Luc, « Introduction à la lecture du *Livre XVII* », Site de l'École de la Cause Freudienne.

improbables comme en témoignent les mythologies ou les religions, autant la jouissance est du côté du réel. S'interroger sur ce qu'est le réel devient une question sans fondement : « Il n'est pas sûr que le réel ait une essence. Au contraire, c'est par le biais de son existence qu'il s'impose et qu'il éteint la question de son essence. »⁶

Le réel est cause, comme le souligne avec force Miller dans la deuxième leçon de son cours, il est ce que devrait viser toute action thérapeutique. Mais si la parole peut avoir une efficacité, il faut supposer qu'elle comporte une part de réel.

« Le réel nous dit encore Miller, se présente hors structure, comme résidu de ce dont on ne peut rendre compte par la structure. » Bout de réel, ajoute-t-il, à l'opposé de la loi structurale.

C'est le fantasme, à la fois fenêtre où se constitue la réalité, et ouverture sur le réel qui va constituer l'élément médiateur – fantasme qui, selon Miller, « n'est que la signification donnée à la jouissance, donnée à la jouissance à travers un scénario. Mais même quand cette signification est évacuée, la jouissance demeure ».

Le style de jouissance d'un sujet est toujours lié à un premier événement de jouissance, à un événement de valeur traumatique et donc relève essentiellement, dans sa sensibilité, de l'autre, de ce qui lui vient de l'autre.

« Alors que Lacan avait éduqué son public dans l'idée que c'est le symbolique qui est le ressort de l'imaginaire, on découvre qu'il y a une porte dérobée où il se révèle que dans les coulisses, c'est le réel qui est le ressort du symbolique et que si l'on parle si bien, si l'on pense ces grandes choses, jusqu'à la *Critique de la raison pure*, c'est parce qu'il y a dans les dessous quelque chose qui travaille et qui tourne et qui est le sinthome. »⁷

Ce réel, Lacan, en trouvera l'exemple dans la jouissance féminine qu'il a d'abord définie comme jouissance supplémentaire.

Mais « il a aperçu que jusqu'alors dans la psychanalyse, on avait toujours pensé le régime de la jouissance à partir du côté mâle, et ce qui ouvre sur son dernier enseignement, c'est la jouissance féminine conçue comme principe du régime de la jouissance comme telle ».⁸

Comme telle, c'est à dire comme hors œdipe, du côté de l'impossible à dire, hors du registre phallique. Ce qui fait qu'une femme n'est pas toute, c'est qu'elle n'est pas toute inscrite dans la fonction phallique comme le montre le tableau de la sexuation.

Ceci pose l'existence de la jouissance féminine comme référée à une sorte de hors-champ par rapport au symbolique mais en même temps, il n'y aurait pas de jouissance supplémentaire si les femmes n'étaient pas inscrites dans le symbolique, elles seraient alors dans la jouissance de l'Autre, du côté de la psychose. Or, comme dit Lacan, « Les femmes ne sont pas toutes, c'est à dire pas folles du toute : arrangeantes plutôt au point qu'il n'y a pas de limites (...) »⁹.

Ya d'l'Un :

Cette orientation nouvelle trouve ses fondements dans la Jaculation « Ya d'l'Un » du *Séminaire XX*¹⁰. « Ya » plutôt que « Il y a », qui tendrait à ramener l'Un du côté de l'être. C'est en effet la solution radicalement nouvelle de Lacan de poser le signifiant du côté de l'Être, et de poser que cette itération consistant à exécuter une boucle sans fin se rapproche de ce que l'on peut qualifier d'addiction, comme l'avance à plusieurs reprises Miller dans son cours : « Ce qui se répète c'est le Un de la jouissance, cela ne se déchiffre pas, c'est comme une écriture sauvage de la jouissance. Une écriture de Un tout seul. Alors que le S₂

6. MILLER Jacques-Alain, cours n° 5, p. 2.

7. *Id.*, *Ibid.*

8. *Ibid.*, p. 3.

9. LACAN Jacques, *Télévision*, p. 63.

10. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, p. 116.

auquel il serait corrélé est seulement supposé. C'est dire que la racine du symptôme, c'est l'addiction. »¹¹

« Ce Un est lié à l'inévitable¹² trauma, dû à l'incompatibilité de l'inconscient et de la pulsion, ou encore à l'inaptitude de la vérité du sujet à résorber le tout de la jouissance. Ainsi, c'est à un évènement originel de la structure auquel renvoient les récits d'incidents biographiques, moments traumatiques, qui scandent la vie du sujet. De ce fait, il se soustrait à la contingence pour se transformer en nécessité. Le noyau traumatique de la répétition n'est pas un accident qui pourrait être évité. C'est bien plutôt le signe d'une lésion inévitable chez le parlêtre, qu'avec Lacan nous attribuons à la frappe du signifiant sur l'organisme installant un réel inassimilable au cœur de son existence. »

En guise de conclusion nous citerons Éric Laurent lors de la conversation des AE du 21 mars 2012 à Paris : « À la fin de l'analyse la répétition ne cesse pas, il est fait un nouvel usage de la répétition. Elle passe au premier plan comme pure répétition de l'Un. »¹³ C'est le sinthome.

11. MILLER Jacques-Alain, cours « L'Un tout seul » (« L'être et l'Un »), séance n° 10, p. 9.

12. CARROZ Gil, « Introduction aux journées Uforca », Bulletin *Ironik*, 27 avril 2018.

13. *Quarto*, n° 103, p. 35.

Quel trauma pour quelle répétition ?

La répétition est un repère éminemment clinique, qui est, pas toujours mais souvent, au commencement des cures : ou bien le sujet se plaint de quelque chose qui cloche dans sa vie et qui ne cesse de se répéter et c'est ce qui le pousse à rencontrer un analyste, ou bien c'est l'analyste qui s'intéresse à la répétition des symptômes chez le sujet.

La répétition élevée au rang de concept

« Le véritable commencement de l'activité scientifique consiste dans la description des phénomènes qui sont ensuite rassemblés, ordonnés et insérés dans des relations. Dans la description déjà, on ne peut éviter d'appliquer au matériel certaines idées abstraites que l'on puise ici ou là et certainement pas dans la seule expérience actuelle. De telles idées, qui deviendront les concepts fondamentaux de la science [...] comportent d'abord nécessairement un certain degré d'indétermination ; il ne peut être question de cerner clairement leur contenu [...] les « concepts fondamentaux » qui ont été fixés dans des définitions voient leur contenu constamment modifié. »¹ Dans cette citation extraite de son texte de 1915, « Pulsions et destins des pulsions », Freud nous indique sa démarche, qui se veut scientifique, pour dégager des concepts solides. Un remaniement permanent de sa théorie est à l'œuvre dans sa démarche.

C'est en tout premier lieu dans le *Séminaire XI* de Lacan que je suis allée lire ce qu'il en est de la répétition, l'un des quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse du Séminaire de 1964. Lacan nous dit d'où il le puise : « Tel qu'il est présentifié par le discours de Freud et l'expérience de la psychanalyse ».

Un retour à Freud s'impose, quand il s'agit de savoir comment la notion de répétition et sa compulsion a émergé dans la théorie psychanalytique.

Nous irons donc faire un tour du côté de trois textes majeurs : « L'esquisse », 1895, Remémoration, Répétition et Perlaboration, 1914, et enfin « Au delà du principe de plaisir », 1920.

Puis, je poursuivrais par l'apport de Lacan à ce concept freudien, dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*.

À tenter de cerner l'un des quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, l'année où s'étudient les concepts psychanalytiques au Programme Psychanalytique d'Avignon, une première question s'impose : qu'est-ce qu'un concept en psychanalyse ? À quoi sert-il ?

Si le concept dirige la façon de traiter les cures, inversement, la façon de traiter les cures commente les concepts. Pas de concept sans clinique, et vice versa, l'un éclaire et oriente l'autre, sans pour autant qu'il y ait réciprocity entre les deux. Pour Jacques-Alain Miller, dans la théorie de Lacan, du concept circule partout dans le texte. « Disons que les concepts qui se signalent comme tels font office de points de capiton, sont des concepts-métaphores. »² Un concept tout seul cela n'existe pas. Il faut le réseau de concepts. C'est bien ce qui s'éprouve lorsqu'on étudie les séminaires et écrits de Freud et de Lacan, un concept s'articule et se noue à un autre et ce, de façon jamais tout à fait à l'identique, selon l'époque de leur enseignement. Pour Lacan, les concepts seraient des solutions aux problèmes rencontrés dans la clinique. Et pourtant, il s'agit moins de faire rentrer le cas dans le concept, même à titre de cas particulier, que de l'élever à la dignité du paradigme, comme singularité.

Il ne s'agit pas d'idéaliser le concept, J.-A. Miller nous en garde, en indiquant que dans ce qui est appelé son « dernier enseignement », Lacan disqualifie le concept qui est instrument du vrai, au profit du mathème qui lui est hors-sens, qui touche au réel.

Ce *Séminaire XI* date de 1964, année charnière car Lacan vient d'être « excommunié »

1. FREUD Sigmund, « Pulsions et destins des pulsions », *Métopsychoanalyse* (1915), Paris, Gallimard poche, 1968, p. 11-12.

2. MILLER Jacques-Alain, « Du concept dans la clinique », *La cause du désir*, n° 80, Paris, Navarin.

par la Société Psychanalytique Internationale. Il est, selon J.-A. Miller, la réponse de Lacan à son excommunication, qu'il interprète comme un refus du concept de la part des psychanalystes de la S.P.I. Lacan fonde la même année son école : l'École Freudienne de Paris (21 juin 1964).

« Chacun de ces quatre concepts est original, propre à la psychanalyse, et ne répond à rien de ce qui était connu ou repéré avant Freud. L'inconscient est le pivot de la première topique ; la répétition, c'est l'apport essentiel de la période de la seconde topique ; le transfert est le concept-clef de la cure ; quant à la pulsion, il fallait la faire passer du mythe au concept. »³

Lacan reprend ces quatre concepts depuis l'œuvre de Freud, c'est ce qu'il appelle le « retour à Freud ». Faisons nous aussi un retour au texte freudien pour saisir comment la répétition est devenue un concept fondamental de la psychanalyse.

La répétition chez Freud

Dès 1895, dans son « Esquisse d'une psychologie scientifique », avec le cas Emma, Freud situe le trauma du côté du sexuel chez les hystériques. Il couple l'après-coup et le trauma : en effet, il faut que deux événements se répètent, deux événements rapprochés par « une liaison associative » entre les deux pour que la névrose apparaisse. Un événement B éveille inconsciemment le souvenir d'un événement A qui est premier et refoulé.

Dans ce texte, Freud construit les prémisses de ce qui deviendra plus tard la pulsion. Le mot « poussée » apparaît pour la première fois, à la page 336 : « Le remplissage des neurones nucléaires a pour conséquence un besoin de décharge, une poussée, qui va se réaliser par le moyen de la motricité. »⁴ C'est dans ce texte qu'il commence l'élaboration du fonctionnement de l'appareil psychique sur le principe de plaisir qui est principe d'inertie. À cette époque, celle de la naissance de la psychanalyse, Freud avance en neurologue. Il pose les bases : « L'analyse a révélé ce résultat surprenant ; à chaque contrainte correspond un refoulement, à chaque intrusion démesurée dans la conscience correspond une amnésie. »⁵ Freud avance la fonction du déplacement d'une représentation refoulée sur une représentation surinvestie, dite « surintense », qui provoque un affect incompréhensible pour le sujet. Le refoulement nécessite l'action d'une force, il ne se fait pas tout seul, si j'ose dire. Il avance que refoulé n'est pas équivalent à inexistant ; en effet, la représentation refoulée (car provoquant du déplaisir et issue de la vie sexuelle) agit, c'est à dire qu'elle s'associe à une représentation substitutive.

Déjà en 1895, on peut lire la présence de la répétition comme une aspiration de la trace laissée par une première satisfaction pulsionnelle.

Freud nous dit : « L'impuissance originelle de l'être humain devient ainsi la source première de tous les motifs moraux. »⁶ Il s'agit de la réponse de l'autre / Autre face à « l'urgence de la vie ». Face à la détresse initiale, le petit d'homme a besoin d'une « aide extérieure » sans laquelle il ne peut fuir ni devant les tensions intérieures, telles que la faim, ni devant les dangers venant de l'extérieur. Cette tension-déplaisir s'exprime par le cri, pur produit physiologique. Si un autre reçoit ce cri en lui donnant la signification d'une souffrance à laquelle il répond d'une part par de la signification et d'autre part par un objet, alors le cri devient appel : nous voyons que la réponse apportée par cet autre donne valeur de signifiant au cri. Ce sont là les prémisses de l'affirmation de Lacan : « Le sujet reçoit de l'autre son propre message sous une forme inversée », qu'il a puisée chez Freud. En retour, le sujet alors *infans*, éprouve la satisfaction liée à l'évanouissement de la tension, c'est-à-dire du déplaisir. Cette satisfaction laisse une trace

3. *Id.*, p. 12.

4. FREUD Sigmund, « Esquisse d'une psychologie scientifique », *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2005, p. 336.

5. *Ibid.*, p. 33, traduction Suzanne Hommel et Éric Laurent.

6. *Id.*

de plaisir pour le sujet, dans le passage du cri au signifiant donné par l'autre/Autre. Ainsi, se loge l'aspiration à la répétition de cette trace de satisfaction apportée par le signifiant donné par l'Autre.

Ainsi Freud noue-t-il trace mnésique dans le corps, répétition et langage.

Second temps de l'élaboration freudienne de la répétition

Dans son texte *Répétition, Remémoration, Perlaboration* (1914), Freud témoigne de son désir de transmission. Ce texte s'adresse aux étudiants en psychanalyse, ce que nous sommes tous ; étudiant en psychanalyse est un autre nom d'« analyste en formation », c'est-à-dire analysant.

Il fait le trajet des modifications de la technique psychanalytique, depuis son début. La première phase fut celle de la catharsis de Breuer. « Les buts que l'on cherchait alors à atteindre, à l'aide de l'hypnose, étaient le rappel du souvenir et l'abréaction. »⁷ Très vite, Freud délaisse l'abréaction, il abandonne l'usage de l'hypnose au profit de l'association libre du patient, le travail d'interprétation faisant son œuvre pour limiter les résistances. La règle fondamentale, de dire tout ce qui vient sans critique, n'a qu'une visée : combler les lacunes de la mémoire, et vaincre les résistances du refoulement.

« Le patient n'a aucun souvenir de ce qu'il a oublié et refoulé et ne fait que le traduire en acte. Ce n'est pas sous forme de souvenir que le fait oublié reparaît, mais sous forme d'action. Le malade répète évidemment cet acte sans savoir qu'il s'agit d'une répétition. »⁸ La répétition vient à la place du souvenir, elle est une mise en acte du refoulé, avec la résistance comme chef d'orchestre, à l'insu du sujet.

Sur quoi porte cette répétition agie ? « Ses inhibitions, ses attitudes inadéquates, ses traits de caractères pathologiques. Il répète également, pendant le traitement, tous ses symptômes. »⁹ Pour Freud, le patient répète, en acte, à la place de se souvenir, y compris pendant et dans le traitement par la cure analytique. Et même bien souvent, la cure commence par la répétition de plaintes, de comportements et de sentiments envers l'analyste ; là se loge le transfert dans sa face liée à la répétition et lieu de résistance. Résistance à la remémoration de souvenirs et représentations du passé.

« C'est dans le maniement du transfert que l'on trouve le principal moyen d'enrayer la compulsion de répétition et de la transformer en une raison de se souvenir. Par l'amour de transfert, remplacer la névrose ordinaire en névrose de transfert, dont le travail thérapeutique va le guérir. »¹⁰ À cette époque, Freud pensait qu'il suffisait de ramener à la conscience les souvenirs oubliés pour que la répétition cesse et que les symptômes disparaissent, il préconise donc l'interprétation de la répétition pour favoriser, libérer la remémoration. Mais il bute sur la part qui ne cesse de se répéter, malgré le traitement. Cette résistance qui ne cède pas sera nommée plus tard d'abord « réaction thérapeutique négative », puis « restes symptomatiques » de la fin de l'analyse.

En ce temps là, Freud conçoit la répétition comme la quête d'une satisfaction inaugurale et mythique, perdue à tout jamais. Ainsi la répétition comme trace laissée par une première satisfaction, comme mémorial d'une perte. Le moteur de cette répétition serait le ratage inlassable du retour de cette satisfaction première. Ce qui est perdu c'est l'éprouvé de cette satisfaction première. C'est ainsi que Freud indique, dans « Contributions à la psychologie

7. FREUD Sigmund, « Remémoration, Répétition et Perlaboration », *La technique psychanalytiques*, Paris, PUF, 1953, p. 105.

8. FREUD Sigmund, Id. p. 108.

9. Id. p. 110.

10. Id. p. 113.

de la vie amoureuse », que le choix d'objet d'amour étant toujours second, est inévitablement, de structure pourrait-on dire, insatisfaisant, et donc voué si ce n'est à l'échec, du moins à la déception. La trouvaille est en fait toujours une retrouvaille, jamais tout à fait adéquate. La répétition est donc très tôt nouée à une perte et au ratage de la retrouvaille.

Répéter, c'est perdre à nouveau, car retrouver à l'identique est impossible.

Temps trois : 1920

« Au-delà du principe de plaisir » marque un virage essentiel dans la théorie freudienne, qui conduit à la construction de la seconde topique. C'est à partir de la clinique des névroses traumatiques, des cauchemars que faisaient les traumatisés de guerre, mais aussi du jeu observé chez son petit fils, du *Fort-Da*, que Freud en vient à théoriser un au-delà du principe de plaisir, incarné par la compulsion de répétition.

Petit rappel de ce qu'est le principe de plaisir, déjà présent dans l'« Esquisse », et repris dans ce texte : il est « ce qui règle automatiquement l'écoulement des processus psychiques »¹¹. La sensation de plaisir est obtenue par l'abaissement de la quantité d'excitation, le déplaisir par l'élévation de cette quantité d'excitation. Freud faisait l'hypothèse que l'appareil psychique vise à maintenir au plus bas et de façon constante la quantité d'excitation, Le principe de plaisir se déduit du principe de constance et se définit par son inertie et le retour au degré zéro de tension. Mais Freud constate que certaines forces ou conditions s'opposent à la tendance du psychisme au principe de plaisir. C'est avec les traumatisés de guerre qu'il s'intéresse à la répétition dans le rêve. Le retour dans les cauchemars de l'expérience traumatique, ne va pas dans le sens de sa théorie du rêve comme satisfaction du désir. Il y voit la preuve de la force de l'impression qu'elle a produite. Il parle de « fixation » psychique à l'expérience traumatique qui a provoqué la maladie.

Freud indique que l'expérience traumatique est un effet de l'effraction, de la rupture dans l'homéostasie.

Un autre retour d'une expérience douloureuse est observé dans les jeux des enfants. En effet, en observant son petit fils, âgé de dix-huit mois qui joue inlassablement au jeu de la bobine, il s'aperçoit que ce dernier lance au loin une bobine qui disparaît de son champ de regard, dit *Fort* (parti) puis la fait réapparaître et prononce un *Da* (là). Le plaisir est dans le retour de l'objet, et pourtant, c'est le premier acte, celui du lancer, qui est ce qui est inlassablement répété. Cet objet représente les allées et venues de la mère de l'enfant.

Freud y voit un « dédommagement du renoncement pulsionnel permettant de la laisser partir ».

Pourquoi est-ce le premier mouvement du jeu de *Fort-Da*, celui de la perte de l'objet, celui du renoncement à la satisfaction pulsionnelle, qui est inlassablement répété et non le second, celui lié au plaisir de la retrouvaille de l'objet ?

Pourquoi les traumatisés de guerre revivent-ils en rêve l'horreur des scènes traumatiques, alors que la théorie du rêve est fondée sur la satisfaction du désir ? Les rêves d'angoisses et les rêves de punition ne font pas exception à l'accomplissement de désir. Seuls y font exception les rêves traumatiques et les rêves produits dans l'analyse qui obéissent à la compulsion de répétition en faisant resurgir l'oublié et le refoulé.

« L'enfant ne pourrait répéter dans son jeu une impression désagréable que parce qu'un gain de plaisir d'une autre sorte, mais direct, est liée à cette répétition. »¹² Freud indique que ce gain de plaisir serait dans la maîtrise et la position active, qui permettent à l'enfant d'abréagir une

11. FREUD Sigmund, *Au delà du principe de plaisir* (1920), Essais de psychanalyse, Paris, PBP, 1981, p. 43.

12. Id., p. 55.

forte impression laissée par une expérience désagréable, qui se rejoue dans le jeu. La répétition permet à l'enfant de passer d'une position de passivité dans l'expérience à une position active dans le jeu.

Freud repère dans la compulsion de répétition l'existence d'une division : déplaisir pour un système : le conscient, et plaisir et satisfaction pour un autre : l'inconscient (p. 59).

Ainsi, entre le texte de 1914 et celui de 1920, on passe de la répétition qui résiste à la répétition qui insiste.

Une compulsion pousse à répéter une situation de déplaisir qui est « plus primitive plus élémentaire, plus pulsionnelle » que le principe de plaisir qu'elle met à l'écart. Il y a là un principe conservateur propre au vivant, qui se loge dans la pulsion, pulsion qui ne vise pas le progrès, la nouveauté, mais le retour au même.

Freud formalise cette compulsion de répétition, en précisant qu'elle vise moins à la diminution de la tension pour produire du plaisir qu'au retour à un état antérieur, c'est à dire vers l'inanimé, c'est à dire la mort : cette compulsion de répétition est pulsion de mort. Un nouveau dualisme freudien est né : pulsion de vie / pulsion de mort. À partir de l'« Au-delà du principe de plaisir », la pulsion de mort n'est plus liée au refoulement mais rattachée au trauma.

Après Freud, qui cherche à démontrer que les pulsions sont présentes dans toute la nature, Lacan montrera que la pulsion de mort ne peut affecter que les corps parlants.

L'introduction de la *Todestrieb*, la pulsion de mort, fait scandale dans la communauté psychanalytique des années vingt. Freud lui-même témoigne de son éprouvé face à l'impensable de la pulsion de mort : « Je me souviens de ma propre défense lorsque l'idée de la pulsion de destruction émergea pour la première fois dans la littérature psychanalytique et combien de temps il me fallut pour y être réceptif. »¹³

Sabina Spielrein est la première à l'exposer, lors d'une des soirées du mercredi de la Société psychanalytique de Vienne, dans un article, « La destruction comme cause du devenir », en 1911. Elle soutient que la libido comporte une pulsion de vie et aussi une pulsion de mort. Ce sont tantôt des composantes de vie, tantôt des composantes de mort qui prennent le devant de la scène. Freud lui reconnaît une avancée et lui rend hommage dans « Au-delà du principe de plaisir » : « Dans un travail à la fois substantiel et plein d'idées, malheureusement pour moi pas totalement transparent, Sabina Spielrein a anticipé toute une partie de cette spéculation. Elle définit la composante sadique de la pulsion sexuelle comme la composante destructrice. »¹⁴

Ainsi, la pulsion de mort aboutit à la théorisation d'un masochisme primaire, et non plus secondaire. Il n'est plus considéré comme un sadisme premier retourné sur le moi. Il y a une pente première du sujet à l'auto-destruction. Un tournant est marqué et assumé par Freud.

La répétition avec Lacan, pas sans Freud

Lacan fera un pas de plus en réunissant pulsion de mort et pulsions sexuelles avec son terme de Jouissance.

Dans le *Séminaire XI*, il considère la répétition comme une fonction articulée au ratage.

Tout d'abord, Lacan sépare le transfert de la répétition. La disjonction radicale entre les deux se loge dans la nouvelle définition du transfert que Lacan articule au Sujet supposé savoir, qui se trouve absent de toute définition de la répétition.

Autant le transfert est posé comme fermeture de l'inconscient, autant la répétition est posée comme ouverture et même comme preuve de l'inconscient ; dans la mesure où elle est

13. FREUD Sigmund, *Le malaise dans la civilisation* (1929), Paris, PUF, 1995, p.62.

14. FREUD Sigmund, *Au-delà du principe de plaisir*. *Op. cit.*, p.156.

symbolique, elle est retour des mêmes signifiants. Lacan dit : « La constitution même du champ de l'inconscient s'assure du *Wiederkehr* »¹⁵, c'est-à-dire du retour. Chez Lacan, la répétition est au principe de la définition de l'inconscient (et non du transfert) – au sens de « l'inconscient structuré comme un langage ». S'appuyant sur la prédétermination de la structure combinatoire des signifiants qui préexiste au sujet, la répétition des mêmes signifiants est condition du sujet de l'inconscient, au sens du *Ich* freudien. Cependant, Lacan distingue sujet et répétition dans la mesure où le sujet se loge dans l'achoppement, dans le ratage, la vacillation de cette répétition, placée dans le registre symbolique. C'est la voie par laquelle Lacan rattache l'automatisme de répétition à la notion de mémoire freudienne, c'est-à-dire la remémoration logée dans l'ordre symbolique, chargée de l'histoire du sujet. Répétition comme mise en acte des signifiants maîtres.

Sauf que *wiederholen* n'est pas *reproduzieren*. Répétition n'est pas reproduction, « jamais d'oscillation sur ce point », nous dit Lacan, dans la théorisation freudienne. En effet, Lacan indique que la catharsis, abandonnée par Freud, soutenait l'espoir de pouvoir faire revenir le même, un espoir vain du fait de la non maîtrise du réel. « La remémoration de la biographie [...] ne marche que jusqu'à une certaine limite qui s'appelle réel. [...] Le réel est ici ce qui revient toujours à la même place – à cette place où le sujet en tant qu'il cogite, la *res cogitans*, ne le rencontre pas. »¹⁶

La répétition vise l'objet perdu :

Lacan n'a cessé de situer la répétition en lien avec l'objet comme objet perdu. La perte de l'objet est l'origine de la répétition. La perte constitutive de l'objet.

Reprenons le jeu du *Fort-Da*¹⁷ sous cet angle : jaculation signifiante qui accompagne la présence et l'absence de l'objet. L'objet naturel est annulé par le signifiant, c'est-à-dire asservi au symbole. D'où affirmation du caractère symbolique de la répétition. Le signifiant annule ce qu'est l'objet, dans le sens de la satisfaction qu'il peut donner puisqu'il est remplacé par la répétition signifiante. Comme les lois du signifiant sont autonomes, nous retrouvons la maîtrise propre à l'ordre symbolique notée par Freud par rapport au jeu de son petit fils. Si maîtrise il y a dans ce jeu, le maître en question est le symbolique (bien plus que le sujet), par la loi du système des signifiants. Malgré cette annulation de l'objet par le signifiant, la répétition ne cesse de le viser et ce faisant, elle le rate, forcément. C'est ce ratage qui est nommé réel par Lacan : une rencontre toujours manquée. La répétition est à la fois évitement et appel d'une rencontre avec le réel traumatique, celui que le signifiant ne peut assimiler.

Lacan va jusqu'à parler d'une automutilation, dans le sens de l'effet de séparation.

« Le *Fort-Da* met en valeur une répétition signifiante qui suppose d'abord que la nature de l'objet soit annulée et symbolisée. C'est une alternance répétitive signifiante qui suppose la symbolisation, la mortification, l'annulation de l'objet. » (J.-A. Miller, *Silet*, p. 156)
Ainsi la répétition des signifiants apporte une satisfaction qui remplace la satisfaction de l'objet dit naturel.

Il y a cependant un reste à cette transmutation en symbole : ce sera le « plus-de-jouir ». L'annulation de la satisfaction de l'objet naturel laisse un reste. Deux faces de la répétition : le ratage du réel, et la recherche de jouissance.

C'est là que Lacan rejoint la conception freudienne du trauma, à savoir ce qui échappe à la symbolisation, ce qui rate, c'est-à-dire l'inassimilable par le signifiant. Dans le *Séminaire XI*, Lacan fonde la répétition : « Toute symbolique qu'elle soit, (elle) apparaît déterminée par le traumatisme comme réel. La répétition comme automatisme est dès lors resituée comme

15. LACAN Jacques, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, *Op. cit.*, p 48.

17. MILLER Jacques-Alain, cours « Silet », mars 1995, p. 144.

16. Id. p. 49.

évitement, en même temps qu'appel, d'une rencontre avec le réel initial, celui du traumatisme. »¹⁸ Le reste non pris par le signifiant est ce qui fait trauma, c'est cela le réel du trauma, ce reste, ce qui échappe au symbolique.

C'est avec Lacan que l'on saisit ce qu'est le mode de jouissance : nouage entre la répétition et la pulsion. C'est ce qui fait que le sujet jouit toujours de la même façon.

Là où Freud parle de « compulsion de répétition », Lacan lui, parle d'« automatisme de répétition ». Ce faisant, il opère une réduction de la référence freudienne à la pulsion pour aller du côté automatique, répétitif de la syntaxe signifiante.

Lacan amène l'automatisme vers « ce qui ne cesse pas », du côté du nécessaire.

*Automaton et tuchè

Au cours de ce *Séminaire XI*, Lacan montre qu'il y a répétition et répétition. Deux modalités de la répétition sont distinguées à partir des catégories aristotéliennes : l'une du côté de la face symbolique et l'autre du côté de la face de réel.

– *L'automaton*, qui est retour, insistance des signes, est ce qui relève du réseau des signifiants. Obéissant au symbolique, le même est associé à l'homéostasie.

– *La tuchè*, elle, n'obéit à aucune loi, dérange le sujet en faisant irruption sans prévenir. En termes freudiens, il s'agit de la part inassimilable du trauma, de l'irruption du réel qui fait trauma. J.-A. Miller nous dit que c'est « une répétition qui vient troubler la tranquillité de l'ordre symbolique » (Cf. son cours « l'Être et l'Un », du 19 janv 2011). Lacan la traduit par la rencontre avec le réel. Le réel est au-delà de l'*automaton*.

Sonia Chiriaco nous dit que ce qui fonde la puissance de la répétition c'est le réel qui se trouve derrière l'*automaton*. *La tuchè*, c'est-à-dire le réel comme rencontre, ce dont Freud a rendu compte avec ce qui du traumatisme insiste toujours. « Ce qui se répète, en effet, est toujours quelque chose qui se produit – l'expression nous dit assez son rapport à la *tuchè* comme au hasard. »¹⁹

Dans le trajet analytique, l'analysant se cogne inévitablement à ces deux faces de la répétition.

Ainsi, laisser place au contingent est une façon de ne pas alimenter la répétition. Il en va de la responsabilité de l'analyste que de suspendre son savoir pour ne pas alimenter la répétition et laisser place à la contingence, et à la surprise.

18. MILLER Jacques-Alain, Id., p. 145.

19. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. *Op. cit.*, p. 54.

Bibliographie

CHIRIACO Sonia, « Répétition, itération », *Quarto*, n° 105.

DE GEORGES Philippe, (sous la dir. de) : *La jouissance chez Freud*, Éd. Michèle, 2016.

DELARUE Alice, « Le scandale de la pulsion de mort », *La cause du désir*, Navarin, n° 96, p. 171-176.

LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, chap. 1.

LACAN Jacques, « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, p. 573.

FREUD Sigmund, « Esquisse d'une psychologie scientifique », *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2005, p. 336.

FREUD Sigmund, « Remémoration, répétition et perlaboration », *La technique psychanalytique*, 1914, Paris, PUF, 1985.